
U d'/of OTTAWA
39003003482956



Théâtre complet

TOME I

DU MÊME AUTEUR

(Même Librairie)

THÉATRE COMPLET (3 VOLUMES) :

TOME I. — *Sardanapale, L'Enfant Prodigue, Michel Pauper, L'Enlèvement*....... 3.50

TOME II. — *Les Corbeaux, La Parisienne*......... 3.50

TOME III. — *Les Honnêtes Femmes, La Navette, Le Départ*.......................... 3.50

SOUVENIRS D'UN AUTEUR DRAMATIQUE, un gros volume in-16 jésus, vélin fort, *éd. princeps*..... 5 »

TOUS DROITS RÉSERVÉS



HENRY BECQUE

Théâtre complet

SARDANAPALE
L'ENFANT PRODIGUE
MICHEL PAUPER
L'ENLÈVEMENT



PARIS

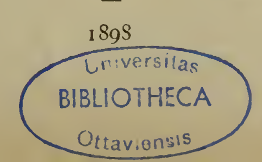
BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

SOCIÉTÉ ANONYME LA PLUME

31, rue Bonaparte, 31

—

1898



PQ
2193
.B4 A19
1898
t.1

SARDANAPALE

OPÉRA EN TROIS ACTES ET CINQ TABLEAUX

IMITÉ DE LORD BYRON

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE-LYRIQUE,
le 8 février 1867.

Compositeur : M. VICTORIN JONCIÈRES

PERSONNAGES

MYRRHA, esclave grecque..................	Mlle NILSSON.
SARDANAPALE, roi d'Assyrie..............	MM. MONJAUZE.
BÉLÉSÈS, grand prêtre....................	CAZAUX.
SALÉMÈNE, frère du roi....................	LUTZ.
ARBACE, gouverneur de Médie.............	LAURENT.
PANIA, officier du palais....................	LEGRAND.
UN SOLDAT.................................	GUYOT.

PRÊTRES, GRANDS DE L'EMPIRE, SOLDATS, FEMMES composant la suite de Sardanapale, etc., etc.

La scène se passe à Ninive.

Sardanapale

ACTE PREMIER

Le théâtre représente l'enceinte réservée aux sacrifices.
A droite, l'entrée du temple de Baal.

SCÈNE PREMIÈRE

BÉLÉSÈS, ARBACE.

BÉLÉSÈS

Voici le jour. Le dieu de la lumière
Se lève et reparaît,
Sans annoncer à l'Assyrie entière
Le terrible décret.
Mais d'autres dieux ont parlé dans l'espace ;
J'ai reconnu les présages certains
Qui sont chargés d'annoncer aux humains
Le châtiment des rois et la fin de leur race.

ARBACE

Sur tes avis secrets j'ai quitté la Médie,
Qui n'attend qu'un signal pour se soumettre à moi ;
Mais sur elle et sur nous commande encor le roi !

BÉLÉSÈS

L'entreprise est hardie ;
Je me suis assuré des amis, des soldats,
Entraînés par ma voix contre ce maître impie ;
C'est toi qui vas frapper, es-tu sûr de ton bras ?

ARBACE

Trop puissant pour servir sous une ombre de prince,
J'avais juré sa mort, seul et sans ton appui ;
J'espérais qu'il viendrait visiter ma province,
J'attendais qu'il me fît paraître devant lui.
Tu vins alors me chercher et me dire
Que les dieux consultés m'appelaient à l'Empire.

BÉLÉSÈS

Bientôt je te ferai connaître
Le jour qui doit tout expier ;
Et de la robe du grand prêtre
Sortira l'arme du guerrier.

ARBACE

Puissance souveraine !
Sceptre toujours brillant devant mes yeux !
Rêves ambitieux,
Enflammez mon courage et ma haine !
Manteau royal
Et triomphal,
Pour te saisir,
Je veux agir !

BÉLÈSÈS

Attends encore

Que dans ces lieux
Mon âme implore
L'aide des dieux !

Je vais offrir aux dieux une victime humaine ;
Si je lis dans son sang la victoire certaine
Et le succès de nos desseins,
Je remettrai le reste entre tes mains.

ENSEMBLE

ARBACE

Un jour encor d'attente,
Les dieux me nomment roi !

BÉLÉSÈS

Les dieux sont avec toi.

ARBACE

Je sens que mon orgueil augmente,
Et que le trône est près de moi.

BÉLÉSÈS

Tu seras roi.

Arbace sort.

SCÈNE II

BÉLÉSÈS, puis SALÉMÈNE.

BÉLÉSÈS

Je peux compter sur lui. L'offre d'une couronne
Le livre tout entier à moi.

C'est lui qui va la prendre et c'est moi qui la donne ;
Le grand prêtre aura fait un roi.

Entre Salémène.

Mais qui vient là ? Salut au prince Salémène !
Quel dessein en ces lieux vous amène ?

SALÉMÈNE

Je viens m'agenouiller sur vos marbres bénis,
Honorer avec vous les dieux de mon pays ;
Je viens prendre ma place au sanglant sacrifice,
Qu'ont déjà préparé, prêtre, vos saintes mains.

BÉLÉSÈS

Puisse Baal nous être enfin propice,
Écarter des malheurs et des crimes certains !

SALÉMÈNE

Prêtre, ne parle pas de malheur et de crime.
S'il faut, pour plaire aux dieux, le sang d'une victime,
Faisons en paix couler ce sang ;
Mais qu'un oracle téméraire,
Prêtre, n'arme pas la colère
Du faible contre le puissant !

BÉLÉSÈS

O prince, je ne puis que dire
Ce que déjà j'ai su lire
Dans les signes avant-coureurs
Des plus terribles malheurs !
Noble frère du roi, qui respectez en lui
L'héritier couronné de votre illustre race,
Que n'a-t-il vos vertus pour guide et pour appui ?
Que ne régnez-vous à sa place ?

SALÉMÈNE

Prêtre, laissons sur son trône le fils
Du grand Nemrod et de Sémiramis.
Ne portons pas si haut un regard téméraire.
Les dieux sont irrités peut-être contre tous ;
Allons à leurs genoux
Apaiser leur colère.

BÉLÉSÈS

Venez donc, la victime est prête ;
On l'amène en ces lieux couverte de liens ;
Allons nous mettre à la tête
Des prêtres chaldéens.

Ils entrent dans le temple.

SCÈNE III

MYRRHA

Elle avance lentement, les mains enchaînées. Des sacrificateurs l'accompagnent.

Dieu de sang, dont je vois l'image,
Je vais être immolée à ton culte sauvage,
Tes prêtres détestés disposent de mon sort ;
Mais déjà je sentais le poids de l'esclavage,
La mort me rendra libre et je vais à la mort !

Athènes, lieu charmant,
Où se leva mon aurore,

C'est toi que je nomme encore
A mon dernier moment !

O terre aimée,
Où je suis née,
De mes premiers ans
Séjours ravissants,
Que j'ai connus,
Que j'ai perdus !
Quel mal j'éprouve !
Je vous retrouve
Devant mes yeux,
Adieu !

Sur cette terre,
Toujours chère,
Les vents légers et frais
Ne me porteront plus jamais.

Ce dieu d'épouvante et de haine
Déjà suspend sur moi le fer ;
Je ne reverrai plus le soleil rose et clair,
Allumant au matin les collines d'Athène !

O poésie
De la patrie,
Que vous êtes loin,
Je sens mon cœur plein
De souvenirs
Et de soupirs !
Belles montagnes,
Belles campagnes,
Toits des aïeux,
Adieu !

Sur cette terre
Toujours chère,
Les vents légers et frais
Ne me porteront plus jamais !

Adieu, mon beau pays ! Si je verse des larmes
Sur des souvenirs enivrants,
Ne crains pas de lâches alarmes,
Et je saurai mourir comme un de tes enfants.
Et pourtant la vie était si belle !
Mon matin promettait un beau soir.
Mais tout à coup c'est la mort qui m'appelle,
Adieu patrie, amour, orgueil, espoir !
O mort, ferme tes sombres bras !
Pourquoi, redoutable déesse,
Du seuil de la jeunesse,
M'entraîner sur tes pas ?
Mais montrons du courage,
Quand la mort brise les fers
De l'esclavage,
Mourons avec courage !
Mort, je t'aime ;
Sans douleur extrême,
Je vois même
Ce que je perds.
Oui, viens, ô mort, briser mes fers !

Marche funèbre. — Les prêtres sortent lentement du temple de Baal et viennent entourer la victime. Entrée du grand prêtre et de Salémène.

SCÈNE IV

BÉLÉSÈS, SALÉMÈNE, MYRRHA, Prêtres.

BÉLÉSÈS

Baal, dieu terrible et suprême !
Baal, le plus grand de nos dieux !
Détourne de nous l'anathème
Que tu suspends du haut des cieux !
Nous avons commis plus d'un crime,
Mais vois-nous sur tes saints autels
T'offrir une victime,
Pour épargner les criminels !

PRÊTRES

Baal, dieu terrible et suprême !
Etc., etc.

MYRRHA

Ah ! je croyais la mort moins dure !
Heure d'effroi, de torture !
O terrible moment ! Sacrifice odieux
Qui veut du sang pour honorer les dieux !
La force m'abandonne,
J'ai peur, je tremble et je frissonne,
Auprès de moi je n'ai personne
Pour recevoir mes adieux !

BÉLÈSÈS, PRÊTRES

Baal, dieu terrible et suprême !
Etc., etc.

Reprise de la marche funèbre, interrompue par l'arrivée de Sardanapale. Le roi entre, précédé de jeunes danseuses et de joueurs d'instruments.

SCÈNE V

LES MÊMES, SARDANAPALE, PANIA.

SARDANAPALE

Arrêtez !
Où la conduisez-vous ?

BÉLÉSÈS

Au dieu qui la réclame !

SARDANAPALE

Grand prêtre, je suis las de tant de cruautés.
Croyez-vous donc que plaise à vos divinités
La mort d'une enfant, d'une femme ?

BÉLÉSÈS

Connais-tu mieux que moi,
M'apprendras-tu la loi
Qu'épela mon enfance ?
Ma piété, ma science,
Sont au-dessus de toi.

SARDANAPALE

Il n'est rien au-dessus de ton roi.

BÉLÉSÈS

Coupable roi, que rien ne touche,
Baal t'a conduit en ces lieux ;
Tu vas entendre de ma bouche
Les oracles du dieu des dieux.

Moi qui lis dans les astres
Et qui connais le secret des éthers,
Je prédis des désastres,
Que me prédisent les éclairs.
Les vents roulent des menaces,
Et dans les larges espaces
Brillent les signes maudits ;
Je vois Baal descendre,
Je vois ta couronne en cendre,
Et tes palais détruits.

Malheur sur ce pays !

SARDANAPALE, allant à Myrrha.

Être divin, forme légère,
Faite pour séduire et charmer ;
Que ta beauté m'est douce et chère ;
Je suis le maître de la terre,
Venu vers toi pour te sauver !

BÉLÉSÈS

Enfant, tu m'appartiens ! Noble et pure victime,
Il est d'autre supplice, hélas ! bien plus cruel !
Le malheur vaut mieux que le crime ;
Choisis le sérail ou l'autel !

SARDANAPALE

Être divin, forme légère,
Faite pour séduire et charmer,
Que ta beauté m'est douce et chère !

ENSEMBLE

SARDANAPALE

Je suis le maître de la terre,
Venu vers toi pour te sauver.

BÉLÉSÈS

Le malheur vaut mieux que le crime,
Fuis le sérail, monte à l'autel !

MYRRHA

Résigne-toi, pauvre victime,
A ce supplice cruel ;
Fuis le sérail, monte à l'autel !

MYRRHA

Prêtre, je veux mourir.

SARDANAPALE

Et le roi le défend.
Pania, jette les fers qui chargent cette enfant,
Et que dans mon palais aussitôt on l'emmène.
Prêtre, croyais-tu donc ta haine
Capable d'arrêter mes pas ?
Ta victime est à moi ! Que ta colère éclate !
Viens donc la prendre dans mes bras
Au festin que ce soir je donne sur l'Euphrate !

L'amour au palais nous rappelle,
Amis, imitez votre roi ;
Fêtons une esclave nouvelle,
Qu'il faut adorer comme moi !

ENSEMBLE

BÉLÉSÈS

Impie et lâche roi !

SALÉMÈNE, PANIA

Imprudence du roi !

MYRRHA

Je suis l'esclave de leur roi.

SARDANAPALE, LE CHŒUR

L'amour au palais nous rappelle,
Etc., etc.

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente les jardins du palais. — A droite, pavillon et galerie de marbre. — Au loin coule l'Euphrate.

Fête. — Sardanapale, étendu sur un lit en forme de trône, domine les convives, groupés et couchés çà et là. — Myrrha, debout, est près du roi. — La nuit vient.

SCÈNE PREMIÈRE

SARDANAPALE, MYRRHA, CONVIVES.

CHŒUR

Laissons encor, laissons les heures
Couler sans bruit ;
Que le festin ne cesse et meure
Qu'avec la nuit.

Doux abandon ! Chère paresse !
Brillants palais ! Ardents climats !
Hommes aimés, restez sans cesse
A soupirer entre nos bras !

Laissons encor, laissons les heures
Etc., etc.

Roi, roi de la terre,
Tes peuples, chaque jour,
Sous ta main tutélaire,
Changent leur cri de guerre
En un long chant d'amour.

Les maximes nouvelles
Qui tombent de tes mains,
Font les femmes plus belles,
Les hommes plus humains.

Roi, roi de la terre,
Etc., etc.

Les convives se sont agenouillés.

SARDANAPALE

Relevez-vous ! Myrrha, le monde entier m'adore
Et rend hommage à mes bienfaits ;
Mais je forme d'autres souhaits,
Il me faut ton amour encore.

MYRRHA

On t'adore !
Mais au noble pays
Qui m'a vu naître,
On ne m'a pas appris
A me courber aux pieds d'un maître.

SARDANAPALE

Eh bien, de ton noble pays
On vante les divins poètes ;
Chante, Myrrha, les hymnes qu'ils ont faites,
Chante, Myrrha, pour un amant soumis.

MYRRHA

Muse de ma patrie,
A la lyre d'airain,
Approche, on te convie
A ce royal festin.
Toi qui chantes l'histoire
D'un peuple libre et fort,
On te présente à boire
Dans une coupe d'or.
La muse hautaine et pure
Ne s'assoit pas chez vous ;
L'aigle ne vole pas dans une nue obscure,
La vierge ne veut pas d'un vieillard pour époux.

Muse de ma patrie,
Tu mets dans nos berceaux
Le mépris de la vie
Et l'amour des héros.
O sœurs de ma jeunesse,
Vivez vos jours entiers
Sur la terre de Grèce,
Aux bras de vos guerriers.
A leurs âmes vaillantes
Suspendez-vous toujours,
Ils peuvent vous montrer des blessures brillantes,
Ils vous parlent de gloire aussi bien que d'amour.

SARDANAPALE

Toujours de sang l'homme prodigue,
Toujours des combats et des morts :
J'aime mieux vivre sans fatigue,
J'aime mieux mourir sans remords.

Buvons ! Nos tables sont chargées
De mets exquis, de fruits divins ;
Le jus des liqueurs parfumées
Fait croire à des mondes lointains.
Et nous n'avons que peu d'années
Qui nous glissent entre les mains.

Buvons ! Qu'on dispose
D'un si court répit
Pour fêter l'épi,
La grappe et la rose !

Aimons ! Les esclaves aimées,
Quittant l'ivresse des festins,
Dans l'ombre des couches parées,
Prolongent nos plus doux matins.
Et nous n'avons que peu d'années
Qui nous glissent entre les mains.

Aimons ! Qu'on dispose
Etc., etc.

CHŒUR

Aimons ! Qu'on dispose
Etc., etc.

SCÈNE II

LES MÊMES, SALÉMÈNE.

SALÉMÈNE

Seigneur !

SARDANAPALE

Que veux-tu de moi ?
Ta présence est nouvelle aux banquets de ton roi.

SALÉMÈNE

Seigneur, le danger seul m'amène.
Laisse pour aujourd'hui cette coupe encor pleine,
Sois prudent une fois.

SARDANAPALE

Demain il sera temps ! A demain les affaires !

SALÉMÈNE

Déjà l'heure a sonné ! Déjà le glaive a lui !
Demain tu reprendras tes rêves ordinaires,
Mais veillons aujourd'hui.

SARDANAPALE, il ôte sa couronne de roses.

Couronne légère,
Que j'aime et préfère
Aux couronnes d'or ;
Il faut te jeter, ma chère,
Et tu n'es pas fanée encor.

Les convives se retirent ; Myrrha se dispose à les suivre, elle est retenue par le roi.

SCÈNE III

SARDANAPALE, SALÉMÈNE, MYRRHA.

SARDANAPALE

Myrrha ! Ma Grecque se retire,
Ma Grecque fuit, quand je redeviens roi.

MYRRHA

Veille au salut de ton empire.

SALÉMÈNE

Seigneur, écoute-moi.

SARDANAPALE

Enfant, retire-toi.

Myrrha s'éloigne.

SARDANAPALE

Myrrha ! Reviens que je te donne
Un seul baiser, aussi doux que ta voix.

MYRRHA

Défends ta tête et ta couronne.

SALÉMÈNE

Seigneur, écoute-moi.

SARDANAPALE

Enfant, retire-toi.

Myrrha sort.

SCÈNE IV

SARDANAPALE, SALÉMÈNE.

SALÉMÈNE

Veux-tu m'entendre et non rêver ?
Je viens à temps pour te sauver.

SARDANAPALE

Parle ! parle ! La nuit est pure,
Sous les cieux
Déjà tout repose et murmure ;
Du sein ému de la nature
S'exhale un soupir amoureux.
Parle ! parle ! Dis ce que tu veux.

SALÉMÈNE

Quand la haine et l'audace,
Pour détruire en un jour ton empire et ta race,
Arment déjà tes puissants ennemis,
Repose-toi toujours dans ces lieux endormis ;
Attends-tu, pour montrer ton courage,
Que leur fer s'abatte sur toi ?

SARDANAPALE

Va, j'aurai vécu comme un sage,
Et je saurai mourir en roi.

SALÉMÈNE

La Médie est en feu. Un avis important
M'annoncent les complots et le départ d'Arbace.

SARDANAPALE

Arbace ! Est-ce bien lui qui me menace ?
Je lui laissai son titre et son gouvernement
Pour la fidélité qu'il fit voir à mon père.

SALÉMÈNE

Le sceptre était alors dans une main guerrière,
Et les ambitieux choisissent leur moment.

Dans ce palais aux joies infâmes,
Palais maudit,
Où tu commandes à des femmes,
On t'obéit;
Autour du lit où tu reposes,
Tes complaisants,
Sur ton front couronné de roses,
Brûlent l'encens ;
Mais cet Arbace qui te brave
Et qui conspire en paix,
Te chassera comme un esclave
De ton palais.

Tes aïeux, que le peuple admire,
Fiers et hautains,
Jadis parcouraient leur empire
En souverains ;
Ils faisaient briller leur couronne,
Leur glaive aussi ;
Et toi tu caches ta personne
Toujours ici ;
Mais cet Arbace qui te brave
Et qui conspire en paix,
Te chassera comme un esclave
De ton palais.

SARDANAPALE

Mon peuple, dis-tu, se soulève ?

SALÉMÈNE

Un révolté conduit les mécontents.

SARDANAPALE

Mais si ma main saisit le glaive,
Leurs repentirs seront sanglants.

Pause.

Regarde cette nuit tranquille,
Mon peuple dort en paix ;
Loin de moi, frayeur inutile,
L'amour, dieu de la nuit, veille sur mon palais.

SALÉMÈNE

Va, tu n'es plus roi d'Assyrie,
Tu n'es plus roi, tu n'es plus roi.

SARDANAPALE

Eh bien, protège ma folie,
C'est toi qui vas régner pour moi.

Allant au fond.

Apportez la couronne et la pourpre royales,
Portez le sceptre d'or, le glaive des combats ;
A toi, honneurs divins et courses triomphales ;
Commande le conseil, les vaisseaux, les soldats.

Rentre le Chœur ; des esclaves portent les insignes royaux.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE CHŒUR, puis ARBACE.

SARDANAPALE, en même temps que les esclaves placent sur les épaules de Salémène le manteau royal.

Couvre-toi du manteau que ma main t'abandonne.
Obéis. Je l'ordonne.

Le fardeau du pouvoir, la défense du trône,
Tout repose sur toi ;
Honneur, honneur au roi !

LE CHŒUR

Honneur, honneur au roi !

ARBACE, il paraît dans le pavillon et montre Salémène.

Un pas m'élève au trône ou me jette à l'abîme !
Terribles visions qui précédez le crime,
Ne faites pas trembler mon bras et mon poignard.
Qu'il meure !... Il est trop tard.

Sardanapale se retire. Les convives ont repris la place qu'ils occupaient à la première scène.

SCÈNE VI

SALÉMÈNE, LE CHŒUR.

SALÉMÈNE, il jette le manteau.

Relevez-vous et combattons ;
Abandonnez vos lits de fêtes.

LE CHŒUR

Buvons ! buvons !

SALÉMÈNE

Laissez l'amour et les chansons,
Lorsque le fer est sur vos têtes.

LE CHŒUR

Aimons ! aimons !

SALÉMÈNE

Ils ne m'entendent pas ;
Ils sont sourds à la voix qui parle de combats.

O mon pays, ô cité de mes pères,
Qui jetais tant d'éclat sur la terre,
Entre tes sœurs tu brillais la première,
Dans les cieux ton étoile va pâlir !
J'entends l'orage,
Et mon courage
Ne pourra pas te sauver du naufrage.
Affreux destin ! sombre avenir !
Les vents t'arrachent au rivage !
Oui, je te vois t'abîmer dans les flots,
Et sur ta fin je répands mes sanglots.

Empire d'Assyrie,
Je fais pour te sauver un inutile effort ;
Puissé-je trouver la mort,
Plutôt que d'assister à ta chute, ô patrie !

LE CHŒUR, *en s'endormant.*

Laissons encor, laissons les heures
Couler sans bruit ;
Que le festin ne cesse et meure
Qu'avec la nuit.

SALÉMÈNE

O patrie,
Entends-les !
Fête impie !

Le bruit des armes qu'on oublie
Viendra réveiller ce palais.

Il tombe anéanti sur le lit occupé précédemment par Sardanapale. La nuit est venue. Arbace reparaît et s'avance prudemment à travers les groupes endormis. Ritournelle. — Le roi traverse le fond du théâtre en entraînant Myrrha. — Arbace s'arrête, et, lorsqu'ils sont passés, il court à Salémène et le tue. — Au cri poussé par Salémène, le Chœur se réveille.

CHŒUR

Un cri d'angoisse et de détresse
Vient nous surprendre dans l'ivresse.
Le prince ! ô spectacle cruel !
Il est frappé d'un coup mortel.

SCÈNE VII

LES MÊMES, SARDANAPALE, PANIA, MYRRHA, SOLDATS.

SARDANAPALE

Quel est ce bruit qui vient troubler ma paix ?

PANIA

C'est un cri de douleur, c'est un signal de guerre,
Un traître, un assassin, a franchi ce palais.

SARDANAPALE

Que dit-il ?

PANIA

Regardez.

SARDANAPALE

Ah ! mon frère, mon frère !
Dernier soutien du trône, âme héroïque et fière !
Le coup qui t'a frappé devait frapper le roi ;
Je vais venger ta mort ou mourir avec toi.

Soldats, soldats vieillis
Sous l'étendard de mes pères,
De vos anciennes guerres
Ayez mémoire, amis.
Marchons ! Nos pas hardis
Surprendront ces téméraires ;
De vos anciennes guerres
Ayez mémoire, amis.

Armez vos bras
Pour les combats,
Faites couler le sang de ces rebelles.
Soldats fidèles,
Conduisez-moi ;
Montrez la route au roi !

On apporte une épée et une cuirasse à Sardanapale.

MYRRHA

Quel sentiment nouveau de mon esprit s'empare !
Grand roi ! tu n'es plus un barbare !
Tu sors comme un héros du lit des voluptés !
Ah ! reste ainsi ! Je crois voir Achille lui-même,
Entraînant au combat ses frères indomptés.
Je t'aime !

SARDANAPALE, puis LE CHŒUR

Soldats, soldats vieillis
Etc., etc.

ACTE TROISIÈME

PREMIER TABLEAU

Une route poudreuse aux environs de Ninive.

SCÈNE PREMIÈRE

BÉLÉSÈS

Nos soldats étonnés ont fui comme des femmes
A l'aspect seul du roi debout sur leur chemin ;
Ils poursuivent déjà de leurs clameurs infâmes
Le prêtre qui leur mit les armes à la main.

Baal, jette un regard favorable
Sur ton fidèle serviteur ;
Protège ton humble adorateur.

Le front dans la poussière,
Je vivais en prière,
Gardien désespéré
De ton temple sacré.

Pleurant dans l'ombre
Ce règne sombre
Et détesté ;
Demandant grâce
Pour tant d'audace
Et d'impiété.

Un jour je crus t'entendre et ta puissante voix
M'exhortait à punir, à renverser le roi.

Je pris le glaive pour ta gloire,
Prêtre et soldat de tes autels ;
Tu tiens dans ta main la victoire,
Tu l'as donnée aux criminels.
Je vois ton nom et ta mémoire
Chez l'homme tomber en mépris,
Et tes temples seront détruits.

SCÈNE II

BÉLÉSÈS, ARBACE, PRÊTRES et SOLDATS.

CHŒUR

Malheur à toi,
Prêtre sans foi,
Qui promis des miracles ;
Malheur à toi.
Prêtre sans foi,
Tu nous mentais dans tes oracles !

BÉLÉSÈS

Hommes sans piété, conjurés sans vertus,
Laissez le temps aux dieux d'accomplir leurs miracles,
Attendez et ne fuyons plus.

ARBACE

Prêtre maudit, tu m'as promis l'empire,
Les dieux me disais-tu, combattront avec nous ;
Ce grand roi te semblait bien facile à détruire,
Quand tu voyais ramper le peuple à ses genoux.

REPRISE DU CHŒUR

Malheur à toi,
Etc., etc.

BÉLÉSÈS, *prêtant l'oreille.*

Quel est ce bruit ? (*Entre un soldat.*) Soldat, quelle nouvelle ?

LE SOLDAT

L'Euphrate a débordé.

BÉLÉSÈS

L'Euphrate a débordé !
Ce miracle, soldats, que votre voix appelle,
Le dieu qui nous conduit vient de nous l'accorder.

ARBACE

L'Euphrate a débordé ! Répète ton message.

LE SOLDAT

Le fleuve grossissant, déjà sur son passage,
A rempli les fossés et détruit les remparts,
Qui vont dans un instant céder de toutes parts.

Le peuple hautement maudit Sardanapale ;
Nous pouvons attaquer la demeure royale,
Dont les soldats tremblants mourront sous nos poignards.

BÉLÉSÈS

Soldats, voyez là-bas le fleuve qui déborde,
Reconnaissez l'appui que vous donnent les dieux ;
Ce miracle éclatant, que leur main vous accorde,
Doit rendre le courage à des hommes pieux.
Adressez à Baal vos ardentes prières ;
Il vous a pardonné vos doutes, vos frayeurs ;
Il vous rendra vainqueurs.

ARBACE, LE CHŒUR

Prêtre inspiré, conduis-nous aux combats ;
Nous marchons sur tes pas.

DEUXIÈME TABLEAU

Une salle du palais.

SCÈNE PREMIÈRE

MYRRHA

Le silence et la nuit répandent leurs alarmes ;
Deux longs jours ont passé sans nouvelles du roi.
Ah ! s'il meurt, je mourrai ! L'éclair lointain des armes
Brille par intervalle et me glace d'effroi.

O roi, si le sort t'abandonne,
Ma vie est à toi pour toujours ;
On peut t'enlever ta couronne,
Mais tu garderas celle de l'amour.
Le sceptre est un poids
Qui t'accable et t'écrase,
Laisse-le pour vivre auprès de moi ;
Cherchons pour nos cœurs,
Au pied du Caucase,
Un vallon couché dans les fleurs.

Étrangers aux bruits de la terre,
Là nous vivrons dans le mystère ;
L'écho charmant de ce séjour
N'entendra que des mots d'amour.
Ah ! viens, portons dans un lieu solitaire
Nos deux cœurs unis sans retour.

O roi, si le sort t'abandonne,
Etc., etc.

Mais le bruit du combat se rapproche. — Grands dieux !
Je vois nos ennemis partout victorieux.
Le roi combat dans cette foule,
Il est blessé ! — J'ai vu son sang qui coule.

SCÈNE II

MYRRHA, SARDANAPALE, PANIA.

SARDANAPALE

La bataille est perdue,
Je vais aller rejoindre mes aïeux.

PANIA

Fuyez, seigneur ; gagnez une plaine inconnue
Où vous rassemblerez des secours plus nombreux.

SARDANAPALE

Que parles-tu de fuir ? Non ! Je ne fuirai pas !
Les traîtres triomphants s'avancent sur nos pas ;
Ils voudraient, esclaves en furie,
Prendre Sardanapale en vie.
Je t'ordonne à l'instant d'enflammer ce palais !
Ceux qui m'auront aimé resteront ; pour les autres,
Ceux qui n'ont jamais eu des cœurs comme les nôtres,
Je les laisse au vainqueur aller se rendre en paix.

PANIA

Que me demandez-vous ? La mort et l'incendie.

SARDANAPALE

Je le veux.

PANIA

Rejetez cette pensée impie.

SARDANAPALE

Je t'ordonne à l'instant d'enflammer ce palais !

SCÈNE III

SARDANAPALE, MYRRHA.

SARDANAPALE

N'as-tu pas entendu l'ordre que j'ai donné ?
Pars à l'instant ; pars.

MYRRHA

Je reste.

SARDANAPALE

Que dit-elle ? Elle hésite à fuir ce lieu funeste
Où notre heure a sonné.
Après t'avoir sauvée une fois du trépas,
Crois-tu donc que ma main t'y condamne et t'y pousse ?

MYRRHA

Ici la mort est douce ;
Je mourrai dans tes bras.

SARDANAPALE

Non ! non ! tu ne mourras pas !
Noble femme,
L'amour remplit ton âme,
Mais je dois
Périr sans toi.
Ta jeunesse est là qui réclame,
Mourir si tôt mais c'est mourir deux fois.

MYRRHA

Non, je meurs sans regrets,
Je veux partir avec toi dans les flammes ;
Qu'un même trépas unisse à jamais
Nos âmes !

SARDANAPALE

Le feu luit, le temps presse ;
Encore une caresse,
Et puis songe à t'enfuir,
Moi seul je veux mourir.

MYRRHA

Le feu luit, le temps presse,
Encore une caresse,
Et cherchons dans la mort
Un éternel transport.

SARDANAPALE

Laisse-moi t'ordonner de vivre.

MYRRHA

Dans tes bras le danger m'enivre ;
Demandons à la mort
Un éternel transport.

SARDANAPALE

Adieu, douce et fidèle amie,
Un seul baiser et puis songe à ta vie.

MYRRHA

Non, je meurs sans regrets,
Je veux partir avec toi dans les flammes ;
Qu'un même trépas unisse à jamais
Nos âmes !

ENSEMBLE

SARDANAPALE

Ah ! ta jeunesse et ta vie,
Ton cœur me les sacrifie,
Mais entends ma voix qui te crie :
Myrrha, fuis la mort !

MYRRHA

Ah ! ma jeunesse et ma vie,
Mon cœur te les sacrifie,
Entends ma voix qui te crie :
Je veux partager ton sort.

SARDANAPALE

Va-t'en ! Le glaive approche et le palais s'enflamme,
Tu n'a plus qu'un moment.

MYRRHA

Et toi, tu mourras seul, sans amis et sans femme,
Ce bûcher m'appartient, comme à toi, mon amant.

SARDANAPALE

Va-t'en.

MYRRHA

Je reste.

SARDANAPALE

Eh bien, tu le veux,
Mourons tous deux !

ENSEMBLE

Le feu luit, le temps presse,
Encore une caresse;
Demandons à la mort
Un éternel transport.

TROISIÈME TABLEAU

Le bûcher.

SARDANAPALE, MYRRHA, LE CHŒUR.

Aimons jusqu'à la dernière heure !
Aimons dans les bras de la mort !
Partons pour une autre demeure,
Où nous pourrons aimer encor !

Incendie.

FIN

L'ENFANT PRODIGUE

VAUDEVILLE EN QUATRE ACTES

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 6 novembre 1868.

PERSONNAGES

BERNARDIN	MM.	DELANNOY.
THÉODORE, son fils		SAINT-GERMAIN.
DELAUNAY, notaire		MUNIÉ.
CHEVILLARD		COLSON.
VINCENT, concierge		RICQUIER.
ÉLOI, —		PEMARQUE.
ROSIER, —		BEUZEVILLE.
UN PETIT CREVÉ		LÉO MEZ.
UN CAPITAINE DE POMPIERS		BOURCE.
UN RECEVEUR DES CONTRIBUTIONS		CAILLOT.
UN GARÇON D'HÔTEL		REBEL.
UN HOMME DU CHEMIN DE FER		RADET.
CLARISSE	Mmes	BIANCA.
VICTOIRE		LEROUX.
MADAME BERNARDIN		ALEXIS.
MADAME BERTRAND		THIBAULT.
MADAME DELAUNAY		DAUVENNE.
ADÈLE		ROLLAND.

La scène se passe à Montélimart pour le premier acte et à Paris pour les trois autres

L'Enfant Prodigue

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon de province. Porte au fond, portes latérales. A droite, au second plan, en scène, une table avec tapis vert ; une autre table, à gauche, sur le devant. Meubles divers.

SCÈNE PREMIÈRE

BERNARDIN, MADAME BERNARDIN.

Au lever du rideau, Mme Bernardin, à genoux, entourée de linge et de vêtements, prépare une malle ; Bernardin, assis à la table de devant, écrit.

BERNARDIN, solennel.

Continuons, madame Bernardin, j'ai écrit les douze chemises.

MADAME BERNARDIN, pleurant.

Dix-huit paires de bas.

BERNARDIN

Dix-huit paires de bas.

MADAME BERNARDIN

Six gilets de flanelle.

BERNARDIN

Six gilets de flanelle.

MADAME BERNARDIN

Six caleçons... Ah ! mon enfant ! mon pauvre enfant !

BERNARDIN

Six caleçons... Allons un peu plus vite, madame Bernardin, les chemins de fer n'attendent pas.

MADAME BERNARDIN

Il faut que j'aie de la bonté de reste ; je devrais vous planter là avec vos précautions et vos écritures. Puisque vous envoyez votre fils à Paris, puisque vous tenez si fort à ce qu'il fasse ce voyage de Paris, vous pourriez bien vous dispenser d'inscrire les effets qu'il emportera.

BERNARDIN, se levant.

Mon Dieu, madame Bernardin, laissez-moi faire et ne contrôlez pas l'opportunité de mes actions. Je vous l'ai dit et je vous le répète, mon fils va à Paris comme autrefois on allait à Athènes. Vous voyez que j'ai un précédent. Dans l'administration dont j'ai l'honneur de faire partie, on n'avance jamais sans précédent. Mon fils se rend donc à Paris ; il y va pour compléter son éducation et non pas pour dissiper sa garde-robe. De là la précaution que je prends d'en conserver une nomenclature très précise. A son retour, je saurai s'il est rangé, soigneux et s'il a de l'ordre.

MADAME BERNARDIN

Il n'y a pas besoin de l'envoyer à Paris pour le savoir ; il n'en a pas.

BERNARDIN

Alors il ne tient pas de son père ! Encore un enfant qui ne tient pas de son père ! Reprenons, madame Bernardin, nous en sommes encore aux caleçons.

MADAME BERNARDIN

Vingt-quatre mouchoirs.

BERNARDIN

Vingt-quatre mouchoirs.

MADAME BERNARDIN

Trois foulards de nuit.

BERNARDIN

Trois foulards de nuit.

MADAME BERNARDIN

Un, deux, trois, quatre... Ah ! mon Théodore, ton départ me tuera !

BERNARDIN, se levant.

Madame Bernardin, voulez-vous, oui ou non, que votre fils fasse ce voyage ?

MADAME BERNARDIN

Eh bien ! non ! je ne le veux pas ! Je me moque de Paris, d'Athènes, de la Chine ! A qui est-il, mon gar-

çon ? Qui est-ce qui l'a fait ? C'est moi, et je veux qu'il reste auprès de sa mère !

BERNARDIN

Soit, madame, il ne partira pas.

MADAME BERNARDIN

Ah ! Hippolyte, que tu es bon !

BERNARDIN

Ne m'approchez pas. Voilà longtemps que je sais que vous préférez votre fils à votre mari. Quand je parle d'aller à Paris, vous ne me retenez pas. Vous me dites : Va donc..., prends un congé..., absente-toi quinze jours, trois semaines... Les séductions de la capitale, si dangereuses pour un homme de mon âge, ne vous effrayent guère ; vous avez peur pour votre fils, vous n'avez pas peur pour moi.

MADAME BERNARDIN

Mais, mon ami, ce n'est pas la même chose.

BERNARDIN

Madame Bernardin, vous ne me trouvez pas changé depuis quelque temps ?

MADAME BERNARDIN

Sous quel rapport ?

BERNARDIN

Je ne vous parais pas préoccupé, inquiet, avec des attitudes plus solennelles ?

MADAME BERNARDIN

Non ! J'ai remarqué seulement que vous vous endormiez après votre dîner.

BERNARDIN

Je ne dors pas, madame, je pense. Je me rends compte de mes capacités administratives, si elles devaient appeler l'attention du gouvernement. Je médite des réformes municipales ! (Mouvement de Mme Bernardin.) Et que voyez-vous là d'étonnant ? Croyez-vous qu'un homme, si modeste qu'il soit, puisse vivre impunément dans le voisinage de sa mairie sans devenir un jour ambitieux !

MADAME BERNARDIN

Ambitieux ! Vous ! Restez donc chez vous, mon pauvre homme, et que mon fils en fasse autant, c'est tout ce que je demande.

BERNARDIN

Pauvre homme ! pauvre homme ! Je suis édifié aujourd'hui, madame Bernardin ; à force de me voir aller et venir dans la maison, brosser mes habits, plier ma serviette, vous vous êtes habituée à me considérer comme un crétin, oui, madame, comme un véritable crétin, et, si j'étais appelé à un poste de responsabilité, vous ne seriez tranquille que le jour où j'aurais fait une grosse boulette qui entraînerait immédiatement ma destitution.

MADAME BERNARDIN

Je ne vois pas, mon ami, ce que votre ambition

peut avoir de commun avec le voyage de Théodore.

BERNARDIN

Apprenez, madame, que la présence de mon fils à Paris me rappellerait utilement à des personnes influentes. En outre, je vous avais dit que quelques amis, bien posés à Montélimart, devaient assister au départ de Théodore, petite réunion pour laquelle j'avais préparé un petit discours. Vous n'ignorez pas de quelle importance est un discours dans la vie d'un homme qui n'a pas de fréquentes occasions d'en prononcer. Mais tout passe après votre fils ; vous marchez sur tout.

MADAME BERNARDIN

Voyons, Hippolyte, sois raisonnable ; tu me le liras, ton discours. (Mouvement de Bernardin.) J'aime bien mieux que ton discours soit perdu et que mon fils n'aille pas se casser un bras ou une jambe à Paris.

BERNARDIN

Eh bien ! moi, madame, je préfère qu'il se casse une jambe. Une jambe se remet et un discours ne se remet pas. Je suis un sot de donner des raisons à qui n'en veut pas entendre. Théodore partira aujourd'hui même.

MADAME BERNARDIN

Ah ! Hippolyte !

BERNARDIN

Vous m'avez entendu. Théodore partira aujourd'hui même.

Bernardin sort. Mme Bernardin sanglote ; elle déchire avec colère les écritures de son mari et sonne.

SCÈNE II

MADAME BERNARDIN, VICTOIRE.

MADAME BERNARDIN

Victoire, que fait mon fils ?

VICTOIRE

Il mange, madame.

MADAME BERNARDIN

Il mange, au moment de quitter sa mère !

VICTOIRE

A c't'âge-là, madame, on dévore quand même. Dans les premiers temps de mon mariage, j'avais toujours la bouche pleine. Mon mari disait: femme gourmande, femme fidèle. Le pauvre homme, avec tous ses proverbes, il n'a pas vécu longtemps.

MADAME BERNARDIN

Le voyage de mon fils ne vous fait pas peur, Victoire ? Un garçon si jeune !

VICTOIRE

Oh ! madame ! m'sieu Théodore n'est pas si jeune qu'il en a l'air.

MADAME BERNARDIN

A votre avis, je ferais donc bien de consentir à ce départ ?

VICTOIRE

Sûrement, madame. Un homme, ce n'est pas com-

me nous ; faut que ça aille de droite et de gauche. Si ça tombe, ça se ramasse.

MADAME BERNARDIN

C'est bien, Victoire.

VICTOIRE

Je le connais, m'sieu Théodore ; s'il reçoit des coups, il en rendra.

MADAME BERNARDIN

En voilà assez, Victoire. Vous terminerez cette malle et vous la fermerez. Je vais cependant faire une dernière tentative sur mon mari.

Elle sort.

SCÈNE III

VICTOIRE, puis THÉODORE.

VICTOIRE

C'est vrai, ce gamin, il est bien d'âge à partir.... Il ne peut pas rester éternellement entre sa mère... et sa bonne. Eh bien ! quand on l'écorcherait un peu à Paris, où serait le mal ? Il apprendra la vie à ses dépens comme tout le monde ; on le mettra dedans une fois, deux fois, et à la troisième, il dira : j'ai payé mon écot, c'est le tour d'un autre.

THÉODORE, paraissant à la porte de gauche.

Victoire, tu es seule ?

VICTOIRE

Oui, je suis seule..., mais je vous ai défendu de me tutoyer, vous le savez bien. Avez-vous fait un bon repas ?

THÉODORE

Très bon.

VICTOIRE, elle lui arrange sa cravate.

Êtes-vous chaudement couvert ?

THÉODORE

Très chaudement.

VICTOIRE, elle lui enlève une tache.

Avez-vous des livres pour la route ?

THÉODORE

Oui, j'ai acheté *les Idées de Mme Aubray*.

VICTOIRE

Allons, tout va bien, et vous êtes bon à partir.

THÉODORE

C'est vrai, je vais partir..., te quitter, ma petite Victoire.

VICTOIRE

Encore ! Si on vous entendait me parler ainsi, on pourrait supposer...

THÉODORE

Quoi ?

VICTOIRE

Quoi ? Il n'en manque pas de méchantes langues

pour dire que vous êtes toujours fourré dans ma cuisine et que je vous fais frotter les appartements à ma place. Au lieu de rire et de me regarder avec vos grands yeux, aidez-moi à fermer cette malle. (Jeu de scène pendant lequel Théodore embrasse plusieurs fois Victoire.) Quel mauvais sujet vous faites ! Gardez ces manières-là pour d'autres femmes que moi.

THÉODORE

Oh ! je les connais maintenant, les femmes !

VICTOIRE

Vraiment !

THÉODORE

Oui... et j'en ai assez.

VICTOIRE

Déjà !

THÉODORE

Déjà. Des petits êtres prétentieux, coquets, hypocrites, qui ont toujours l'air de ne pas savoir de quoi on leur parle et qui ne vous répondent ni oui ni non. A mon retour, je me marierai ; une fois marié, on est tranquille, on a la loi avec soi.

VICTOIRE

Pauvre jeune homme ! Vous nous trouvez donc bien farouches, bien cruelles, vous changerez d'avis. Écoutez-moi, m'sieu Théodore, je vais vous donner des conseils, et, quoique je ne sois qu'une domestique, vous ne vous en trouverez pas plus mal de les suivre. D'abord, soyez bon et respectueux pour les vieilles mamans ; elles ont des coquins de fils comme vous,

qui leur ont coûté cher à élever et qui leur causent de gros chagrins jusqu'à la fin de leurs jours. Ensuite, ne vous mettez jamais sur le chemin des fillettes ; il y en a de fines comme des mouches, et d'autres sont de pauvres petites niaises ; c'est une faute d'abuser celles-là, et avec les premières on joue à qui perd gagne. Ce qui est à vous, bien à vous, c'est ce qui n'est à personne ; jugez ces dames ce qu'elles valent ; ne prenez pas des châtaignes pour des oranges ; riez, chantez, dansez avec elles ; un petit service de temps à autre, et des mamours tant qu'on vous en demandera. Mais quand les chandelles sont éteintes, comme on dit, la comédie est finie. Plus tard, vous avez bien le temps d'y penser, vous épouserez une jolie fille qui vous apportera une dot bien ronde et un cœur tout neuf. Voilà le programme.

THÉODORE

Il est gentil, ton programme, très gentil, et je ne demandais qu'à le mettre à exécution plus tôt.

Il lui prend la taille.

VICTOIRE, se dégageant.

Le beau malheur, quand vous auriez sauté un article. Maintenant on va venir, embrassez-moi comme vous embrasseriez votre nourrice, et bon voyage !

THÉODORE, l'embrassant.

Adieu, Victoire.

VICTOIRE

Adieu, gamin.

THÉODORE

Encore ! encore !

Delaunay entre et les surprend.

SCÈNE IV

Les mêmes, DELAUNAY.

DELAUNAY, à part.

Tiens, tiens, c'est donc le fils qui... J'aurais cru plutôt que c'était le père ! (Haut.) M. Bernardin fils est-il ici ?

VICTOIRE, sans se décontenancer.

Oui, m'sieu le notaire, il est ici. Ce pauvre m'sieu Théodore, le v'là sur son départ, il nous embrasse tous comme du pain ; il vous embrassera bien tout de même et votre femme aussi. (Bas, à Théodore.) Paris ne lui a pas réussi à celui-là. Il y a laissé ses cheveux et son magot.

Elle sort.

SCÈNE V

THÉODORE, DELAUNAY.

DELAUNAY

Monsieur, j'ai appris de votre excellent père que vous alliez à Paris, et je viens, un peu indiscrètement, vous charger d'une commission.

THÉODORE

Une commission, monsieur, à moi, pour Paris que je ne connais pas...

DELAUNAY

Rassurez-vous. Il s'agit seulement de ce petit paquet et de cette lettre que je vous prierai de remettre à leur adresse.

THÉODORE, lisant l'enveloppe de la lettre.

« Monsieur Démosthène Chevillard, homme de lettres, 72, rue Pigalle. »

DELAUNAY

En plein quartier Bréda... En plein quartier Bréda. (A part.) Il ne comprend pas... (Haut.) Eh bien ! monsieur, n'êtes-vous pas satisfait de partir pour Paris et de visiter cette grande ville, si célèbre par son intelligence, son luxe et ses plaisirs ? Nous sommes entre hommes, où comptez-vous aller en arrivant.

THÉODORE

Au Panthéon, monsieur.

DELAUNAY

Ah ! au Panthéon... Oui, oui, respectable pélerinage. (A part.) Il est bête !

THÉODORE

Et vous, monsieur, quel est le premier monument que vous avez vu ?

DELAUNAY

Moi ! la Closerie des lilas ! C'est près du Panthéon, mais ce n'est pas la même chose.

THÉODORE

La Closerie des lilas ! J'ai là une liste que papa m'a remise et où l'endroit que vous venez de me nommer ne se trouve pas... Je vais l'y ajouter.

DELAUNAY

Voulez-vous me permettre de jeter d'abord un coup d'œil... « Le Panthéon, les Gobelins, le Musée d'artillerie... » Monsieur, je retrouve dans ces lignes la hauteur d'esprit de votre excellent père, votre voyage ne peut manquer d'être instructif et intéressant.

THÉODORE

Voulez-vous me permettre de vous faire une question qui me préoccupe beaucoup ?

DELAUNAY

Oui, oui, faites ; mais prenez garde, je suis l'ami de monsieur votre père, notaire, père de famille moi-même.

THÉODORE

Je n'ose plus alors.

DELAUNAY

Allez donc, jeune homme, allez donc.

THÉODORE

Est-ce qu'il y a beaucoup de femmes, à Paris ?

DELAUNAY

S'il y a des femmes, à Paris, mais il n'y a que de ça. C'est la ville des femmes. Il y en a de tous les pays, de toutes les couleurs et de tous les âges. Il y en a même de vieilles ; mais elles ne le savent pas. Et toutes, la bouche en cœur, l'œil en coulisse, des cheveux qui leur vont jusqu'ici, des toilettes qui ne leur descendent pas plus bas que là, et de l'esprit, un esprit prodigieux ! Sans doute les indications de monsieur votre père sont excellentes ; elles émanent d'un homme de lumière et de valeur ; mais moi, moi qui vous parle, je ne regrette pas les Gobelins, et je regretterai toute ma vie Amanda.

THÉODORE

Amanda !... C'est une femme !

DELAUNAY

Et quelle femme ! Charmante ! fidèle ! désintéressée !

THÉODORE

J'ai déjà entendu dire, en effet, que les femmes, à Paris, étaient plus séduisantes qu'ailleurs... Elles sont aussi plus fidèles ?

DELAUNAY

Eh ! eh !

THÉODORE

Plus désintéressées ?

DELAUNAY

Oh ! oh ! Amanda, voyez-vous, c'est une exception.

THÉODORE

En ce cas, Paris est un séjour bien agréable et bien dangereux.

DELAUNAY

C'est le premier pays du monde. On ne vit que là. Vivre à Paris, avec douze mille livres de rente et Amanda, mais je ne donnerais pas cette position pour la plus belle charge du département.

THÉODORE

Cependant Mme Delaunay a l'air de bien vous aimer, et elle est bien gentille...

DELAUNAY

Ah! oui, ma femme, mon étude, les contrats de vente, il faut toujours en revenir là. Vons m'excuserez, monsieur, de cette petite ivresse rétrospective et je vous prierai de m'en garder le secret. C'est si petite ville ici! On irait chez le notaire en face, si on savait que j'ai fait mon droit sur les genoux d'Amanda. Ah! Amanda! Paris!

THÉODORE

Prenez garde! Voici papa.

SCÈNE VI

LES MÊMES, BERNARDIN.

Entrent successivement Mme Delaunay, le capitaine de pompiers, Victoire, Mme Bernardin, le percepteur des contributions, un homme du chemin de fer.

BERNARDIN

Ah ! mon cher maître, vous avez trouvé le temps de venir.

DELAUNAY

Vous voyez, je fais attendre la clientèle pour vous.

BERNARDIN

Je vous tiens, je ne vous lâche plus. Vous nous restez jusqu'aux adieux ?

DELAUNAY

C'est entendu. Mme Delaunay doit venir me rejoindre ici.

BERNARDIN

A merveille ! Elle va bien ?

DELAUNAY

Très bien. La santé d'une femme dépend bien souvent de son bonheur en ménage, et c'est un ménage si heureux que le nôtre !

BERNARDIN

Dites-moi, mon cher maître, vous étiez là, vous

avez entendu le petit discours que j'ai prononcé sur la tombe de mon pauvre collègue. Comment cela vous a-t-il paru ?

DELAUNAY

Charmant ! Si, si, charmant ! Je ne vous dirai pas que vous et Bossuet vous faites la paire, mais c'était très gentil. Il y a surtout une phrase..., aidez-moi donc...

BERNARDIN

Oui, la dernière : « Ainsi finiront, messieurs, plusieurs d'entre nous, travailleurs obscurs, mais non inutiles, qui, aidés par les circonstances, auraient brillé au premier rang. »

DELAUNAY

Maxime éternellement neuve ! Il y a de l'étoffe en vous, monsieur Bernardin ; vous n'avez donc jamais été ambitieux ?

BERNARDIN

Si, je le suis peut-être encore. L'échelle m'a toujours manqué. (Entre Mme Delaunay, une rose à la main.) Voici Mme Delaunay.

Il va la recevoir.

DELAUNAY, à part.

Ah ! l'échelle t'a toujours manqué. « Ainsi finiront plusieurs d'entre nous... » C'est son oraison funèbre qu'il a faite là. Il est bête !

MADAME DELAUNAY, en réponse aux coquetteries de Bernardin.

Vous êtes l'homme le plus galant que je connaisse.

BERNARDIN

J'ai composé ce matin un petit bouquet à Chloris pour une personne qui n'est pas loin de moi. (Récitant.) « Ainsi finiront, messieurs.... » Pardon, ce n'est pas cela.

Chloris, on vous a dit, je gage,
Que j'étais perfide et volage ;
N'en croyez rien.
Mais si quelqu'un vient à vous dire
Qu'en secret pour vous je soupire,
Croyez-le bien.

MADAME DELAUNAY

C'est charmant. Mon mari devrait bien prendre modèle sur vous. Il ne m'a jamais fait de vers.

Entre le capitaine de pompiers ; Bernardin quitte Mme Delaunay pour aller le recevoir.

MADAME DELAUNAY, allant à Théodore.

Vous allez donc partir, monsieur ?

THÉODORE

Oui, madame.

MADAME DELAUNAY

Et vous ne souffrez pas de quitter vos excellents parents ?

THÉODORE

Oh ! si, madame.

MADAME DELAUNAY

Il n'y a pas d'autre personne ici que vous regretterez ?

THÉODORE

Il y en a une. (A part.) Victoire.

MADAME DELAUNAY

Et vous ne pouvez pas me dire son nom ?

THÉODORE

Ne me le demandez pas, madame. Sa position nous a toujours commandé la plus grande réserve.

BERNARDIN

Théodore, le capitaine !

MADAME DELAUNAY, à part.

L'innocent ! Il a attendu son dernier jour pour se déclarer ; il est bien temps.

LE CAPITAINE, à Théodore.

Oui, mon garçon, je n'ai pas voulu te laisser partir sans signer ta feuille de route, comme nous disons. (A Bernardin.) A quelle heure part-il ?

BERNARDIN, tirant sa montre.

Diable ! Dans trois quarts d'heure ! Victoire, allez me chercher un sucrier, une carafe et un verre, tout ce qu'il faut pour parler.

VICTOIRE

Bien, monsieur.

BERNARDIN

Victoire, vous poserez cela sur cette table, sur la table qui a un tapis vert.

MADAME BERNARDIN

J'espère bien que vous n'allez pas débiter des phrases pour les derniers instants qui me restent à passer avec mon fils.

BERNARDIN

Madame Bernardin, je ne débite pas de phrases, mais je ne crois pas pouvoir laisser partir Théodore sans lui adresser une petite allocution.

DELAUNAY

Madame Bernardin, laisser parler votre mari.

MADAME BERNARDIN

Eh bien ! qu'il commence ! Le plus tôt fini vaudra le mieux.

BERNARDIN

Nous attendons encore le percepteur qui m'a promis sa visite.

MADAME BERNARDIN

Il est sourd.

BERNARDIN

Il est sourd, c'est possible, mais je suis censé ne pas le savoir. Justement le voici, je reconnais son pas.

LE PERCEPTEUR, entrant.

Bonjour, bonjour, j'avais peur d'arriver trop tard ; j'ai bien cru entendre la trompette de l'omnibus.

LE CAPITAINE

C'est quelqu'un qui se sera mouché sur la route.

DELAUNAY

Monsieur Bernardin, vous avez la parole.

Les personnages, allant de gauche à droite, sont placés de la manière suivante : le capitaine, Mme Delaunay, Théodore, Mme Bernardin, Bernardin, la table devant lui, Delaunay ; au fond, Victoire assise sur une malle.

BERNARDIN

Mon fils, en t'exilant pour quelques mois de ton pays natal et du berceau de ta famille, je ne cède pas au désir bien naturel chez les pères de se débarrasser de leurs enfants. Tu dois voir là, au contraire, une preuve nouvelle de mon affection qui ne recule pas devant la dépense.

THÉODORE

Oui, papa.

BERNARDIN

Ne m'interromps pas. Cependant cette affection n'est pas aveugle, et ce serait t'aimer bien mal que de te laisser une seule illusion sur tes avantages personnels. Tu n'es pas beau ; ton intelligence est au-dessous de la moyenne...

Mme Bernardin révoltée embrasse tendrement Théodore.

BERNARDIN, reprenant.

Et tu seras bien heureux à la mort de ton père (dénégations de Théodore), tu seras bien heureux de trouver les économies qu'il aura si péniblement amassées. Mais rien n'est stable et assuré en ce bas monde, où les grandes comme les petites choses nous échappent souvent des mains.

Le capitaine, à moitié endormi, laisse tomber son casque ; Théodore va le ramasser en sautant à pieds joints ; on rit.

BERNARDIN, reprenant.

Ma modeste aisance n'est pas à l'abri d'un cataclysme. Toi-même, mon garçon, tu peux devenir impotent ou tout à fait imbécile. (Nouvelles protestations de Mme Bernardin.) Aussi en t'envoyant dans la première capitale du monde civilisé, je compte beaucoup sur toutes ses turpitudes...

Mme Delaunay fait des mines à Théodore et lui jette sa rose qui tombe dans le casque du capitaine.

BERNARDIN, s'interrompant.

Théodore !

THÉODORE, répétant comme un écolier.

Turpitudes, papa.

BERNARDIN, reprenant.

Pour te mettre en garde contre les revers de la fortune et (regardant Delaunay) les ambitions déçues.

DELAUNAY, à part.

Il recommence son oraison funèbre.

BERNARDIN, reprenant.

Quand je ne serai plus près de toi, mon enfant, pour te dire : Fais ceci, ne fais pas cela ; quand tu ne craindras plus ma surveillance et mes reproches continuels, que de dangers tu vas courir, que d'écueils tu vas rencontrer !

Mme Bernardin sanglote ; Théodore l'embrasse.

BERNARDIN, reprenant.

C'est pourquoi je veux te signaler comme détes-

tables, anarchiques et dont tu devras t'abstenir, deux classes spéciales dans la société : la première... (Bas, à Delaunay.) Je ne voulais pas les nommer, mais je n'ai pas pu faire autrement. (Haut.) La première, les journalistes ; et la seconde... (Bas, à Delaunay.) Je ne voulais pas les nommer non plus. (Haut.) Et la seconde, les courtisanes.

On écoute attentivement.

BERNARDIN, continuant.

Les journalistes, c'est-à-dire les politiques d'estaminet, les péroreurs de club, tous ceux qui n'ont rien et qui veulent partager avec les autres...

LE CAPITAINE, se réveillant à moitié.

Très bien ! très bien ! très bien !

Théodore se lève pour rendre le casque au capitaine qui s'est rendormi.

BERNARDIN, reprenant.

Héritiers des maximes funestes de Quatre-vingt-treize...

LE CAPITAINE, même jeu.

Très bien ! très bien !

Théodore se lève de nouveau ; Mme Bernardin le fait rasseoir et lui enlève le casque.

BERNARDIN, reprenant.

Qui, après avoir noyé leur plume dans les flots de l'orgie, voudraient noyer la société dans des flots de sang. Abstiens-toi, Théodore !

Applaudissements. — Le percepteur complimente Mme Bernardin sur le talent oratoire de son mari ; elle lui passe le casque.

BERNARDIN, reprenant.

Mais comment parler, sans choquer la pudeur, de ces femmes, sont-ce bien des femmes, capables d'égarer les imaginations les plus paisibles, d'anéantir les fortunes les mieux établies, d'ailleurs inutiles à l'Etat comme à elles-mêmes, car elles ne savent pas conserver pour l'hiver le pain gagné dans leur belle saison ? Abstiens-toi, Théodore, abstiens-toi !

MADAME DELAUNAY

C'est très joli, monsieur Bernardin.

Nouveaux applaudissements. — Delaunay se lève pour féliciter Bernardin ; le percepteur en fait autant, il dépose le casque sur la table.

VICTOIRE

Ah ! que c'est beau, monsieur, que c'est beau !

BERNARDIN, reprenant.

Ainsi, mon fils... (Apercevant le casque sur la table ; à Victoire.) Enlevez donc ce casque ! (Reprenant.) Ainsi, mon fils, ces conseils ratifiés par la voix publique... (Silence.) ratifiés par la voix publique...

TOUS

Oui, oui, très bien, très bien !

UN HOMME DU CHEMIN DE FER, entrant.

C'est ici qu'il y a des malles à prendre pour le chemin de fer ?

BERNARDIN

Oui, mon ami, c'est ici. Voulez-vous vous asseoir un instant et écouter la fin de mon discours ?

L'HOMME

Je suis envoyé pour enlever des malles.

BERNARDIN

Victoire, donnez les malles et revenez tout de suite.

L'HOMME

La voiture va passer dans un quart d'heure.

MADAME BERNARDIN

Un quart d'heure ! Ah ! mon enfant !

On se lève.

BERNARDIN, reprenant.

Un dernier mot. Ainsi, mon fils, ces conseils resteront gravés dans ton souvenir avec les marques d'approbation qui les ont accompagnés ; mais ma tendresse prévoyante a été plus loin et elle s'est efforcée de renfermer toute ta règle de conduite en quelques sentences, code de la vie et ornement de la mémoire. Voici ces sentences :

Ne jette pas ton cœur de caprice en caprice ;
La femme est une fleur au bord d'un précipice.

Dis-toi, quand tu verras des hommes de journal :
Ils ne font aucun bien, mais ils font tout le mal.

Règle bien prudemment ta dépense diverse ;
Tu ne signeras pas des effets de commerce.

Que soient tous tes discours empreints d'honnêteté ;
Et ne parle jamais contre l'autorité.

VICTOIRE

Voici la voiture !

MADAME BERNARDIN

Adieu, mon enfant !

Elle embrasse longuement Théodore.

LE CAPITAINE, auquel Victoire apporte le casque.

Tiens ! Une fleur dans mon casque ! (A Mme Delaunay.) Belle dame !

MADAME DELAUNAY, à part.

Ma rose ! Il n'a pas compris !

THÉODORE

Adieu, papa.

BERNARDIN

Au revoir, mon garçon.

La femme est une fleur au bord d'un précipice.

DELAUNAY

Vous n'oubliez pas mon petit paquet pour Paris ?

MADAME DELAUNAY

Un paquet de mon mari pour Paris, je veux savoir ce qu'il contient.

DELAUNAY

Des affiches, chère amie, des affiches.

TOUS

Adieu ! Adieu !

THÉODORE

Adieu ! (De la porte et avec transport.) Adieu, Victoire !

(Mme Bernardin agite son mouchoir, Bernardin son discours, Mme Delaunay sa rose, le capitaine son casque.)

DELAUNAY

Ils sont bêtes !

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente une loge de concierge. Porte au fond. Sortie sur la gauche. Meubles divers.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME BERTRAND, CHEVILLARD.

CHEVILLARD, paraissant à gauche.

Madame Bertrand, je vous salue.

MADAME BERTRAND

Ça va bien, m'sieu Chevillard ? Est-ce que vous venez de vous lever ?

CHEVILLARD

A six heures du soir ! Je ne suis pas encore de cette force-là ! — Avez-vous des lettres pour moi ?

MADAME BERTRAND

Vous savez bien que non. Excepté celles d'Orléans...

CHEVILLARD

Vous voulez dire la correspondance du marchand de bois ?

MADAME BERTRAND

Du marchand de bois ! Ce n'est pas gentil à vous, un homme qui a reçu de l'éducation, de parler comme ça de son papa.

CHEVILLARD

Mon papa ! — Il n'est pas venu une dame me demander ?

MADAME BERTRAND

Mme Agathe ?

CHEVILLARD

Mme Agathe ou une autre.

MADAME BERTRAND

Pas de lettres et pas de dames, vous voilà tranquille.

CHEVILLARD, après un soupir.

Allons ! Elle m'oublie !

MADAME BERTRAND

Vous êtes déjà sorti ce matin ?

CHEVILLARD

Oui.

MADAME BERTRAND

Qu'avez-vous fait toute la journée ?

CHEVILLARD

J'ai joué au bésigue et j'ai parlé politique.

MADAME BERTRAND

Ah ! Et vous rentrez vous reposer ?

CHEVILLARD

Non, je ressors.

MADAME BERTRAND

Où allez-vous ?

CHEVILLARD

Je vais jouer au bésigue et parler politique.

MADAME BERTRAND

Alors vous êtes bien pressé ?

CHEVILLARD

Pourquoi ?

MADAME BERTRAND

Vous n'avez pas le temps d'apprendre une nouvelle et de me rendre un service ?

CHEVILLARD

Voyons-là, votre nouvelle, quoique je ne m'attende pas de votre part à une indiscrétion diplomatique. Quant au service, madame Bertrand, c'est autre chose ; tel que vous me voyez, je marcherais à l'échafaud pour l'humanité, mais je ne ferais pas un pas pour mes semblables.

MADAME BERTRAND

Vous m'écoutez ?

CHEVILLARD

Oui.

MADAME BERTRAND

Vous savez bien que j'ai une fille ?

CHEVILLARD

Sans doute. Je l'ai vue longtemps ici, et puis je l'ai rencontrée dans le monde. Comment l'appelez-vous ?

MADAME BERTRAND

Je l'appelle comme elle s'appelle, Clarisse Bertrand.

CHEVILLARD

Ah ! Eh bien ! votre fille, elle se marie ?

MADAME BERTRAND

Non... Elle se repent !

CHEVILLARD

Bah !

MADAME BERTRAND

Oui, elle se repent. Il l'a abandonnée !

CHEVILLARD

Qui ?

MADAME BERTRAND

Son séducteur. (Chevillard rit.) Il l'a plantée là, avec une saisie sur le dos. J'ai dit à ma fille : Laisse ta défroque aux hommes de loi, c'est assez bon pour eux, et rentre à la maison,

CHEVILLARD

Elle a accepté ?

MADAME BERTRAND

Je l'attends d'une minute à l'autre.

CHEVILLARD

C'est parfait ! Vous donnez peut-être un bal à cette occasion ; votre fille a toujours aimé la danse.

MADAME BERTRAND

Non, m'sieu Chevillard, je ne donne pas de bal, mais j'ai du monde à dîner. Il me reste encore quelques achats à faire, et vous seriez un homme bien aimable de me garder ma loge un petit moment.

CHEVILLARD

C'est un poste de confiance que vous m'offrez là.

MADAME BERTRAND

Et puis ne vous gênez pas ; si vous voulez manger la soupe avec nous, c'est offert de bon cœur.

CHEVILLARD

Excellente madame Bertrand, je craindrais que ma présence ne fût déplacée dans cette petite fête de famille.

MADAME BERTRAND

Non, non, c'est tout de braves gens, pas fiers. Il y aura Éloi, le parrain de Clarisse, qui est concierge au numéro douze ; M. Rosier, le concierge de l'hôtel la Richardière ; et puis le concierge de la maison de ma fille ; il a toujours été très complaisant pour elle.

CHEVILLARD

Une assemblée de portiers ! Sois bon prince, Chevillard, voilà le moment de faire une étude de mœurs

et d'économiser un dîner. J'accepte votre invitation à une condition.

MADAME BERTRAND

Laquelle ?

CHEVILLARD

Vous me placerez près de vous à table.

MADAME BERTRAND

Grand blagueur ! J'en valais bien une autre de mon temps, le père de Clarisse en a su quelque chose. Je m'en vas ; si vous vous ennuyez trop, vous trouverez le *Petit Journal* dans la commode.

SCÈNE II

CHEVILLARD

Est-ce bien toi, Démosthène Chevillard, fils de Toussaint Chevillard, marchand de bois à Orléans, département du Loiret, deux heures de chemin de fer, dix départs par jour ! Te voilà concierge, mon bonhomme, portière ! Vagabond, souviens-toi de ton village ! Rappelle-toi le chantier de tes ancêtres, puisque chantier il y a, et l'existence d'autrefois, saine et abondante, avec ton brave homme de père pour compagnon. Tu montais ses chevaux, tu culottais des pipes, tu courais après les blanchisseuses, et la cloche te rappelait régulièrement aux heures des repas. Où est-il, qu'est-il devenu ce Chevillard des familles ? Hélas ! Quelques rébus, heureusement

rimés, publiés par l'*Abeille orléanaise*, lui ont tourné la tête. Perdu par des rébus ! Chevillard est à Paris maintenant ; il est célèbre, il a des maîtresses, il fait courir peut-être ? Hein ! mon bonhomme, en as-tu cherché des éditeurs pour tes poésies, et plus tard des capitalistes pour tes publications économiques ! Les banquiers hésitaient. Tu rencontras Agathe, qui n'hésita pas, elle. Agathe t'aima, tu aimas Agathe, tu te brouillas avec ton père. Agathe cessa de t'aimer, mais toi tu restas brouillé avec ton père. Un jour, jour d'orgueil et de courage, tu résolus de te tirer d'affaire. Tu n'avais plus cent mille carrières devant toi, tu n'en avais que deux : homme politique ou photographe ; tu devins photographe. Tu opéras lui-même. Jette un voile sur cette tentative commerciale. C'est alors que Chevillard se retira de la lutte. Il se laissa vivre, moyennant cent francs par mois, dernier lien qui existe encore entre son père et lui. Son existence ne fut plus qu'une longue conversation sur les affaires publiques, conversation irritante, acharnée, coupée d'absinthe et de parties de bésigue, rafraîchie par les sourires d'Agathe, qui revient encore de temps en temps, aux époques du terme. Deux heures de chemin de fer, dix départs par jour ! (Allant à la porte du fond.) Je ne m'amuse pas ici. On ne va pas savoir ce que je suis devenu au café, je ne m'absente jamais si longtemps. Ah ! voilà Mlle Bertrand qui tourne la rue et qui va opérer sa rentrée dans la loge maternelle !

Il sort par la gauche.

SCÈNE III

CLARISSE.

CLARISSE, paraissant au fond, un buvard à la main.

Cordon, s'il vous plaît! Personne! On ne se met pas aux fenêtres plus que ça pour me voir arriver!

Elle va à une table et dépose le buvard.

CHEVILLARD, reparaissant au fond.

Amanda!

Il s'échappe.

CLARISSE

Ah! que c'est bête! (Allant au fond.) C'est cet imbécile de Chevillard! Est-il imprudent de m'appeler Amanda, ici, chez ma mère! (Elle va à la table, ouvre le buvard et écrit.) « Mon joli bébé, je viens de rentrer dans ma famille, il me serait impossible d'y rester une minute de plus. Va ce soir au Cirque, je t'y retrouverai. » Quelle sotte je suis! Je pense encore à ce que m'a dit cette somnambule. Oui, je vais consulter les somnambules, mais je n'y crois plus. Depuis qu'on m'a prédit que je gagnerais ma fortune en jouant sur la rouge, la noire est toujours sortie. Elle m'a fait une histoire impossible, cette bonne femme, mais qui n'était pas mal inventée. Un prince, jeune comme l'aurore, beau comme l'amour, quitte en ce moment la cité du Soleil pour venir vers toi; il te rencontrera dans une caverne obscure, (elle regarde autour d'elle) où le malheur des temps t'a contrainte à chercher un abri. Il t'aime avant de te connaître, et cœtera, et cœtera. (Théodore paraît au fond.) Un prince!

SCÈNE IV

CLARISSE, THÉODORE.

THÉODORE

Pardon, mademoiselle, M. Démosthène Chevillard, homme de lettres ?

CLARISSE

C'est ici, monsieur, mais il vient de sortir.

THÉODORE

Ah ! c'est bien fâcheux !

CLARISSE

Ce que vous avez à lui dire est-il bien pressé?

THÉODORE

Mon Dieu, non, mademoiselle ; je suis chargé d'une commission pour lui et j'aurais désiré la lui faire moi-même.

CLARISSE, à part.

Il est gentil, ce petit.

THÉODORE

Je ne sais si je dois revenir ou laisser ce paquet avec ma carte.

Il va au fond et dépose le paquet.

CLARISSE

Si vous voulez attendre, monsieur, votre ami ne tardera peut-être pas à rentrer.

THÉODORE

Oh ! mademoiselle, M. Chevillard n'est pas mon ami. Je le voudrais bien. Vous le connaissez, vous ?

CLARISSE

Oui, un peu.

THÉODORE

Il a fait beaucoup d'ouvrages, M. Chevillard ?

CLARISSE

C'est bien possible.

THÉODORE

Il a beaucoup d'argent ?

CLARISSE

Je n'en sais rien.

THÉODORE

Il reçoit beaucoup de femmes ?

CLARISSE

Il vous dira tout cela lui-même. Est-ce que vous venez d'Orléans... ou de Pontoise ?

THÉODORE

Non, mademoiselle, je suis du Midi.

CLARISSE

Troun de l'air.

THÉODORE

Vous dites, mademoiselle ?

CLARISSE

Quand on se trouve avec des gens du Midi, on leur dit : Troun de l'air ! C'est une politesse.

THÉODORE

Vous êtes bien aimable, mademoiselle. Moi, je ne sais pas encore être aimable... Autrement...

CLARISSE

Autrement ?

THÉODORE

Promettez-moi de ne pas vous fâcher.

CLARISSE

Je vous le promets. Est-il drôle !

THÉODORE

Je vous trouve bien belle !

CLARISSE

Bah !... Et si on vous entendait me dire ça ?

THÉODORE

Qui ?

CLARISSE

Vous avez bien une connaissance à Paris ?

THÉODORE

Non, mademoiselle, je ne suis arrivé que de ce matin.

CLARISSE

Vous en aviez une dans le pays où vous étiez ?... Répondez donc.

THÉODORE

Je ne sais pas si je dois dire oui ou non.

CLARISSE

Dites la vérité.

THÉODORE

Je n'en ai jamais eu.

CLARISSE

Il a rougi... Alors vous êtes une petite demoiselle ?

THÉODORE

Et vous ?

CLARISSE

Mais, monsieur, on ne demande pas ça aux femmes. Pourquoi êtes-vous venu à Paris ?

THÉODORE

Pour le voir.

CLARISSE

Vous avez des parents ici ?

THÉODORE

Non, seulement de vieux amis de ma famille... Des ganaches.

CLARISSE

Comment ! comment ! des ganaches !

THÉODORE

Vous comprenez, mademoiselle, moi, je suis jeune, je veux faire ce que fait la jeunesse. J'ai lu des poésies, je veux imiter ce qu'il y a dedans. Je ne veux pas dépenser mon argent à voir des féeries et à acheter des cannes.

CLARISSE

C'est-à-dire que vous ne demandez qu'à vous perdre.

THÉODORE

Oui, je voudrais bien me perdre un peu ; j'aimerais qu'on dise que je suis un mauvais sujet ; mais je ne saurai jamais.

CLARISSE

Vous apprendrez cela plus facilement qu'autre chose.

THÉODORE

Si vous vouliez...

CLARISSE

Quoi donc ?

THÉODORE

Me donner quelques petits conseils.

CLARISSE

Mais je ne sais pas, moi, monsieur.

THÉODORE

J'aurais tant de plaisir à me montrer avec vous dans les endroits où il va beaucoup de monde. Vous me donneriez le bras et je vous conduirais au café.

CLARISSE

Au café ! Voir jouer aux dominos ?

THÉODORE

Oh ! non, les dominos... ça manque de femmes.

CLARISSE

Qu'est-ce que c'est que cette expression ?

THÉODORE

C'est un mot que j'ai entendu dire. Mademoiselle, voulez-vous me donner un rendez-vous ?

CLARISSE

Mais non, monsieur, vous me faites trop peur.

THÉODORE

Je vous aimerai bien.

CLARISSE

Si vous me promettiez d'être sage !

THÉODORE

Je serai très sage.

CLARISSE

Décidément non. Ce ne serait pas raisonnable.

THÉODORE

Ah ! mademoiselle, ne faites pas mon malheur.

CLARISSE, le regardant.

« Jeune comme l'aurore, » cela est juste ; « beau comme l'amour, » il y a bien quelque chose à redire. Monsieur, répondez à une sotte question que je vais vous faire : êtes-vous prince ?

THÉODORE

Prince ! Non, mademoiselle.

Il va pour sortir.

CLARISSE

Allons ! Il lui reste la jeunesse, et c'est bien quelque chose. Monsieur ! (Théodore revient.) Qu'est-ce que vous faites ce soir ?

THÉODORE

Rien.

CLARISSE

Eh bien ! si vous voulez me rencontrer, mais peut-être, allez à la Closerie des lilas.

THÉODORE, transporté.

A la Closerie des lilas !

CLARISSE

Retirez-vous bien vite maintenant.

THÉODORE

Laissez-moi vous demander encore quelque chose. Dites-moi votre nom, votre petit nom.

CLARISSE

Une autre fois.... Ce soir.

THÉODORE

Non, tout de suite.

CLARISSE

Clarisse.

THÉODORE

Ah ! Clarisse !

On entend la voix de Mme Bertrand.

CLARISSE

Tenez, sortez par ici, je vais vous montrer le chemin.

Ils sortent par la gauche en même temps que Mme Bertrand et Éloi paraissent au fond.

SCÈNE V

MADAME BERTRAND, ÉLOI.

MADAME BERTRAND

Alors je peux compter sur vous ?

ÉLOI

Comptez sur moi.

MADAME BERTRAND

Vous êtes le parrain de ma fille, Éloi, c'est votre devoir de lui faire de la morale, et elle en a besoin.

ÉLOI

Je lui en ferai.

MADAME BERTRAND

Vous lui parlerez avant le dîner, n'est-ce pas ? Après le dîner, on a bu un peu, on est en train de rire, ça ne vaudrait rien.

ÉLOI

Quand vous voudrez.

MADAME BERTRAND

Clarisse n'est plus une enfant ; elle connaît main-

tenant le bon et le mauvais chemin, qu'elle choisisse ; si elle choisit le mauvais, qu'elle y reste !

ÉLOI

J'insisterai là-dessus.

SCÈNE VI

LES MÊMES, CLARISSE.

CLARISSE

Me voilà, maman.

MADAME BERTRAND

Clarisse, regarde la pendule. Un jour comme celui-ci, il n'y a pas de bon sens à m'arriver en retard. Je passe encore là-dessus. Salue Éloi, il a quelque chose à te dire.

ÉLOI

Bonjour, Clarisse. Embrasse ton parrain, mon enfant, il ne s'en plaindra pas... Je ne reviendrai pas sur le passé. Tu as perdu ton honneur, et tout ce que je te dirais, n'est-ce pas ? ça et rien, ce serait exactement la même chose. Marche toujours la tête haute, fillette ; j'en ai connu, et de plus huppées que toi, qui vivaient comme des pas grand'chose et on ne l'aurait jamais cru à les entendre parler à leur concierge. Sois sage, si ça t'amuse, mon enfant ; amuse-toi, si tu ne peux pas être sage ; tu chanteras plus tôt que tu ne crois :

Il n'est qu'un temps pour la folie,
Les amours n'ont qu'une saison.

CLARISSE

Vous êtes toujours gaillard, monsieur Éloi.

ÉLOI

Toujours, mon enfant.

Les amours n'ont qu'une saison.

(Allant à Mme Bertrand). C'est fait.

MADAME BERTRAND

Quoi ?

ÉLOI

La petite morale.

MADAME BERTRAND

Déjà ?

ÉLOI

Oui.

MADAME BERTRAND

Ça n'a pas été long.

ÉLOI

Je n'ai pas été embarrassé.

MADAME BERTRAND

Et qu'a-t-elle répondu ?

ÉLOI

« Vous êtes toujours gaillard, monsieur Éloi. »

MADAME BERTRAND

Il est bien difficile là-dessus de deviner le fond de sa pensée.

ÉLOI

Voulez-vous que je recommence ?

MADAME BERTRAND

C'est inutile ; je lui en dirai autant de mon côté.

SCÈNE VII

LES MÊMES, VINCENT, puis ROSIER.

VINCENT

Bonjour, mademoiselle Clarisse. On a encore apporté du papier timbré pour vous.

CLARISSE

Donnez.

VINCENT

Le voici. Je ne me trompe pas.... c'est que j'en ai reçu pour d'autres locataires.... c'est bien le vôtre. Et puis M. Lecoq est venu ; il a dit qu'il aurait obligé madame très volontiers.

CLARISSE

Obligé ! Son argent me coûte plus cher que le papier timbré !

ROSIER

Mademoiselle Clarisse, j'ai l'honneur de vous saluer.

CLARISSE

Bonjour, monsieur Rosier. Mon petit mari se porte bien ?

ROSIER

De qui parlez-vous ?

CLARISSE

De votre fils ; vous savez bien qu'il m'a demandée en mariage.

ROSIER

Cette proposition date de loin, de très loin.

CLARISSE

Il m'épouserait bien encore, si je voulais.

ROSIER

N'y comptez pas, mademoiselle. Il y a un proverbe chinois qui dit : Quand un autre a mangé le fruit, ne ramasse pas le noyau.

CLARISSE

Ça, un proverbe chinois ? C'est une pensée de la *Vie parisienne*.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CHEVILLARD.

CHEVILLARD

Cordon, s'il vous plaît !

Tous les portiers font le geste de tirer le cordon.

VINCENT

Je l'ai vu quelque part, celui-là.

CHEVILLARD

Le père Vincent me reconnaît.

VINCENT

Où avez-vous votre loge ?

CHEVILLARD

Ma loge !... Non, mon ami, non, je ne suis pas ce que vous pensez, je suis homme de lettres.

VINCENT

Homme de lettres ! Vous connaissez mon fils ? Il est homme de lettres aussi. Il va, le petit, il compose déjà des chansons pour les marchands de nouveautés. Il a fait celle du *Pauvre Aveugle*.

Il chante.

Allons au *Pauvre Aveugle*,
Dessus le boulevard.

MADAME BERTRAND

Tiens, tiens, voilà bien des choses pour monsieur Chevillard.

CHEVILLARD

Pour moi ?

MADAME BERTRAND

Vous n'en avez jamais tant reçu.

Elle lui remet le paquet apporté par Théodore et sa carte.

CHEVILLARD

« Théodore Bernardin. » Connais pas. Ah ! Mon-

télimart, Delaunay, j'ai bien eu tort de lui emprunter de l'argent, il était homme à s'en souvenir un jour ou l'autre. (Lisant). « Cher monsieur, » c'est bien ça. « Permettez-moi de me rappeler à votre souvenir et de réclamer de vous un léger service. J'ai retrouvé dernièrement le portrait d'une personne dont le nom m'échappe, mais que ma position d'homme marié ne me permet pas de garder plus longtemps. Obligez-moi d'en faire la restitution à ladite personne. Si un aimable hasard... » Il arrive à la question d'argent ; l'aimable hasard, c'est la mort du marchand de bois. « Si un aimable hasard vous amenait à Montélimart, demandez l'étude de maître Delaunay. Elle est sise au bord de l'eau, une allée de tilleuls y conduit ; c'est cette maison élégante et discrète, où une jeune femme allaite son enfant d'une main, et de l'autre joue une symphonie de Beethoven. Là habite un sage et un homme heureux. Informez-moi, S. V. P., du résultat de cette affaire. » Tartufe ! Mademoiselle Bertrand, vous ne reconnaissez pas vos anciens amis.

CLARISSE, allant à lui.

Bonjour. Et Agathe ?

CHEVILLARD

Elle m'oublie !... Sais-tu de qui est cette lettre ?

CLARISSE

Non.

CHEVILLARD

De Delaunay.

CLARISSE

Bah ! Pense-t-il toujours à moi ?

CHEVILLARD

Il ne me l'écrit pas positivement, mais cela revient au même. Et ceci est ton portrait qu'il me charge de te remettre.

CLARISSE

Il est bien gentil. Un portrait, ça sert toujours.. (Changeant de ton.) Dis-moi un peu, Montélimart, c'est une ville riche ?

CHEVILLARD

Tu t'intéresses beaucoup à la prospérité de cet arrondissement.

CLARISSE

Réponds donc.

CHEVILLARD

Montélimart, chère amie, sous-préfecture, tribunal civil, exporte annuellement cent mille kilos de nougat et quelques imbéciles.

CLARISSE

Oh ! tu sais, moi, le nougat...

CHEVILLARD

Oui, tu préfères...

CLARISSE

Chevillard, est-ce que ce ne serait pas gentil de recommencer notre petite existence d'autrefois, à quatre, avec Agathe ?

CHEVILLARD

Ah ! Agathe ! mais Delaunay...

CLARISSE

Oh ! Delaunay, il n'était pas le plus amusant de nous tous.

CHEVILLARD

Oui, mais il était indispensable pour faire le quatrième.

CLARISSE

Crois-tu qu'il était là, indispensable ? Ce jeune homme ?

CHEVILLARD

Théodore Bernardin ?

CLARISSE

Je me trouvais là quand il est venu, il m'a fait un bout de cour.

CHEVILLARD

Il n'a pas perdu de temps. Et ce pauvre Delaunay qui me demande une réponse.

CLARISSE

Écris-lui qu'il m'a fait bien mal, bien mal.

MADAME BERTRAND

A table !

Les personnages sont placés autour de la table de la manière suivante : Rosier, Clarisse, Éloi, Mme Bertrand, Chevillard, Vincent.

CLARISSE

Si ça ne gêne personne, je vous demanderai la permission d'ôter ma ceinture.

ÉLOI

Ote ta ceinture, mon enfant, j'ôte ma cravate.

CHEVILLARD

Les cérémonies étant exclues de ce repas, je prendrai la liberté de fumer en mangeant.

VINCENT

Ah ! je vous reconnais bien là, l'artiste ; mon fils aussi a c't' habitude.

MADAME BERTRAND

Et vous, monsieur Rosier, vous ne voulez pas vous mettre à votre aise ? Débarrassez-vous de votre redingote.

ROSIER

Non, madame Bertrand, non, il me semble que nous devrions donner à Mlle Clarisse l'exemple de la tenue et des belles manières ; nous ne sommes pas ici à la Maison d'Or.

CLARISSE

Oh ! un gêneur, il n'en faut pas.

ÉLOI

Buvons, mes enfants, et ne nous chamaillons pas !

Je veux jusqu'à mon dernier jour
Fêter et le vin et l'amour !

N'est-ce pas, maman Bertrand ?

MADAME BERTRAND

Oui, Éloi, mais ne me parlez pas dans le cou, ça me chatouille.

VINCENT, à Chevillard.

J'attendais que M. Éloi eût fini de chanter pour demander à M. Rosier son opinion sur *Rocambole*.

ROSIER

Rocambole m'a amusé, je ne m'en défends pas ; je serais bien en peine aujourd'hui de dire ce que j'ai lu, ces choses-là m'entrent par une oreille et me sortent par l'autre, mais c'est bien écrit.

CLARISSE

Si on laisse M. Rosier nous faire un cours de littérature, dans un instant M. Chevillard nous fera un cours de politique.

CHEVILLARD

Mais un bouquin sur la politique, si je le faisais, serait peut-être aussi amusant que les *Mémoires de Mlle Mimi-Bamboche*.

CLARISSE

Eh bien ! pourquoi ne le faites-vous pas, votre bouquin sur la politique ?

ROSIER

Je vois bien que Mlle Clarisse aimerait mieux causer toilette avec ses jeunes compagnes plutôt que d'entendre des hommes de notre âge raisonner leurs convictions.

CLARISSE

Oh ! je les connais, les convictions de Chevillard ; il déteste les petits crevés.

VINCENT

Ah ! vous détestez les petits crevés ; vous êtes tout le portrait de mon fils.

CHEVILLARD

Voilà la femme au dix-neuvième siècle !

MADAME BERTRAND, à Éloi.

Éloi, dites vos bêtises pour tout le monde et tenez-vous tranquille, si c'est possible. Je n'aime pas qu'on me fasse le pied quand je mange.

VINCENT

Ah ! ah ! monsieur Éloi !

ÉLOI

Occupez-vous de votre assiette.

VINCENT

Monsieur Éloi, quel est le meilleur, pour se piquer le nez, du vin blanc ou du vin rouge ?

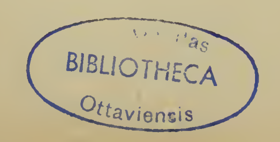
Rosier rit.

ÉLOI, à Rosier.

Et vous là-bas, qui riez des questions qu'on fait aux autres, dites-nous donc lequel est le plus tendre, de votre femme ou de vous ?

CLARISSE

Mes enfants, il va faire très chaud chez vous dans un instant ; je vais vous chanter une romance, si ça peut vous être agréable, et j'irai prendre un peu l'air.



ÉLOI

Y aura-t-il un refrain à ta chanson ?

CLARISSE

Ça dépend de vous : voulez-vous la dernière de l'Alcazar ?

VINCENT

Comment s'appelle-t-elle ?

CLARISSE

Les Pauvr's P'tit's Femmes.

VINCENT, à Chevillard.

Écoutez-moi ça, vous qui êtes de la partie ; c'est une romance de mon fils.

CLARISSE

Les Pauvr's P'tit's Femmes

I

Le mond' va bien mal ;
On avait naguères
Sur un piédestal
Mis les dam's légères.
Tout est bien changé,
Nous somm's en danger ;
Les hommes sont devenus infâmes !
Ils marchent sur les pauvr's p'tit's femmes.
C'est à dégoûter
D'avoir de la bonté.

Eh ! quéqu'ça te fait, ma chère,
Laiss'-les donc se distraire,
La femme a son tour
A la fin du jour.

II

On n'sait pas, c'est sûr,
Le fond d'nos souffrances,
Tout n'est pas azur
Dans nos existences.
C'est d'abord le loyer
Qu'est dur à payer ;
Les marchand's à la toilett' sans âmes
Qui dépouillent les pauvr's p'tit's femmes ;
Et quand nous aimons,
C'est des polissons.

TOUS

Eh ! quéqu'ça t'fait, ma chère,
Laiss'-les donc se distraire,
La femme a son tour
A la fin du jour.

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente une chambre d'hôtel. Porte au fond. A droite une table, et sur la table une cassette. Meubles divers.

SCÈNE PREMIÈRE

DELAUNAY, LE GARÇON DE L'HOTEL

DELAUNAY, *en costume de voyage.*

Tenez, mon ami, voici pour vous. Préparez-moi une autre chambre, puisque vous ne pouvez pas me donner celle-là.

LE GARÇON

Monsieur va donc rester ?

DELAUNAY

Oui, je reste. Vous monterez ma malle et vous ouvrirez les fenêtres, j'attendrai ici.

LE GARÇON

Ici ? Mais, monsieur, le locataire va rentrer d'un moment à l'autre.

DELAUNAY

S'il me trouve chez lui, je lui expliquerai pourquoi.

LE GARÇON

Oh ! monsieur, je ne peux pas laisser le premier venu s'installer chez un locataire ; ce n'est pas dans les habitudes de l'hôtel.

DELAUNAY

Je le connais mieux que vous, l'hôtel.

LE GARÇON

C'est bien possible ! Il faut croire alors que cette chambre n'est pas comme les autres.

DELAUNAY

En effet, mon ami, elle n'est pas comme les autres, pour moi du moins. Je l'ai habitée trois ans, cette chambre, trois ans ! Rien n'est changé ; tout est dans le même ordre, à la même place. D'autres sont venus, voilà tout. Il est jeune, le locataire ?

LE GARÇON

Oui, monsieur.

DELAUNAY

Qu'est-ce qu'il fait ?

LE GARÇON

Il fait des dettes.

DELAUNAY

Comme moi. Il a donc une maîtresse ?

LE GARÇON

Une brune.

DELAUNAY

Une brune, comme Amanda. Et elle l'aime ?

LE GARÇON

Oh ! oui, elle l'aime ; elle l'appelle toujours son joli bébé.

DELAUNAY

Est-il heureux ! Amanda m'appelait son joli bébé.

LE GARÇON

Au fond, monsieur, je crois qu'elle le jobarde un peu.

DELAUNAY

Ah ! Amanda aussi me...

Chevillard entre, le garçon sort quelques instants après.

SCÈNE II

DELAUNAY, CHEVILLARD.

DELAUNAY

Chevillard !

CHEVILLARD

Delaunay, à Paris !

DELAUNAY

Mon vieux Chevillard, embrasse-moi donc.

CHEVILLARD

Vous êtes ici avec cette dame qui allaite son enfant d'une main et de l'autre.....

DELAUNAY

Moque-toi de moi, tu as raison. C'est le provincial, le notaire, qui t'a écrit cette lettre absurde, à laquelle tu n'as pas répondu, par parenthèse ; mais c'est le Parisien qui est revenu, l'ami, l'excellent ami d'autrefois.

Ils s'embrassent.

CHEVILLARD

Tu n'as pas vingt-cinq louis à m'avancer ?

DELAUNAY

Ah ! mon cher, je ne peux pas. Ma femme m'a prié de ne jamais prêter d'argent, je le lui ai juré.

CHEVILLARD

Et tu aimes mieux tenir ce serment-là que les autres ; n'en parlons plus.

DELAUNAY

Si, si, nous en reparlerons ; mais dis-moi donc d'abord comment il se fait que je te retrouve ici. C'est un de tes amis qui habite cette chambre ?

CHEVILLARD

Un des tiens plutôt, ton jeune compatriote.

DELAUNAY

Bah ! Le petit Bernardin ! (à part.) Et c'est de lui que le garçon de l'hôtel me parlait tout à l'heure.

CHEVILLARD

Tu ne le reconnaîtras pas, le petit Bernardin ; il est dégrossi, déniaisé.

DELAUNAY, riant.

Oui, oui, j'ai appris cela.

CHEVILLARD

Ah ! tu as appris ?

DELAUNAY, riant plus fort.

Je suis beaucoup plus au courant que tu ne crois.

CHEVILLARD

Et tu ne nous en veux pas ?

DELAUNAY

Pourquoi vous en voudrais-je ? De ce que c'est toi sans doute qui lui as indiqué mon ancien logement ; autant lui qu'un autre. Chevillard, comment a-t-elle reçu son portrait ?

CHEVILLARD, à part.

Il ne sait rien du tout. (Haut.) Ah ! Il est encore un peu bête avec les femmes, le jeune Bernardin, mais toi aussi, moi aussi, nous sommes tous un peu bêtes avec les femmes.

DELAUNAY, sérieusement.

Oh ! mon ami, que ce que tu dis là est vrai ! Nous n'avons pas besoin de nous gêner ensemble. Tu sais, toi, tout ce que j'ai enduré d'Amanda !

CHEVILLARD, avec tristesse.

Tu sais aussi, toi, tout ce qu'Agathe m'a fait souffrir !

DELAUNAY, même jeu.

Tu as vu, toi, tous les tours qu'elle m'a joués !

CHEVILLARD, plus triste encore.

Tu as vu, toi, toutes les farces qu'elle m'a faites !

DELAUNAY, même jeu.

Elle est cause que j'ai épousé une femme maigre, et je n'aime que les femmes grasses.

CHEVILLARD, pleurant.

Sans elle, je serais devenu quelque chose ; je parlerais à l'Europe !

DELAUNAY, même jeu.

Mon pauvre Chevillard !

CHEVILLARD

Mon cher Delaunay, je suis heureux de te revoir ; dire du mal d'Agathe, c'est encore du bonheur.

DELAUNAY

Tu l'aimes donc toujours ?

CHEVILLARD

Plus que jamais.

DELAUNAY

Eh bien ! je puis t'avouer que, si je suis venu à Paris, c'est pour Amanda.

CHEVILLARD

C'est une faute, Delaunay, une très grande faute ! Qu'est-ce que je risque ? Je suis fini, décavé. Mais toi, compromettre la tranquillité de ton ménage, la confiance de ta clientèle...

DELAUNAY

Oui, oui. J'ai bien pensé à tout cela en prenant mon billet pour Paris, au lieu d'aller à Grenoble, où ma femme me croit, où une affaire m'appelait ; mais que veux-tu ? J'ai voulu ressaisir ma vie de garçon. Tiens, en ce moment, dans cette chambre, telle encore que je l'ai habitée, où les mêmes meubles ont gardé la même place, où je te retrouve, toi, le compagnon de ma jeunesse et de mes amours, il me semble qu'elle aussi, je vais la voir apparaître, souriante, empressée, un baiser sur les lèvres !

CHEVILLARD

N'as-tu pas entendu le bruit d'une robe ?

DELAUNAY

Si c'était elle !

SCÈNE III

LES MÊMES, CLARISSE.

CHEVILLARD

Retourne-toi, Delaunay, ferme les yeux. (Il saisit son chapeau et l'enfonce sur la tête de Delaunay.) Tu n'es plus ici chez toi, sois gentilhomme. (A Clarisse, surprise.) Delaunay !

CLARISSE

Bah! Il est à Paris... avec sa femme?

CHEVILLARD

Non! en cachette de sa femme!

CLARISSE

C'est toujours bon à savoir. (Tournant autour de Delaunay.) Il a engraissé.

CHEVILLARD, après un mouvement de Delaunay.

De la discrétion, Delaunay.

CLARISSE

Et Théodore?

CHEVILLARD

Théodore a reçu une lettre anonyme.

CLARISSE, à part.

Je le sais bien, c'est moi qui l'ai écrite.

CHEVILLARD

Et Agathe?

CLARISSE

Agathe est en bas, dans une voiture; elle a un mot à te dire.

CHEVILLARD, après avoir indiqué l'embarras de la situation.

Descends la première, je vais te suivre.

CLARISSE

Non! Il n'aurait qu'à descendre derrière nous. Va

vite lui parler et remonte. (Elle prend la place de Chevillard.) Va donc !

Il sort.

SCÈNE IV

CLARISSE, DELAUNAY.

CLARISSE

Je suis confuse, monsieur, de vous causer ce petit ennui, mais enfin vous pourriez me connaître.

DELAUNAY, s'efforçant de lever le chapeau.

Je ne le pense pas, madame; d'ailleurs ce serait sans danger pour vous.

CLARISSE

Sans doute, mais quelle position pour moi ; me retrouver dans la chambre d'un jeune homme, si vous m'aviez vue ailleurs.

DELAUNAY, même jeu.

Ce n'est guère probable, je vis depuis longtemps en province.

CLARISSE

Justement moi aussi. Mon Dieu, je peux bien vous dire l'endroit que j'habite, Montélimart.

DELAUNAY

Montélimart ! C'est peut-être une amie de ma femme !

Clarisse quitte Delaunay, qui s'enfonce lui-même le chapeau.

CLARISSE

Cependant, monsieur, si mes craintes étaient trop injurieuses !

DELAUNAY

Non, madame.

CLARISSE

Si vous exigiez de moi cette marque de confiance

DELAUNAY

Nullement, madame, nullement.

SCÈNE V

LES MÊMES, CHEVILLARD.

CHEVILLARD

Charmant ! adorable !

Il rit avec Clarisse.

CLARISSE

Eh bien ! es-tu content cette fois ? Diras-tu encore qu'Agathe ne t'aime pas ?

CHEVILLARD, mettant la main sur son cœur.

Je n'ai jamais été aussi heureux !

CLARISSE

Monsieur, au plaisir de vous revoir.

Elle sort.

SCÈNE VI

DELAUNAY, CHEVILLARD

CHEVILLARD

Delaunay, tu peux te découvrir.

DELAUNAY

Ouf! Le garçon de l'hôtel m'a dit qu'elle était brune, voyons ce que nous avons en fait de brunes à Montélimart... Son mari est dans les armes?

CHEVILLARD

Quel mari?

DELAUNAY

Le mari de cette dame.

CHEVILLARD

Il est mort.

DELAUNAY

Une brune dont le mari est mort... Serait-ce la femme de mon prédécesseur? Mauvais antécédent pour mon étude!

LE GARÇON, rentrant.

Monsieur, votre chambre est prête.

DELAUNAY

Bien, mon ami, vous allez me conduire. Chevillard, je commence à être inquiet.

CHEVILLARD

Inquiet de quoi ?

DELAUNAY

De l'effet que je vais produire sur Amanda.

CHEVILLARD

Tu as bien tort.

DELAUNAY

Ai-je beaucoup perdu loin de Paris ?

CHEVILLARD

A peine es-tu de retour que tu as déjà retrouvé tous tes avantages.

DELAUNAY

J'ai pris un peu de ventre, hein ? et comme conversation, je ne parle pas trop provincial ? (Allant à la porte.) Chevillard, appelle-t-on toujours les femmes des filles de marbre ?

CHEVILLARD

Non, mon ami, on les appelle maintenant des crevettes.

SCÈNE VII

CHEVILLARD, puis THÉODORE.

CHEVILLARD

Peut-on être amoureux de Clarisse ! Une jolie femme, oui ; plus jolie qu'Agathe, je le veux bien ; mais

Agathe, on peut causer avec cette femme-là, elle a reçu de l'éducation. Je suis heureux aujourd'hui. (Tirant un portrait.) C'est une faiblesse, mais je suis heureux. Voilà cinq ans que je le lui demande. Elle m'a dit d'abord qu'elle l'avait perdu dans un déménagement; elle m'a dit ensuite qu'elle l'avait donné à sa sœur; ça, c'était vrai; elle le lui a redemandé pour moi. Ah! mon Agathe, comme je t'aime! (Il embrasse le portrait.)

THÉODORE, il entre avec agitation.

Chevillard, qu'est-ce que tu penses des lettres anonymes?

CHEVILLARD

La lettre anonyme, Théodore, elle a un grand tort à mes yeux.... c'est de n'être jamais chargée; jamais chargées, les lettres anonymes... Et que te disait celle que tu as reçue?

THÉODORE

On m'indiquait une maison où je devais voir entrer Clarisse.

CHEVILLARD

Clarisse sort d'ici.

THÉODORE

Elle était ici, à deux heures?

CHEVILLARD

Oui, mon ami.

THÉODORE

Ah! Clarisse, et moi qui t'ai soupçonnée!

CHEVILLARD

Tu as reçu une autre visite en ton absence.

THÉODORE

Celle de Lecoq ?

CHEVILLARD

Non, devine.

THÉODORE, moitié sérieux, moitié plaisant.

Papa ?

CHEVILLARD

Comme tu y vas ! J'aurais pris quelques précautions pour te l'annoncer. Delaunay, le notaire.

THÉODORE

Ah ! Il est à Paris. Il vient revoir son Amanda. Tu l'as connue, toi, Amanda ?

CHEVILLARD

Un peu.

THÉODORE

Ça n'était pas grand chose, n'est-ce pas ? (Chevillard ne dit ni oui ni non.) Une créature dans le genre d'Agathe probablement. Clarisse, voilà une femme !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DELAUNAY.

DELAUNAY

Bonjour, voisin.

THÉODORE

Bonjour. Vous voilà donc à Paris.

DELAUNAY

Comme vous voyez. Mais d'abord je suis à Paris pour Chevillard et pour vous seulement. Je fais appel à votre discrétion.

THÉODORE

A qui voulez-vous que je le dise ?

DELAUNAY

A qui ? Je ne sais pas, vous pourriez l'écrire à votre père.

THÉODORE

Soyez tranquille. Il est bien en colère, le père Bernardin ?

DELAUNAY

Je croyais que c'était avec son consentement que vous restiez encore à Paris.

THÉODORE

Son consentement ! Mon père m'écrit régulièrement tous les huit jours ces simples lignes : « Monsieur mon fils, je vous enjoins de réintégrer le domicile paternel dans les vingt-quatre heures. Votre père qui vous pardonne. »

DELAUNAY

Et quelle raison lui donnez-vous pour ne pas revenir ?

THÉODORE

Aucune. Je lui réponds qu'il n'est pas dans le mouvement.

CHEVILLARD, à Delaunay.

Jolie réponse ? C'est mon élève !

DELAUNAY

Et on ne soupçonne pas votre liaison à Montélimart ?

THÉODORE

Ça m'est bien égal.

DELAUNAY

Il est très fort... Pour vous, passe encore, mais pour elle ?

THÉODORE

Elle ! Elle est bien au-dessus de l'opinion des habitants de Montélimart.

DELAUNAY

Ils sont aussi forts l'un que l'autre ! Voyons, Bernardin, je suis discret, ma profession m'y oblige ; c'est la femme de mon prédécesseur ?

THÉODORE

Je ne vous comprends pas.

CHEVILLARD

Nous ne te comprenons pas.

DELAUNAY

Elle est partie devant vous et vous êtes allé la rejoindre.

THÉODORE

Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

CHEVILLARD

Nous ne savons pas ce que tu veux dire.

DELAUNAY

Vous faites les malins, vous voulez me dérouter. Elle est brune, n'est-ce pas ?

THÉODORE, CHEVILLARD, riant.

Oui.

DELAUNAY

La taille... la taille riche ?

THÉODORE, CHEVILLARD, même jeu.

Assez riche.

DELAUNAY

De jolies dents ?

THÉODORE, CHEVILLARD, même jeu.

Oh ! des dents !

DELAUNAY

C'est la femme de mon prédécesseur.

THÉODORE

A quel jeu jouez-vous ?

CHEVILLARD

Un jeu qui pourrait devenir dangereux.

DELAUNAY

Je le croirai jusqu'à ce que vous m'ayez prouvé le

contraire ; vous avez bien un portrait d'elle, une photographie, quelque chose ?

CHEVILLARD

Veux-tu en voir un portrait, et un joli ?

Il montre le portrait d'Agathe.

THÉODORE

C'est Agathe qui t'a donné son portrait ?

CHEVILLARD

Oui, mon ami, oui, c'est Agathe.

THÉODORE

Mais Clarisse aussi m'a donné le sien.

DELAUNAY

Montrez-le-moi, Bernardin.

CHEVILLARD

Ne le montre pas, Clarisse t'en voudra.

THÉODORE

Clarisse n'en saura rien.

DELAUNAY

Montrez donc.

CHEVILLARD

Delaunay est un bavard.

THÉODORE

Si je vous fais voir le portrait, vous ne verrez pas l'original.

DELAUNAY

J'aime mieux voir le portrait.

Théodore ouvre la cassette et en retire un portrait.

DELAUNAY, prenant le portrait.

Mais c'est... Ah ! Amanda !

THÉODORE, inquiet.

Expliquez-vous, monsieur Delaunay !

DELAUNAY

Cette femme dont je vous ai parlé, ce paquet que vous avez porté vous-même.

THÉODORE, reprenant le portrait.

Ah ! Clarisse !...

DELAUNAY, reprenant le portrait

Ah ! Clarisse !

THÉODORE, reprenant le portrait.

Ah ! Amanda !

CHEVILLARD, tirant le portrait d'Agathe.

Ce n'est pas Agathe qui ferait une chose semblable !

DELAUNAY

Mais enfin cette dame de Montélimart.

CHEVILLARD

Quelle dame de Montélimart ?

DELAUNAY

Cette femme qui était là, qui m'a parlé il n'y a qu'un instant. (Chevillard rit.) C'était Amanda ! J'aurais dû le deviner ! Il me semble, monsieur Chevillard, que votre conduite...

CHEVILLARD

Au point où en sont les choses, mon pauvre Delaunay, crois-tu qu'une explication soit bien nécessaire ? Tu me le disais tout à l'heure : tu as voulu ressaisir ta vie de garçon. Eh bien, ça y est, tu l'as ressaisie ; maintenant va-t'en à Grenoble !

DELAUNAY

Tu as raison. Négliger ses affaires, tromper une femme charmante, et pour qui ?

THÉODORE

Vous repartez, monsieur Delaunay ?

DELAUNAY

Aujourd'hui même.

THÉODORE

Nous partirons ensemble. Compromettre son avenir, désoler une famille excellente, et pour qui ?

DELAUNAY

Une coquine !

THÉODORE

Une misérable !

DELAUNAY

Une drôlesse !

THÉODORE

Une infâme !

CHEVILLARD

La voici !

DELAUNAY, THÉODORE, défaillant.

Ah !

CHEVILLARD

Je me suis trompé ! Ce n'était pas elle !

DELAUNAY

Je ne veux pas rester dans cette chambre une minute de plus.

Il prend le portrait.

THÉODORE

Ah ! non, il faut me laisser mon portrait.

DELAUNAY

Ce portrait m'appartient.

THÉODORE

Pas du tout, il est à moi.

DELAUNAY

Et qui le premier l'a reçu, s'il vous plaît ?

THÉODORE

A qui a-t-il été donné en dernier lieu ?

DELAUNAY

Monsieur Bernardin, c'est tout ce qui me reste d'Amanda.

THÉODORE

Monsieur Delaunay, je n'aurai pas d'autre souvenir de Clarisse.

CHEVILLARD

Ah ! ils sont trop bêtes ! Jouez-le à pile ou face.

DELAUNAY

Viens, Chevillard. Je vous laisse ce portrait, jeune homme ; qu'il vous serve de leçon.

SCÈNE IX

THÉODORE, puis CLARISSE.

THÉODORE

Voilà donc l'amour !... Horrible portrait, qui a passé de main en main comme... Oh ! (Il met la main sur ses yeux, court à la cassette comme pour la briser, et s'arrête.) Chère cassette !... Ci-gît le passé !... Que de souvenirs ! Que de mensonges !... Une mèche de cheveux que je lui ai coupée moi-même; mais je doute de tout maintenant, ce sont peut-être de faux cheveux ! Des fleurs, qu'elle m'avait rapportées d'Asnières, un jour où j'étais malade. Une lettre. « Doit M. Théodore Bernardin à M. Lecoq, pour payements à divers et levée de la saisie opérée au domicile de Mlle Clarisse Bertrand. » Voilà l'amour ; la femme passe, la dette reste !

CLARISSE, entrant.

Bonjour, mon joli bébé.

THÉODORE, solennel.

J'ai beaucoup regretté, madame, de ne pas m'être trouvé chez moi il y a un instant, cela vous aurait évité l'ennui de revenir.

CLARISSE, à part.

Oh ! oh ! A-t-il bavardé avec Delaunay ou bien sait-il autre chose ? (Haut.) En effet, si j'avais pu prévoir la réception qui m'attendait, je ne serais sans doute pas ici. Mais j'aurais été désolée de partir sans vous faire mes adieux.

THÉODORE, ému.

Vous partez ?

CLARISSE, indifférente.

Oui, je pars.

THÉODORE

Clarisse ?

CLARISSE

Quoi, mon ami ?

THÉODORE

Non ! rien ! partez ! adieu !

CLARISSE, arrivée à la porte.

Vous ne me donnez pas la main ?

THÉODORE, sans se retourner.

La voici !

CLARISSE, revenant.

C'est donc tout ce qui me reste de votre grand amour pour moi ! Comme je regrette d'y avoir cru et de l'avoir partagé. Agathe me disait bien que j'avais

tort de vous aimer, car je vous ai bien aimé, mon Théodore. J'ai supporté tout de vous, vos soupçons ridicules, vos jalousies injurieuses, et m'avez-vous une seule fois surprise en faute ? (Théodore reste impassible.) Sais-je seulement si vous m'avez été fidèle ?

THÉODORE, solennel.

A qui parlez-vous, Amanda ?

CLARISSE

Ah ! ah ! ah !

Elle defaille.

THÉODORE, la soutenant.

Clarisse !

CLARISSE, même jeu.

Non, monsieur, continuez à m'appeler Amanda.

THÉODORE

Mon amie, ma bien-aimée !

CLARISSE, s'appuyant sur lui avec tendresse.

Ah ! Théodore, tu pouvais me tuer avec un coup pareil.

THÉODORE, après s'être dégagé peu à peu.

Vous comprenez qu'une séparation entre nous est nécessaire.

CLARISSE

Oui, mon ami, je le comprends. Théodore, tu es un homme, tu peux supporter ces scènes-là ; moi, je n'y suis pas accoutumée. Adieu !

THÉODORE, la retenant.

Clarisse, tu vois ce que je souffre ?

CLARISSE

Oui, mon ami, je le vois Adieu !

THÉODORE même jeu.

Réponds toi-même. Pourrions-nous vivre ensemble plus longtemps et être heureux comme par le passé ?

CLARISSE

Non, mon ami, nous ne le pourrions plus. Adieu !

THÉODORE, même jeu.

A tout moment je me dirais : cette femme que j'aime, que j'appelle ma Clarisse, elle a porté un autre nom, un nom de guerre.

CLARISSE, avec véhémence.

Ah ! Théodore, tu es impitoyable ! Je ne pensais pas que tu irais aussi loin. Veux-tu connaître la vérité ?

THÉODORE, solennel.

Oui, toute la vérité.

CLARISSE

Écoute. Je t'ai dit autrefois, mon ami, combien j'avais souffert avec la personne qui m'a perdue. C'était un être brutal qui méprisait les femmes. Malheureuse et sans appui, je rencontrai Delaunay. Était-il beau comme toi ? Je ne pourrais pas te le dire, je ne le reconnaîtrais même pas aujourd'hui. L'ai-je aimé ? Non, Théodore, tu sais bien que je n'ai aimé que toi. Le crois-tu ?

THÉODORE

Mais vous oubliez...

CLARISSE

Le crois-tu, que je n'ai aimé que toi ?

THÉODORE

Oui, Clarisse, je le crois ! Cependant vous lui avez donné votre portrait.

CLARISSE

Jamais !

THÉODORE

Oh !

CLARISSE

Jamais !... Il me l'a pris. (Théodore rayonne.) Laisse-moi finir. Delaunay était hardi, entreprenant; il avait affaire à une femme bien innocente encore; il me proposait de m'épouser quand il aurait une position, je cédai. Alors, mon ami, moi qui ne suis pas née pour le mensonge, je pris deux noms, puisque j'avais deux...

THÉODORE

N'achève pas ! Oh ! n'achève pas ! C'est bien, Clarisse, j'apprécie ce qu'une situation équivoque vous a inspiré de digne et de délicat.

CLARISSE

Un nom de guerre !

THÉODORE

Ne le répète pas.

CLARISSE

Un nom de guerre !

THÉODORE

Eh bien ! oui, j'ai été trop loin ! mais aussi c'est trop souffrir. Adorer une femme, tenir à son cœur comme à une relique, être jaloux de son passé qu'on ne connaît pas, et y retrouver un homme qu'on connaît, un compatriote. Pour cette femme, avoir désolé sa famille, s'être criblé de dettes...

CLARISSE

Assez, Théodore, assez ! Parle-moi de ta douleur, je me l'explique ; parle-moi de ta famille, je la vénère ; mais que tu fasses intervenir une question d'argent dans notre amour !... Ah ! respecte donc notre amour !

THÉODORE

J'ai eu tort.

CLARISSE

Traite-moi comme tu voudras, moi, mais respecte notre amour.

THÉODORE

Clarisse, je te demande pardon ! Pardon ! pardon !

Il se jette à ses pieds. — Pause.

CLARISSE

Mon ami, je suis heureuse de vous avoir donné cette explication avant mon départ.

THÉODORE

Quel départ ? Pourquoi pars-tu ?

CLARISSE

Théodore, nos relations sont finies, vous n'avez plus le droit de me demander des comptes.

THÉODORE

Et si elles n'étaient pas finies ? Et si je te priais de ne pas partir ?

CLARISSE

Mon ami, je ne partirais pas. Je t'ai fait bien d'autres sacrifices, sans que tu le saches. Si tu étais raisonnable, tu me laisserais m'absenter... quelques jours seulement, le temps d'oublier cette épreuve.

THÉODORE

Mais où vas-tu d'abord ?

CLARISSE

Dans ma famille. Tu ne crois pas que je vais dans ma famille ? Enfant, ne pourrais-je pas te tromper à Paris aussi bien qu'ailleurs, si je le voulais ? Tiens, lis-donc, puisqu'il faut maintenant que je te donne des preuves de mon amour.

Elle tire une lettre de sa poche et la lui donne.

THÉODORE, lisant.

« Belle Clarisse, j'ai quarante mille livres de rente, c'est bien peu de chose à vous offrir. Cependant je les mets à vos pieds. Pouvez-vous vous contenter d'une existence si modeste, lorsque vous devriez habiter un palai*t* ? » Palais avec un T.

CLARISSE, à part.

C'est Agathe qui m'a fait mettre un T, je voulais mettre un Z.

THÉODORE, avec exaltation.

Clarisse, tu rougis d'être exposée à recevoir des lettres semblables ?

CLARISSE

Mon ami, ce n'est pas ma faute si on me trouve jolie.

THÉODORE

Tu as honte de cette existence irrégulière et sans lendemain.

CLARISSE

Elle m'inquiète quelquefois.

THÉODORE

Quand tu jettes les yeux sur ton passé, tu te méprises bien, n'est-ce pas ?

CLARISSE

Où veux-tu en venir ?

THÉODORE

N'aurais-tu pas une reconnaissance éternelle pour l'homme qui te réhabiliterait ? Clarisse ! Clarisse ! veux-tu que je te réhabilite ?

CLARISSE, se jetant dans ses bras.

Ah !

THÉODORE

A dater de ce jour, vous êtes ma femme ; les pré-

jugés de famille, je m'en moque ; les convenances sociales, je les foule aux pieds... Nous quitterons Paris.

CLARISSE, après une grimace.

C'est bien nécessaire de quitter Paris ?

THÉODORE

Oui, c'est nécessaire, nous irons vivre en province.

CLARISSE, même jeu.

On ne s'amuse pas bien en province.

THÉODORE

Clarisse, tu ne veux donc pas que je te réhabilite ?

CLARISSE

Si, mon Théodore, si, tout ce que tu voudras, tout. (Après une pause.) Laisse-moi aller passer quelques jours dans ma famille !

THÉODORE

Encore !

CLARISSE

Oui, laisse-moi aller me remettre de toutes ces émotions, car, avec toi, Théodore, quand ce n'est pas une émotion, c'en est une autre. (Ils rient.) Et puis j'ai une si bonne nouvelle à annoncer.

THÉODORE

A annoncer, à qui ? Ta mère habite Paris.

CLARISSE

Ma mère, oui, mais il y a une autre personne et j'aurai peut-être besoin de son consentement.

THÉODORE

Allons, je te donne deux jours, trois jours au plus.

CLARISSE

Merci, mon joli bébé..., et adieu !

THÉODORE

Déjà ?

CLARISSE

Si je ne pars pas tout de suite, je ne partirai pas du tout.

THÉODORE

Adieu.

Ils s'embrassent.

LE GARÇON, entrant.

Monsieur, voici une lettre pour vous.

CLARISSE, se jetant sur la lettre.

Théodore, tu attendais cette lettre !

THÉODORE

Quel enfantillage !

CLARISSE

Jure-moi que ce n'est pas une lettre de femme.

THÉODORE

C'est une lettre de mon père.

CLARISSE

Pardon... Adieu, ami, je suis moins triste de te quitter, je te laisse avec ta famille !... (De la porte.) Théodore, je saurai si tu as été sage.

THÉODORE, lisant.

« Monsieur mon fils, je vous enjoins de réintégrer le domicile paternel dans les vingt-quatre heures. Passé ce délai, je viendrai moi-même vous chercher à Paris. »

ACTE QUATRIÈME

Le théâtre représente un salon. Porte au fond, portes latérales. Meubles divers.

SCÈNE PREMIÈRE

VINCENT, UN PETIT CREVÉ.

VINCENT

Maintenant je montre le salon à monsieur. Quand j'aurai donné un peu de jour, monsieur verra qu'il y a un fort joli salon. .

LE PETIT CREVÉ

Il est très amusant, ce bonhomme !

VINCENT

Monsieur a bien saisi tous les avantages de l'appartement : deux sorties sur le grand escalier, sans compter l'escalier de service. Je suppose que monsieur a une dame chez lui ; on sonne, le visiteur entre par une porte, madame sort par l'autre ; ni vu ni connu. Je suppose que monsieur a deux dames chez lui...

LE PETIT CREVÉ

J'ai compris, mon ami. Et le locataire actuel, il en use, de ces avantages ?

VINCENT

Oh ! oui, monsieur, beaucoup. Seulement c'est une dame qui habite l'appartement, monsieur voit tout de suite la différence.

LE PETIT CREVÉ

Oh ! les femmes ! les femmes !

VINCENT

Monsieur ne dit rien. Il ne trouve peut-être pas l'appartement encore assez commode pour lui ?

LE PETIT CREVÉ

Si, si, je le trouve charmant, confortable, bien organisé.... mais il ne fait pas du tout mon affaire.

VINCENT

Alors c'est un appartement incommode que monsieur désire ?

LE PETIT CREVÉ

Précisément, mon ami. Je tiens beaucoup à ce que toutes les pièces se commandent.

VINCENT

Je vois ce que c'est. Monsieur cherche un appartement pour sa maîtresse. Si monsieur voulait me dire le nom de la personne, je serais peut-être en état de lui donner des renseignements sur elle.

LE PETIT CREVÉ

C'est inutile, mon ami ; je la connais mieux que vous.

VINCENT

Possible, monsieur, possible ! Il y a certainement des choses qu'une femme dit à un jeune homme et qu'elle ne dirait pas à son concierge ; mais il y en a d'autres qu'elle dit à son concierge, et qu'elle ne dirait pas à un jeune homme. Monsieur ne veut pas me nommer la personne ? Monsieur a peur ?

LE PETIT CREVÉ

Eh bien !... elle s'appelle... Mme Agathe.

VINCENT

Mme Agathe ? Une petite, maigrèlette, noiraude, qui louchotte.

LE PETIT CREVÉ

Mais non, elle ne louchotte pas. Elle a une légère imperfection dans l'œil...

VINCENT

Dame, monsieur, je ne dis que ce que je sais. Pendant tout le temps que Mme Agathe a demeuré ici, elle a louché.

LE PETIT CREVÉ

Ah ! elle a habité cette maison ?

VINCENT

Pas longtemps, monsieur, pas longtemps.

Il fait le geste qu'on l'a mise à la porte.

LE PETIT CREVÉ

Elle ne tenait peut-être pas aux appartements à trois sorties.

VINCENT

Monsieur fait erreur ! Si j'avais un conseil à donner à monsieur, monsieur ne s'en trouverait pas plus mal de prendre l'appartement pour son compte. Je ferais son petit ménage, ma femme ferait sa petite cuisine, mes enfants feraient ses petites commissions...

LE PETIT CREVÉ

Je l'ai en horreur, votre maison, et je déteste les portiers bavards.

VINCENT

Portiers ! Cocodès ! Petit crevé ! Si les jeunes gens venaient se renseigner auprès de messieurs les concierges, ils ne feraient pas tant de sottises !

SCÈNE II

VINCENT, ADÈLE.

ADÈLE, elle est entrée sur les derniers mots.

Eh bien, père Vincent, avez-vous loué ?

VINCENT

Ma foi, non ; je commence à croire que c'est plutôt un appartement de cocotte, et le propriétaire n'en veut plus. Il avait fait un mauvais calcul avec ces

dames ; il louait plus cher, mais on ne le payait pas. Dites-moi, mademoiselle Adèle, c'est aujourd'hui que Mme Clarisse revient ?

ADÈLE

Je l'attends d'une minute à l'autre.

VINCENT

Et peut-on savoir où elle est allée ? Ordinairement elle me dit où elle va.

ADÈLE

Madame est à Lyon. Madame va peut-être entrer au théâtre. Il paraît qu'on lui a offert un engagement magnifique pour jouer des rôles d'architecture.

Elle va à la fenêtre.

VINCENT

Et elle les remplira fort bien, c'est moi qui vous le dis ; Mme Clarisse sera une grande comédienne, quand elle le voudra.

ADÈLE, à la fenêtre.

Père Vincent, voici Madame qui descend de voiture.

VINCENT

Ah ! tant mieux ! La maison se ressentait de son absence. Il faudra que je demande au propriétaire de la garder ; quand elle sera partie, ma loge deviendra bien triste !

SCÈNE III

LES MÊMES, CLARISSE.

CLARISSE, elle entre en riant aux éclats.

Bonjour, Adèle ; bonjour, mon ami Vincent.

ADÈLE

Il est facile de voir que Madame a fait un voyage agréable.

CLARISSE, riant toujours.

Oui, très agréable, sans parler du retour qui a été bien amusant.

VINCENT

Madame n'a pas perdu sa gaieté en route.

CLARISSE, riant toujours.

Voilà plus de six heures que j'ai cette envie de rire et que je me retiens.

ADÈLE

Contez-nous ça, madame.

CLARISSE

Plus tard ! Voulez-vous descendre, père Vincent, vous payerez ma voiture et vous monterez ma malle.

VINCENT

Madame n'aura plus besoin de moi ?

CLARISSE

Non. (Le rappelant.) Vincent, vous demanderez au cocher si la personne qui était avec moi ne lui a

pas remis une cage..., une petite cage... J'ai bien peur de l'avoir perdue.

Vincent sort.

SCÈNE IV

CLARISSE, ADÈLE

CLARISSE, se dirigeant vers la porte de droite.

Adèle, ai-je reçu des visites en mon absence ?

ADÈLE

M. Théodore.

CLARISSE

Personne autre ?

ADÈLE

Il est venu aussi un monsieur qui n'a pas laissé sa carte.

SCÈNE V

ADÈLE, puis VINCENT, puis BERNARDIN.

ADÈLE

Madame est bien gaie..., elle aura fait un malheur, c'est sûr.

VINCENT, une malle sur l'épaule.

Entrez, monsieur, entrez.

BERNARDIN, il entre avec hésitation, une cage à la main.

C'est bien ici, mademoiselle, que demeure une dame qui arrive de voyage ?

ADÈLE

Oui, monsieur, c'est ici. Madame parlait à l'instant du petit objet que vous avez à la main et que vous lui rapportez sans doute. Faut-il prévenir madame ?

BERNARDIN

Volontiers, si vous pensez que je ne sois pas importun.

ADÈLE

Nullement. Qui annoncerai je ?

BERNARDIN

Veuillez dire à madame que c'est le monsieur avec qui elle a fait la route en chemin de fer. Vous assurerez bien votre maîtresse, mademoiselle, que cet oubli de ma part a été tout à fait involontaire, et que sans mon cocher, qui a pu rejoindre le sien, je n'aurais pas eu l'honneur de me présenter chez elle.

SCÈNE VI

BERNARDIN

Eh bien ! je crois que j'y suis dans le mouvement. C'est à la station de Lyon que ça a commencé. Une dame monte dans le wagon que j'occupais. Appelons-la Caroline. Je la détaille du coin de l'œil, je constate des dehors anacréontiques, je lui en fais compliment par des sourires équivoques.... rien de plus. Nous arrivons à Tonnerre, quinze minutes

d'arrêt. Elle descend, je descends derrière elle ; elle s'achemine vers le buffet, je m'achemine un peu plus loin. Bientôt le bruit d'une contestation s'élève, un rassemblement se forme, c'était Caroline dans une situation que je ne m'expliquais pas d'abord. Elle me reconnaît et vient à moi, en me disant : « Mon Dieu, monsieur, je suis victime d'une mésaventure fort désagréable ; ayez donc la bonté de régler la petite dépense que je viens de faire. » C'est piquant. Nous quittons Tonnerre ; la conversation s'engage et je m'étonne de voir une jeune femme comme elle voyager seule. Non. Il paraît qu'elle vit toujours seule... depuis la mort de son mari, qui a été tué à Magenta. Sa mère habite Moscou, hiver comme été. Elle a un parent en Italie... C'est sa mère qui est en Italie..., le parent qu'elle a à Moscou est secrétaire d'ambassade, ça ne peut pas être sa mère. Bref, l'histoire de sa famille, qui est très nombreuse, nous conduit jusqu'à Paris. Je m'étais offert pour la mettre en voiture ; elle me demande alors mon nom et mon adresse, afin de me faire porter la petite somme que je lui ai si galamment avancée ; je refuse ; je refuse parce que je n'aime pas à jeter mon nom dans la circulation. Mais ce trait de probité m'a donné d'elle une idée fort avantageuse. On rencontre souvent en chemin de fer des femmes d'une moralité incertaine... Hein ! ma montre, je n'ai plus ma montre... La voici, je l'avais mise dans le gousset de mon pantalon pour voyager. J'ai mon épingle, mon mouchoir... Tu seras donc toujours méfiant, Bernardin !

SCÈNE VII

BERNARDIN, CLARISSE.

CLARISSE

Je ne sais plus, monsieur, comment reconnaître autant d'obligeance. Vous payez mes dettes, vous me rapportez mes objets perdus...

BERNARDIN

Ne parlons plus de cela, madame. Ce n'est pas la cage que j'aurais voulu retenir, c'est l'oiseau.

CLARISSE

Comme j'ai été sans façon avec vous et comme je me suis aussitôt mise à mon aise ! C'est votre faute. Pourquoi avez-vous cette bonne figure, si engageante et qui ne donne l'idée d'aucun danger ?

BERNARDIN

Chloris, pour brûler en dedans,
Mes feux en sont-ils moins terribles ?
Souvent les lacs les plus paisibles
Recouvrent de petits volcans.

CLARISSE

Mais vous ne m'aviez pas dit, monsieur, que vous étiez poète ; académicien peut-être...

Elle lui présente un fauteuil.

BERNARDIN, *s'asseyant, à part.*

Charmante dame !

CLARISSE, même jeu.

Vieux bêta ! (Haut.) Le hasard, monsieur, fait de bien singulières choses ; vous voilà dans mon salon sans me connaître, et je ne sais pas encore la première lettre de votre nom.

BERNARDIN, embarrassé.

Oui, madame, oui... en effet... je ne suis pas moins surpris que vous de me trouver où je suis... On pourrait croire que je fais un voyage d'agrément.

CLARISSE

Prenez garde ! Ces fadeurs auraient été supportables il y a une heure, en chemin de fer ; mais nous sommes ici chez moi... Et d'abord, qui ai-je l'honneur de recevoir ?

BERNARDIN, balbutiant.

Oh ! madame, l'honneur n'est pas bien grand..., un provincial..., presque un campagnard..., Azincourt... M. Azincourt, du département du Calvados. Et puis-je vous demander à mon tour ?

CLARISSE

Qui je suis ? Convenez que vous êtes bien impatient de le savoir... Hélène de la Richardière... née Château-Landry.

BERNARDIN

Une Château-Landry ! Il y a, madame, un vieux général qui porte ce nom.

CLARISSE

Le général, c'est mon oncle. (à part.) Pourquoi a-t-il quitté le Calvados ?

BERNARDIN. à part.

Si Mme Bernardin me voyait dans le grand monde !

CLARISSE

Vous allez me trouver bien curieuse, si je vous demande ce qui vous amène à Paris. Vous êtes peut-être ici pour quelque concession de chemin de fer ?

BERNARDIN

Non, madame, non, mon voyage à Paris a été décidé par deux causes bien différentes. D'abord un chagrin privé.

CLARISSE

Ah !

BERNARDIN

Oui, un véritable désastre de famille.

CLARISSE

Pauvre monsieur ! Et vous venez recueillir un héritage ?

BERNARDIN

Un héritage ! Pas précisément. Je voudrais, en second lieu, me rappeler à des personnes influentes, quoique j'aie bien perdu toute confiance en leur appui. Je suis ambitieux.

CLARISSE

Comme cela se trouve ! J'adore les ambitieux !

BERNARDIN

J'avais pensé, madame, que trente années de services administratifs et des mœurs exemplaires me désignaient pour la première charge de ma commune. Je vous l'avoue, je ne voudrais pas mourir sans avoir été fonctionnaire.

CLARISSE

Continuez.

BERNARDIN

En politique, ai-je besoin de vous le dire, madame ? je suis de ceux qui soutiennent toujours ce qui existe... jusqu'à ce que ça tombe. Les gouvernements ont changé, mes convictions sont restées invariablement les mêmes. Elles peuvent se résumer en ces mots : à l'intérieur, fonctionnement régulier de l'amortissement ; à l'extérieur, équilibre européen.

CLARISSE

Après ?

BERNARDIN

Après ? Mon Dieu, madame, je vais peut-être bien vous surprendre, mais je n'ai rencontré que des gens qui se sont moqués de moi.

CLARISSE

C'est bien mal à eux. Voulez-vous me confier vos intérêts ?

BERNARDIN

A vous, madame ?

CLARISSE

Oui, et je ne vous demanderai qu'un bouquet pour la peine.

BERNARDIN

Un bouquet! Cent bouquets! Eh quoi! madame, vous consentiriez à mettre en lumière ces certificats, bons témoignages et références, en tout cent quinze pièces diverses.

Il tire un dossier volumineux et le donne à Clarisse.

CLARISSE

Elles sont en bonnes mains ; mais vous n'oublierez pas mon bouquet. Je ne suis pas ambitieuse, moi, je n'aime que deux choses au monde : les fleurs et les diamants.

BERNARDIN, enchanté.

Les fleurs et les diamants ! Ne vous paraîtrait-il pas convenable de joindre à ces cent quinze pièces une cent seizième pièce qui résumerait les cent quinze autres ? Je ferai ce que vous voudrez.

CLARISSE

C'est inutile. Il suffira qu'on trouve dans ce dossier votre nom et celui de votre commune.

BERNARDIN, à part.

Diable ! (haut.) Il faut, madame, que je vous fasse une petite confession.

CLARISSE

Parlez.

BERNARDIN

Vous serez charitable ?

CLARISSE

Je m'y engage.

BERNARDIN

Il y a quelques heures, je n'avais pas l'honneur de vous connaître. Prudent et circonspect comme il convient de l'être à mon âge, je n'avais pas jugé opportun, nécessaire...

On entend la voix de Théodore ; Bernardin s'arrête.

SCÈNE VIII

Les mêmes, THÉODORE.

THÉODORE

Aïe ! aïe !

BERNARDIN

Théodore chez Mme de la Richardière !

CLARISSE, présentant Théodore.

Le baron Bernardin.

Etonnement de Théodore.

BERNARDIN

Mon fils se fait appeler baron !

CLARISSE, présentant Bernardin.

M. Azincourt.

THÉODORE, à part.

Que signifie ?

CLARISSE, bas, à Théodore.

Mon père.

10

THÉODORE

Hein ?

CLARISSE, même jeu.

Mon père.

THÉODORE

Qu'a-t-elle dit ?... Ah ! Clarisse !...

Il tombe sur un canapé.

CLARISSE, allant vivement à Bernardin.

C'est un jeune ami à moi, auquel je pardonne ses façons un peu singulières... N'allez pas mal parler devant lui de la princesse Valentino, on le dit au mieux avec elle.

BERNARDIN

La princesse Valentino..., une brune qui s'affiche ?

CLARISSE

Vous la connaissez ?

BERNARDIN

Non, mais mes amis me parlent d'elle dans leurs lettres ; ils ne me disent pas qu'elle soit princesse.

CLARISSE

Si, si, elle est bien princesse. Le baron a dépensé pour elle des sommes considérables.

BERNARDIN

Quel baron ?

CLARISSE

Le baron Bernardin.

BERNARDIN

Des sommes considérables?

CLARISSE

Deux ou trois cent mille francs.

BERNARDIN

Ventrebleu ! Trois cent mille francs !... Pardon, madame..., mais la fatigue du voyage, l'émotion de notre rencontre... Trois cent mille francs !... Êtes-vous sûre du chiffre ?

CLARISSE

Est-il toujours convenu que je m'occupe de votre affaire ?

BERNARDIN

Si vous y consentez. (Regardant Théodore.) J'aurai peut-être à vous consulter sur un autre sujet. (Bas, à Théodore.) A bientôt, monsieur le baron, à bientôt.

SCÈNE IX

CLARISSE, THÉODORE.

CLARISSE

Eh bien, Théodore, c'est ainsi que vous m'accueillez après une absence ! Et ces projets de mariage, y pense-t-on toujours ?

THÉODORE

Jamais ! jamais !

CLARISSE

Qu'avez-vous encore ? Vous serez donc toujours jaloux ?

THÉODORE

Ce n'est plus de la jalousie, c'est du désespoir.

CLARISSE

Et pourquoi ce désespoir ? Est-ce la personne que vous venez de rencontrer chez moi qui vous inquiète ? Je vous ai déjà dit que c'était mon père.

THÉODORE

Je ne veux pas le croire ! Je ne peux pas le croire !

CLARISSE

Ne savez-vous pas depuis longtemps, Théodore, l'irrégularité de ma naissance ? Cet homme, auquel j'ai reproché bien souvent son abandon, il ne m'oubliait pas au fond de sa province.

THÉODORE

Au fond de sa province ?

CLARISSE

Oui. Il y a quelque temps, il me fit savoir que des chagrins de famille le rapprochaient de moi.

THÉODORE

Des chagrins de famille ! Un enfant, n'est-ce pas, un mauvais sujet comme moi ?

CLARISSE

Précisément, mon ami. Enfin, il m'annonça que forcé de venir à Paris...

THÉODORE.

Plus un mot !

CLARISSE

Il ne voulait pas reculer plus longtemps le bonheur de m'embrasser.

Adèle entre sur ces mots.

THÉODORE

Assez ! assez !

CLARISSE

Ce voyage à Lyon, j'allais le rejoindre.

THÉODORE

Ah ! ah ! ah !

Il s'échappe par la porte du fond.

SCÈNE X

CLARISSE, ADÈLE.

ADÈLE

Madame, qu'est-ce qu'il a donc, M. Théodore ?

CLARISSE

Mais il n'a rien. Il est toujours comme ça.

ADÈLE

Madame doit être bien heureuse. Il y a là le monsieur qui est venu pendant l'absence de madame.

CLARISSE

Faites entrer.

ADÈLE, allant à gauche.

Entrez, monsieur.

Delaunay entre piteusement. Adèle sort.

SCÈNE XI

CLARISSE, DELAUNAY.

CLARISSE

C'est vous ! Vous osez vous présenter chez moi, vous, un bavard, qui compromettez les femmes ?

DELAUNAY

Dites plutôt que j'ai été bien bête de ne pas être reparti sans vous voir, après le tour que vous m'avez joué.

CLARISSE

Lequel ?

DELAUNAY

Le tour du chapeau.

CLARISSE, après avoir ri.

Comment vas-tu ?

DELAUNAY

Mal ! bien mal ! Ce voyage m'aura vieilli de dix années.

CLARISSE

Pauvre petit, il avait encore ses illusions !

DELAUNAY

Sur vous, oui ; mais l'histoire du portrait me les a fait perdre.

CLARISSE

Je ne te crois pas. Les illusions sur une femme qu'on a aimée, cela ressemble aux rhumatismes : on ne s'en défait jamais complètement.

DELAUNAY

Vous vous trompez, Amanda. Le passé n'existe plus pour moi, puisque j'étais seul à m'en souvenir.

CLARISSE

Mais je m'en souviens aussi, mon ami. (Mouvement de joie de Delaunay.) Es-tu toujours sentimental ?

DELAUNAY, vexé.

Oui, toujours.

CLARISSE

Ce n'est plus un genre bien à la mode.

DELAUNAY, avec fatuité.

La province ne le déteste pas.

CLARISSE

Mon ami, il faut retourner bien vite, bien vite, en province.

DELAUNAY

C'est un congé que vous me donnez là. Vous voudriez déjà me voir loin de Paris, lorsque pour y venir j'ai dû compromettre des affaires de la plus haute importance.....

CLARISSE

Oh ! Oh ! Monsieur est établi !

DELAUNAY

Déjouer la jalousie de ma femme....

CLARISSE

Ta femme est jalouse ?

DELAUNAY

Énormément.

CLARISSE

Gros fat ! C'est du nouveau pour toi.

DELAUNAY

Mais vous aussi, Amanda, vous avez été jalouse.

CLARISSE

Oh ! mon ami, je te le faisais croire.

DELAUNAY

Allez, ne vous gênez pas. Dites-moi tout de suite que vous vous êtes moquée de moi.

CLARISSE

Jurerais-tu sérieusement du contraire ?

DELAUNAY

Le ton que vous avez maintenant n'est pas celui que je vous ai connu. Autrefois vous me trompiez peut-être, mais vous ne me le disiez pas.

CLARISSE

Maintenant je te le dis, mais je ne te trompe plus.

DELAUNAY

Vous êtes bien changée, Amanda !

CLARISSE

Et toi, tu es toujours le même. Avais-tu pensé sérieusement qu'un beau jour, quand cela te plairait, tu pourrais venir invoquer les compromis de l'amour et me donner une petite leçon de morale ? La conversation change avec les circonstances, et elle n'était pas toujours très amusante, ta conversation. Quand tu me disais : « Amanda, n'est-ce pas que mon amour te régénère ?... » Tu pleures !

DELAUNAY

J'ai passé les trois plus belles années de ma vie avec vous.

CLARISSE

Console-toi. Avec une autre, ça aurait été exactement la même chose.

DELAUNAY

J'avais songé à vous donner mon nom.

CLARISSE

Ta famille t'a empêché de faire cette sottise.

DELAUNAY

J'ai voulu me brûler la cervelle.

CLARISSE

Si tu t'étais brûlé la cervelle, Théodore, je me serais empoisonnée !

Adèle entrant et annonçant ; « M. Azincourt. » Elle sort.

SCÈNE XII

LES MÊMES, BERNARDIN.

DELAUNAY

Bernardin !

BERNARDIN

Le notaire ici!... Mais tout Montélimart va donc chez Mme de la Richardière.

CLARISSE, présentant Delaunay.

Le marquis Delaunay.

BERNARDIN

Oh ! Oh !

DELAUNAY

Bernardin s'appelle Azincourt et l'on me traite de marquis. Qu'est-ce que cela veut dire ?

CLARISSE, bas à Bernardin.

C'est un homme considérable qui pourra vous être utile.

BERNARDIN, bas à Clarisse.

J'ai bien peur, madame, que votre bonne foi ne soit surprise et qu'on ne vous fasse prendre, comme on dit, des vessies pour des lanternes.

CLARISSE

A moi ?

Elle va à Delaunay.

DELAUNAY, bas à Clarisse.

Vous êtes liée depuis longtemps avec ce M. Azincourt !

CLARISSE

Non. Pourquoi ?

DELAUNAY

Vous ne lui trouvez pas une ressemblance.....

CLARISSE

C'est tout le portrait d'un imbécile !

DELAUNAY

Oui, mais parmi les imbéciles que vous connaissez, le plus bête de tous.

CLARISSE

Théodore ! Vous êtes fou.

DELAUNAY, passant entre eux.

Je suis heureux, madame, de me rencontrer chez vous avec un compatriote que je vous demanderai la permission de vous présenter moi-même. M. Hippolyte-Bernardin, de Montélimart.

CLARISSE

Vous êtes...

Elle rit aux éclats et sort par la droite.

SCÈNE XIII

BERNARDIN, DELAUNAY.

BERNARDIN

De quel droit, monsieur, vous mêlez-vous de mes affaires ?

DELAUNAY

Ah ça! est-ce pour vous ou pour votre fils que vous êtes ici ?

BERNARDIN

C'est pour moi ! Et quelles raisons avez-vous de vous y trouver ?

DELAUNAY

Mais apparemment les mêmes que les vôtres.

BERNARDIN, à part.

Est-ce qu'il voudrait se faire nommer maire ? (Haut.) Vous connaissez beaucoup la maîtresse de la maison ?

DELAUNAY, riant.

Oui, oui, beaucoup.

BERNARDIN

Et Théodore ?

DELAUNAY

Théodore aussi.

BERNARDIN

Delaunay, quelle est donc cette dame ?

DELAUNAY

Cette dame ! Demandez-le à votre fils. (Théodore paraît au fond.) Demandez-le à votre fils. (Passant près de Théodore.) Avouez tout, c'est le moment.

Il sort.

SCÈNE XIV

BERNARDIN, THÉODORE.

BERNARDIN

Monsieur mon fils, vous allez me dire à l'instant qu'est-ce que c'est que Mme de la Richardière.

THÉODORE, surpris.

Mais je ne la connais pas.

BERNARDIN

Vous ne la connaissez pas. Vous ne connaissez pas non plus la princesse Valentino?

THÉODORE

Pas davantage. Ecoutez-moi, mon père, je suis bien coupable, mais je suis innocent aussi, et il faudrait remonter jusqu'à l'histoire d'Œdipe pour trouver un pareil exemple de la fatalité. J'espère que votre fortune vous permettra de payer mes dettes ; épargnez-moi les créanciers, c'est assez des remords qui vont me poursuivre. L'Amérique est le pays ouvert aux consciences criminelles, je pars en Amérique. Vous voudrez bien me faire parvenir des moyens d'existence, je supporterai sans me plaindre les tortures de l'âme. Et quand je ne serai plus près de vous, mon père, en pensant à votre malheureux fils, vous vous direz quelquefois : Il expie les fautes de ma jeunesse, il porte la peine de mon passé.

BERNARDIN

Mon passé ! Ma jeunesse ! Apprenez, monsieur,

que je n'ai jamais eu de jeunesse. Ah çà ! finirez-vous par me dire ce que c'est que Mme de la Richardière ?

THÉODORE

Je vous affirme une seconde fois que je ne connais pas cette dame.

BERNARDIN

Vous ne connaissez pas cette dame chez laquelle nous sommes en ce moment.

THÉODORE

Clarisse ! Clarisse Bertrand ! Votre...

BERNARDIN

Elle se nomme Clarisse Bertrand ?

THÉODORE

Oui, mon père. Vous l'ignoriez ?

BERNARDIN

Non monsieur, je ne l'ignorais pas. Et le mari qu'elle a perdu à Magenta ?

THÉODORE

Elle n'a jamais été mariée. Vous ne le saviez pas ?

BERNARDIN

Si, monsieur, je le savais, et je sais aussi que c'est une intrigante.

THÉODORE

Vous dites ?

BERNARDIN

Une aventurière !

THÉODORE

Comment ?

BERNARDIN

Une coquine !

THÉODORE

Mais vous n'êtes donc pas son père ?

BERNARDIN

Le père d'un pareil monstre ! Je n'ai jamais eu qu'un enfant, et c'est un de trop.

THÉODORE, défaillant.

Ah !

BERNARDIN

Qu'avez-vous ?

THÉODORE

Ah ! Clarisse !

BERNARDIN

Qu'est-ce qui vous prend maintenant ?

THÉODORE

Alors vous pouvez être son beau-père ?

BERNARDIN

Jamais ! (A part.) J'ai tout compris.

THÉODORE

Mais la présence de mon père chez Clarisse a besoin d'une explication. Qu'est-ce que c'est que Mme de la Richardière ?

BERNARDIN

Je ne la connais pas.

THÉODORE

Vous ne la connaissez pas. Vous ne connaissez pas non plus M. Azincourt ?

BERNARDIN

Pas davantage.

THÉODORE

Il y a un secret terrible entre cette femme et vous, je veux le savoir.

BERNARDIN

Je vais vous le dire. C'est à la station de Lyon que ç'a a commencé... Non, monsieur, je ne vous dirai rien. Partons pour Montélimart.

THÉODORE

Je reste à Paris.

BERNARDIN

Eh bien, mon fils, apprenez qu'instruit de vos égarements, je me suis introduit sous un nom d'emprunt chez une personne que je m'abstiens de qualifier. Mon expérience et ma connaissance de la vie m'ont fait reconnaître aussitôt le genre de femme qui était devant moi, quoiqu'elle ait essayé de me séduire par des pièges grossiers et en s'attribuant le nom de la Richardière, qui n'est pas le sien, pas plus peut-être que celui de Clarisse Bertrand.

THÉODORE

Vous avez raison, mon père, son nom véritable est Amanda.

BERNARDIN

Encore un autre !

THÉODORE

Et maintenant, en route pour Montélimart !

BERNARDIN, après un moment de surprise et ne trouvant rien à dire.

En route !

Il prend son fils par la main et se dirige avec lui vers le fond. Entrent Chevillard et Delaunay.

SCÈNE XV

LES MÊMES, CHEVILLARD, DELAUNAY.

BERNARDIN, à Delaunay.

Mon fils a été raisonnable, je le ramène.

DELAUNAY

Le dénoûment était prévu, j'ai fait porter ses bagages avec les miens.

BERNARDIN

Nous partons ensemble ?

DELAUNAY

Je vous quitterai à Grenoble.

Ils se parlent bas.

CHEVILLARD, à Théodore.

Et ton mariage ?

THÉODORE

Il est manqué.

CHEVILLARD

Je m'en doutais ; ce n'est pas à ton âge qu'on épouse Mlle Clarisse, c'est au mien, et c'est encore plus bête !

THÉODORE

Je retourne dans mon village ; fais de même.

CHEVILLARD

Trop tard ! Adieu, jeune camarade. L'amour a fait le fond de nos entretiens ; séparons-nous donc sur une devise amoureuse, fruit amer de mes méditations. Les femmes, écoute-moi ça, Théodore, les femmes, c'est comme les photographies : il y a un imbécile qui conserve précieusement le cliché, pendant que les gens d'esprit se partagent les épreuves.

BERNARDIN, à Delaunay.

Quel est ce monsieur qui cause avec mon fils ?

DELAUNAY

C'est un journaliste.

BERNARDIN, après avoir regardé dédaigneusement Chevillard.

Allons, mon garçon, en route !

Il prend de nouveau la main à Théodore et se dirige avec lui vers le fond. Chevillard, en allant à Delaunay, dégage le côté droit. Clarisse paraît.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, plus CLARISSE.

CLARISSE

Théodore ?

THÉODORE

Clarisse ?

CLARISSE

Vous me renverrez mon portrait.

FIN

MICHEL PAUPER

DRAME EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la PORTE-SAINT-MARTIN, le 17 Juin 1870.

Repris sur le théâtre national de l'ODÉON, le 15 Décembre 1886.

PERSONNAGES

	Porte Saint-Martin.	Odéon.
MICHEL PAUPER	MM. Taillade.	MM. Paul Mounet.
LE BARON VON-DER-HOLWECK	Clément-Just.	Talien.
HENRY DE LA ROSERAYE......	Gouget.	Albert Lambert
LE COMTE DE RIVAILLES......	angélo.	Dumény.
HÉLÈNE	Mmes Lefresne.	Mmes Segond-Weber.
MADAME DE LA ROSERAYE....	Raucourt.	Favart.
ADÈLE	Bony.	Bertrand.
Un domestique	MM. Lansoy.	MM. Vandenne.
Un ouvrier	Marchand.	Jahan.
Un apprenti........................	Maire.	Lalanne.
Un conseiller municipal	Alexis-Louis.	Fréville.
Un médecin	Gubian.	Duparc.
Une femme du peuple	Mlle Briant.	Mlle Dérigny.

Ouvriers, Femmes du peuple, Conseillers municipaux.

Michel Pauper

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une vaste pièce, richement meublée, formant salon et cabinet d'affaires. — Porte au fond, portes latérales, à deux battants. — A gauche, une seconde porte, simple, et devant un bureau. – A droite, au premier plan, en scène, un canapé. — Meubles divers.

SCÈNE PREMIÈRE

LE BARON, MADAME DE LA ROSERAYE.

Au lever du rideau, le baron est seul et regarde autour de lui avec étonnement.

MADAME DE LA ROSERAYE, entrant.

Asseyez-vous, monsieur le baron, et reposez-vous un instant; je sais que mon mari ne tardera pas à rentrer.

LE BARON

Vous avez donc déménagé, ma chère madame?

MADAME DE LA ROSERAYE

Déménagé, non.

LE BARON

D'où vient que je ne me retrouve plus chez vous?

MADAME DE LA ROSERAYE

Je vois ce qui vous trompe. M. de la Roseraye a fait dernièrement de ce salon son cabinet. Il était trop dérangé dans l'autre. Il peut maintenant avec cette porte (elle montre la seconde porte.) aller, venir, recevoir, ne pas recevoir, s'occuper de lui d'abord.

LE BARON

A merveille ! (A part.) Il me semblait bien que j'avais pris ma route habituelle pour venir ici.

MADAME DE LA ROSERAYE

Avez-vous été satisfait de votre santé, monsieur le baron, depuis votre dernière visite ?

LE BARON

Il n'y a plus que vous, ma bonne madame, qui me donniez encore mon titre de baron, auquel je n'ai jamais attaché de prix, vous le savez. La grandeur qui se transmet m'a toujours paru peu de chose auprès de celle qui se conquiert, et j'en fais très humblement la différence, ayant dédaigné l'une sans pouvoir obtenir l'autre. Ma santé est excellente. Mes forces restent invariablement les mêmes. L'immensité de mes travaux et la haine de mes ennemis n'ont pu les vaincre, et aujourd'hui où je ne suis plus, pour ainsi dire, de ce monde, elles résistent encore à une dissolution prochaine.

MADAME DE LA ROSERAYE

Je ne sais si vous pensez comme moi, mais on me proposerait de recommencer la vie, je dirais : non, tant elle contient de fatigues et de peines.

LE BARON

Bonne chère madame, vous me parlez de vos peines, en avez-vous connu de bien véritables et le bonheur ne fait-il pas partie de la perfection de votre sexe ? Quelle est la femme qui ne garde au moins le souvenir de ses vingt premières années ? Les protections naturelles de l'enfance vous ont-elles failli ? Non. Soins et caresses, le plaisir du miroir et la joie du bal, vous avez aimé tout cela.

MADAME DE LA ROSERAYE

Il est vrai. Le temps que vous rappelez est le meilleur pour nous autres femmes et celui que nous abrégeons le plus volontiers.

LE BARON

Vous avez été mariée à un homme supérieur en tout, par les grâces de sa personne comme par les qualités de son esprit ; union charmante, digne de vous, digne de lui, dont les charges ont été si légères que vous les avez même ignorées. Le refus d'une parure ou la coqueluche de votre enfant, voilà quelles ont été vos douleurs.

MADAME DE LA ROSERAYE

Ma fille a passé l'âge des coqueluches, monsieur le baron, c'est une demoiselle à marier. L'avenir de nos enfants nous préoccupe quelquefois plus que leur santé. Et puis vous oubliez les êtres qui nous ont le plus aimé et dont on pleure éternellement la perte.

LE BARON

Oui, votre observation est juste. La mort a été de tout temps un sujet de pensées mélancoliques. Les explications que donne la science de cet état fort admissible ne nous satisfont pas entièrement. Admirons pourtant la nature...

MADAME DE LA ROSERAYE

Voulez-vous vous interrompre et répondre à ma question ? Votre neveu, le comte de Rivailles, nous a été présenté dernièrement, le voyez-vous quelquefois ?

LE BARON

Je ne vois plus personne et mon neveu pas plus qu'un autre. M. de Rivailles m'a oublié, il a bien fait, nous n'étions pas des gens à nous entendre. Il réunit à mes yeux deux types que je déteste, le gentilhomme sans mérite et le soldat sans moralité. Est-ce un esprit fort ? Pas même ! Des opinions de parade, qu'il a juré de défendre aveuglément pour conserver à son blason un air de vieille monarchie. Patricien dédaigneux et inhumain, débauché vulgaire, joueur ridicule, il mettra cent mille francs sur une carte et ne donnerait pas un sou pour une fondation philanthropique. — Vous m'avez interrompu, ma chère madame, au moment où nous parlions de vous. Ai-je été jeune, moi ? Quelques fantaisies, satisfaites à la hâte et aussitôt dédaignées, est-ce là tout ce que contient l'âge d'or de la vie ? Ai-je été riche ? Le patrimoine que mes ancêtres avaient mis cinq cents ans à établir, l'ai-je employé magnifiquement dans les

fêtes et les réceptions ? Esclave de la science, je n'ai respiré que pour elle. Elle m'a pris mes biens, mes années, et que m'a-t-elle donné en retour ? Des travaux sans résultats, des adversaires sans générosité. Tout ce qui est de l'homme, ce qu'il rêve et ce qu'il chante, les jouissances de l'activité, les poésies de l'argent, autant de sacrifices irréparables que m'a coûtés la recherche d'un seul problème, la poursuite d'un X, secret de la matière qu'un autre trouvera après moi. L'élève de Laplace, l'ami d'Arago, n'est plus aujourd'hui qu'un vieux fou, que vous seule encore, chère madame, écoutez si patiemment.

MADAME DE LA ROSERAYE

Excusez-moi, monsieur le baron, de ne pas être tout entière à vous, mais il y a là quelques personnes que l'absence de M. de la Roseraye paraît mécontenter.

On entend des bruits derrière la porte du fond.

LE BARON

En effet, je n'avais pas prêté attention.

MADAME DE LA ROSERAYE

Je m'explique très bien, monsieur le baron, les déceptions dont vous avez souffert, mais croyez-moi, notre sort à tous est à peu près semblable avec des chagrins différents. L'existence que M. de la Roseraye a choisie n'est exempte ni d'inquiétudes ni de dangers.

LE BARON

Je suis bien tranquille sur son compte. De la Ro-

seraye entreprend tant d'affaires que dans le nombre il peut s'en trouver de défavorables, je ne l'ignore pas, et nous avons fait ensemble des essais qui nous ont coûté cher à tous deux. Mes pertes se sont augmentées pendant qu'il réparait les siennes ; votre mari a ce double mérite, il s'aventure de bonne grâce et s'arrête quand il le faut. Si j'avais suivi ses conseils, je serais encore plus riche que lui. Mais je ne regardais sur ma route que les statues de ceux qui l'avaient prise avant moi et il est noble de vivre entre le triomphe et le martyr.

MADAME DE LA ROSERAYE

Excusez-moi de vous laisser seul, ces bruits me font mal et je ne pourrais pas les entendre plus longtemps.

LE BARON

A votre aise. Au revoir, chère madame, au revoir.

Mme de la Roseraye sort par la droite. — Le baron, après l'avoir conduite jusque-là, redescend la scène. — La porte de fond s'ouvre avec fracas ; Michel entre, poussant un domestique devant lui.

SCÈNE II

LE BARON, MICHEL, LE DOMESTIQUE.

MICHEL

Et moi je vous dis que j'entrerai.

LE DOMESTIQUE

Vous ne pouvez pas rester ici, monsieur ; quand

M. de la Roseraye sera chez lui, il vous recevra à votre tour.

MICHEL

Sufficit, mon camarade. Vous faites votre service, je ne vous en veux pas, je fais mes affaires. Allons, hop !

LE BARON

Laissez, Joseph, laissez ; monsieur attendra dans cette pièce.

Le domestique sort.

SCÈNE III

LE BARON, MICHEL.

LE BARON

Vous êtes vif et impatient, monsieur.

MICHEL

Il faut ça, dans le chien de métier que je fais.

LE BARON

Vous me donnez l'envie de le connaître. Qu'êtes-vous donc ?

MICHEL

Moi je suis un tas de choses : mécanicien, ingénieur, chimiste, savant pour rire et inventeur dans mes moments perdus.

LE BARON

Vous vous nommez, monsieur ?

MICHEL

Michel Pauper. C'est comme si je ne vous avais rien dit. Je ne suis connu que de deux hommes, un qui m'a élevé et l'autre qui m'exploite.

LE BARON

Vous aurez entendu parler peut-être du baron Von-der-Holweck ?

MICHEL

C'est vous, le baron Von-der-Holweck ! Je l'écorche, hein, votre grand diable de nom, mais c'est bien celui que j'ai trouvé dans un almanach scientifique, où l'on vous mettait sur le dos une quantité d'anecdotes toutes plus grotesques les unes que les autres.

LE BARON

Je vous plains, monsieur, d'étudier l'histoire de la science dans les almanachs et de jeter l'écume des libelles à la tête d'un vaincu.

MICHEL

Vous le prenez comme ça, vous êtes susceptible. Vous avez tort avec moi. Je parle tout bêtement, sans phrases, parce que je n'ai pas appris à en faire. Mais je ne suis pas plus nigaud qu'un autre, et on a beau me conter ceci et cela, je n'en crois que ce que j'en veux bien croire. Tenez, je n'aime pas beaucoup les nobles, et vous en êtes un, à ce qu'il paraît ; mais vous m'avez fait l'effet d'un original.

LE BARON

Original ! Original est bientôt dit ! On les compte, monsieur, les originaux dont la vie, si elle n'est pas une gloire, est un exemple.

MICHEL

La gloire ! Vous avez donné là-dedans, vous ! Du reste, vous n'êtes pas le seul, et j'y ai pensé aussi à la gloire, quand j'étais moutard. J'allais dans les petits coins et je me disais : pourquoi donc que tu n'en aurais pas de la gloire... et de l'argent... et de jolies filles... et de bons dîners... Travaille, mon garçon. Quand tu auras retenu tout ce qu'on enseigne aux Arts et Métiers, toi et un autre, ça fera deux. Mes professeurs étaient dans l'extase ! Et ils sont connus, les professeurs du Conservatoire, des malins qui ne bronchent pas dans une chaire et qui ne sont pas déplacés dans un salon ; avec cette petite différence, qu'ils savent tout, eux, et que les gens de salon ne savent rien..... Qu'est-ce que je vous disais ?

LE BARON

Vous me parliez de la gloire... à votre manière.

MICHEL

Ah ! oui ! Demandez au boulanger ce qu'il en pense de la gloire... Quatre-vingts centimes les quatre livres, il ne vous répondra pas autre chose. Et il a raison, ce brave homme, il gagne sa vie, c'est à vous d'en faire autant. On le fait..., il faut bien... à moins de voler..., mais ça paraît dur les premières fois, et

puis on en prend l'habitude. On jure bien encore de temps en temps ; on se dit : je veux arriver, comme un tel, qui est parti de rien, comme moi. Finalement on n'est pas fâché de trouver sa soupe tous les jours, voilà !

LE BARON

Sa soupe ! Sa soupe et le reste ! Vous m'avez tout l'air d'un gaillard à ne pas vous priver des bons morceaux... Êtes-vous marié ?

MICHEL

Oh ! Je comprends bien ce que vous voulez me dire. Vous me demandez si je suis porté sur les femmes. Je m'en moque comme de l'an quarante, des femmes. J'aime mieux la bouteille !

LE BARON

Prenez garde. La bouteille est quelquefois une maîtresse pire que les autres.

MICHEL

Ne dites pas de mal du vin, je vous le défends. Le vin ! Quand je travaille, il m'ouvre la vue ; quand je m'explique, il me dégage la langue. (De la Roseraye paraît à la seconde porte ; il aperçoit les deux hommes et se dissimule à moitié.) En ce moment, on ne s'en douterait pas, j'ai une petite pointe. Si je n'avais pas bu un verre de vin avant de monter ici, j'attendrais encore dans l'antichambre ou je serais déjà rentré chez moi. Maintenant me voilà, et il faudra bien qu'on m'écoute.

LE BARON

Vous faites des affaires avec M. de la Roseraye ?

MICHEL

Oui. Et vous ?

LE BARON

Nous nous sommes associés quelque temps, lorsque j'avais encore ma fortune.

MICHEL

Le temps de la perdre.

LE BARON

Vous calomniez bien vite un riche industriel, très libéral et très intelligent.

MICHEL

Intelligent comme un fripon.

LE BARON

M. de la Roseraye est un homme d'honneur.

MICHEL

M. de la Roseraye est une canaille, et je suis venu ici pour le lui dire.

De la Roseraye referme la porte sur lui bruyamment et entre.

SCÈNE IV

LES MÊMES, DE LA ROSERAYE.

DE LA ROSERAYE, tendant la main à Michel.

Bonjour, cher ami. Vous avez à me parler ?

MICHEL, un peu décontenancé d'abord.

Oui, oui, oui.

DE LA ROSERAYE

Serez-vous long ?

MICHEL

Mais le temps qu'il faudra.

DE LA ROSERAYE

C'est qu'en ce moment je suis attendu. Prenons un jour, voulez-vous ? Demain ?

MICHEL

Non, tout de suite.

DE LA ROSERAYE, passant devant lui.

Impossible, je le regrette.

MICHEL

Oh ! je sais bien que vous n'êtes pas si pressé que moi, mais je ne sortirai pas d'ici ni vous non plus avant que nous ayons causé ensemble.

DE LA ROSERAYE

Attendez. (Allant au baron.) Comment allez-vous, cher maître ?

LE BARON

Bien, mon vieil ami, très bien.... et très mal. Vous me comprendrez, vous, si je vous dis que je me suis fait à l'indigence, mais que je ne peux pas m'habituer au repos.

DE LA ROSERAYE

Le repos ! Belle chose pourtant que le repos !

LE BARON

Est-ce bien vous qui me parlez ?

DE LA ROSERAYE

Oui, c'est moi. Il n'y a que les vieux soldats, mon cher baron, pour aimer la paix. Si vous rêvez encore comme un jeune homme, que le danger des chimères n'a pas guéri de leur poursuite, vous avez tort. Ma conviction est faite et bien faite aujourd'hui. Toutes les chances de la vie ne valent pas l'enjeu qu'on y expose, et celui-là seul qui prend le chemin battu marche avec la vérité.

LE BARON

Philosophie vulgaire, mon cher de la Roseraye, qu'on ne trouvera jamais sur mes lèvres, où elle serait pourtant plus excusable que dans votre bouche. Heureux dans vos périlleuses entreprises comme dans vos affections régulières, que demandez-vous donc de plus ?

DE LA ROSERAYE, après avoir hoché la tête.

Vous avez raison, cher maître, parlons de vous.

LE BARON, se rapprochant de lui.

J'étais venu, mon ami, pour vous rappeler ma pension. Vous me l'avez servie longtemps malgré mes répugnances, et j'ai pris, je l'avoue, l'habitude d'y compter.

DE LA ROSERAYE

Nous nous sommes expliqués là-dessus à cœur ouvert. Je ne fais pour vous que ce qu'à ma place vous feriez pour moi, et vous n'avez accepté que ce que vous m'auriez offert, c'est dit. Mais... vous tombez mal aujourd'hui. Je ne peux disposer d'argent. Les affaires sont devenues très difficiles ..

LE BARON

N'insistez pas. Je parle de mes douleurs quelquefois, jamais de mes besoins. D'ailleurs, quand l'esprit souffre, la bête est facile à satisfaire. Adieu, mon cher de la Roseraye, vous ne m'en voulez pas au moins du rapprochement que j'ai paru faire entre votre situation et la mienne ; nul plus que moi ne se réjouit de vos succès, vous le savez.

DE LA ROSERAYE

Je sais, mon ami, que vous êtes bon comme un enfant, grand comme un saint (*à part*) et égoïste comme un aveugle.

LE BARON, *à Michel.*

Adieu, monsieur, bon courage.

MICHEL

Sans rancune, monsieur le baron.

Le baron sort.

SCÈNE V.

MICHEL, DE LA ROSERAYE.

DE LA ROSERAYE

Je vous écoute.

MICHEL

Monsieur de la Roseraye, je vais aller droit au but; m'est avis qu'il n'en coûte pas davantage de s'entendre dire les choses par leur nom : vous me v,o-vo, l,e, z-lez, volez.

DE LA ROSERAYE

Drôle ! Répétez un mot pareil et je vous jette à la rue.

MICHEL, se mettant sur ses gardes.

En êtes-vous bien sûr, mon bon monsieur ? Soyez donc coulant sur les expressions, je verrai après à être coulant sur le reste.

DE LA ROSERAYE, durement et de haut.

Je ne vous ai encore demandé, monsieur, ni faveur ni complaisance, et de nous deux jusqu'ici l'obligé c'est vous, qui veniez, il n'y a pas bien longtemps, me conter vos déboires, et dont j'ai secondé les premiers travaux. Il vous plaît d'oublier un appui que vous jugiez alors avantageux, pour ne voir que les profits médiocres que j'ai pu en retirer moi-même, c'est votre droit. Mais quand je pourrais admettre que vous vous échauffiez et que vous perdiez la tête dans une discussion sérieuse de vos intérêts, il n'y a qu'un... je ne

veux pas dire le mot, pour entrer en matière comme vous l'avez fait.

MICHEL

Eh bien, ça va ; je vais reprendre la chose par un autre bout.

DE LA ROSERAYE, s'adoucissant.

Je vous ferai remarquer que ces grands éclats, qui ne me conviennent pas d'abord, ne vont pas non plus avec les pauvres petites affaires que vous êtes venu m'offrir et dont je n'ai consenti à me charger que pour vous être agréable. Ce sont des millions, des millions, vous entendez, qui me passent journellement entre les mains, et si je voulais... voler quelqu'un, je ne vous choisirais pas.

MICHEL

Je ne sais pas ce que vous faites avec les autres.

DE LA ROSERAYE, d'un ton ordinaire.

Les autres sont des hommes considérables et beaucoup mieux élevés que vous. Je renoncerais définitivement à prendre part à vos entreprises, si vous conserviez ces habitudes soupçonneuses, et surtout si vous vous croyiez autorisé une seconde fois à disposer de ma personne et de mon temps, qui est ma propriété et non la vôtre.

MICHEL

Avez-vous fini ?

DE LA ROSERAYE, avec amitié et lui posant la main sur l'épaule.

Écoutez-moi, mon cher monsieur Pauper.

MICHEL, lui répliquant sous le nez.

Mais vous parlez toujours.

DE LA ROSERAYE

C'est que vous êtes un homme terrible... quand vous ouvrez la bouche.

MICHEL

Qu'est-ce que vous entendez par là ?

DE LA ROSERAYE

J'entends par là... que vous ne surveillez pas assez votre langue.

MICHEL, à part.

Imbécile ! Crache-lui donc à la figure et appelle-le filou !

DE LA ROSERAYE

Ne recommencez pas à vous fâcher, et puisque vous êtes là, et que je vous donne encore quelques minutes, causons un peu produits chimiques, c'est ce que vous demandez. Parlons de votre couleur, de ce fameux Écarlate, qui n'a pas le succès que vous espériez et ne nous enrichira ni l'un ni l'autre.

MICHEL

Nous y voilà !

DE LA ROSERAYE

Oui, nous y voilà ! Mon Dieu, elle est bien venue, cette couleur, très nette et très brillante ; mais la préparation exige de grands soins et la main-d'œuvre en est trop coûteuse.

MICHEL

C'est que vous la payez plus cher qu'elle ne vaut.

DE LA ROSERAYE

D'ailleurs votre rouge est passé de mode et ne va plus au commerce.

MICHEL

On le voit partout.

DE LA ROSERAYE

Le public n'en achète pas.

MICHEL

Tout le monde en porte.

DE LA ROSERAYE

Si vous avez besoin d'espèces, mon cher, il fallait me le dire tout de suite. Je vais vous faire remettre une avance... de trois mille francs, est-ce assez ?

MICHEL

Je ne veux pas trois mille francs, je n'en veux pas cent mille, je veux des comptes.

DE LA ROSERAYE

Ces comptes ne sont pas prêts, et seraient-ils prêts que je ne consentirais pas à les discuter avec vous aujourd'hui.

MICHEL

Pourquoi ?

DE LA ROSERAYE

Pourquoi ? Vous voulez le savoir? Parce que pour examiner des chiffres, il faut être à jeun.

MICHEL

Si je bois, monsieur, c'est avec mon argent.

DE LA ROSERAYE

Prenez garde !

MICHEL

Je veux des comptes, entendez-vous, je veux des comptes.

SCÈNE VI

LES MÊMES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE

Il me semble, mon père, que l'on parle bien haut chez vous.

DE LA ROSERAYE

Chère Hélène ! — Ne fais pas attention à cet homme, il est ivre.

HÉLÈNE

Ah ! Quelle horreur ! Je vous plains d'être en contact avec de pareilles gens, et vous êtes sans excuse de préférer leur société à la mienne. Congédiez ce monsieur, voulez-vous, et donnez-moi la fin de votre journée.

DE LA ROSERAYE

Je ne puis. J'ai plus d'occupations que je n'en terminerai.

HÉLÈNE

Vous verra-t-on à dîner ?

DE LA ROSERAYE

Je ne sais. On se mettra à table en attendant.

HÉLÈNE

Vous m'abandonnez, mon père, et le moment n'est pas bien choisi. Jamais je ne me suis sentie plus nerveuse et plus impressionnable..., plus exagérée, comme dit ma mère. Si vous ne prenez pas garde à votre fille, elle deviendra folle tout à fait.

DE LA ROSERAYE

Je fais de bien jolis projets, Hélène, mais se réaliseront-ils ? Je voudrais mettre de l'ordre dans mes affaires, nous assurer un train de maison honorable et ne plus vivre que pour toi. J'aurais dû m'y prendre plus tôt et me rappeler mes premières luttes, sans en attendre de nouvelles. — Laisse-nous, mon enfant.

HÉLÈNE

Ne m'oubliez pas, mon père.

SCÈNE VII

MICHEL, DE LA ROSERAYE.

DE LA ROSERAYE

Voyez ce que vous faites ; vous criez chez moi comme un homme qu'on égorge, et vous appelez sur des débats déjà très pénibles l'attention de personnes qui doivent y rester étrangères... Vous ne m'écoutez pas.

MICHEL

C'est votre demoiselle qui vient d'entrer ?

DE LA ROSERAYE

Oui, c'est ma demoiselle. Acceptez ce que je vous propose. Prenez ces trois mille francs aujourd'hui. Je vais faire mes calculs, relever les sommes de toute nature que j'ai dû avancer pour l'exploitation de votre procédé, et établir aussi vite que possible la part qui vous revient très légitimement. Est-ce entendu ?

MICHEL

Monsieur de la Roseraye, savez vous le bruit qui court sur vous ?

DE LA ROSERAYE

Non, et je ne veux pas le savoir.

MICHEL

Je vais vous le dire tout de même... Il paraît que vous êtes ruiné.

DE LA ROSERAYE

Ah ! Et vous venez vider la maison avant qu'elle tombe.

MICHEL

Mais on a bien le droit de réclamer son dû, quand on ne prend rien à personne.

DE LA ROSERAYE

Admettons que je sois ruiné ; ce que vous avez alors de mieux à faire, c'est de prendre les trois mille francs.

MICHEL

Non, je vous les laisse. Ils vous sont peut-être nécessaires et moi je trouverai moyen de m'en passer... Si vous aviez besoin quelquefois d'un camarade, bien portant, pas trop bête, la tête près du bonnet, c'est vrai, mais qui en vaut quatre comme lui à la besogne..., je vous la demanderais bien en mariage.

DE LA ROSERAYE

Qui ? Ma fille ?

MICHEL

Dame ! oui ! Je ne suis pas un joli cadeau à faire à une femme, c'est ce que vous pensez ?

DE LA ROSERAYE

Je ne pense pas cela.

MICHEL

Oh ! ne vous gênez pas. Mlle de la Roseraye, l'épouse de Michel Pauper, ce serait comme qui dirait Vénus dans les forges de Vulcain. Mais Michel

Pauper est un ouvrier instruit et laborieux, on ne meurt pas de faim avec cela ; et puis Michel Pauper pourrait bien un jour ou l'autre trouver quelque chose de mieux que l'Écarlate.

DE LA ROSERAYE

Vous travaillez en ce moment ?

MICHEL

Oui, je travaille.

DE LA ROSERAYE

Que faites-vous ?

MICHEL

Oh ! ça me regarde. Je cherche.

DE LA ROSERAYE

Quoi ?

MICHEL

Quoi ?... Vous n'en direz rien ?

DE LA ROSERAYE

Rien.

MICHEL

A personne ?

DE LA ROSERAYE

A personne.

MICHEL

Je cherche... la cristallisation du carbone.

DE LA ROSERAYE

Autant dire la pierre philosophale. Décidément

savant et fou sont synonymes et vous êtes comme les autres.

MICHEL

Tous les mêmes, les gens du monde, ils ne croient qu'à ce qui est inventé... Avez-vous compris au moins ?

DE LA ROSERAYE

Sans doute. Votre idée n'est pas nouvelle. Vous voulez faire du diamant avec du charbon. Eh bien, le vieux baron qui sort d'ici, il a eu aussi cette marotte ; il a dévoré ses biens, perdu sa vie, et il a fait du charbon avec du diamant.

MICHEL

C'est bien possible ; mais votre baron était riche, moi je suis pauvre, je ne cours donc pas les mêmes risques. Faisons l'affaire, voulez-vous ? Si je vous donne ma découverte, vous me donnerez votre fille.

DE LA ROSERAYE

Perle pour perle, voilà ce que vous me proposez. Non, mon cher monsieur Pauper, non, Mlle de la Roseraye ne contracte pas dans les marchés que signe son père. Votre demande n'a pas le sens commun, mais elle révèle un état douloureux qui vous fait honneur et auquel je veux bien m'intéresser. La vie est dure, n'est-ce pas ? elle a des nécessités cruelles qui irritent, des satisfactions grossières qui répugnent. On souhaiterait, sa journée finie, de trouver une maison bienveillante et des visages affectueux. Venez nous voir, en ami ; vous plairez à

ma femme qui aime les natures droites et courageuses ; faites votre cour à ma fille, je vous y autorise ; elle est belle, mon enfant, et le cœur est placé haut chez elle. Je ne vous parle pas de moi dont l'intelligence pourtant vaut mieux que la conduite. Devenez éclairé, sans cesser d'être laborieux ; devenez indulgent, sans cesser d'être honnête ; joignez les qualités du monde aux vertus du peuple ; il y a là un problème social qu'on pourrait comparer au secret scientifique que vous cherchez ; si vous ne trouvez pas l'un, vous démontrerez l'autre.

MICHEL

Ce n'est pas bien agréable ce que vous dites là, mais je ne vous en veux pas. Vous valez mieux que je ne croyais.

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE LA ROSERAYE.

Pleure, malheureuse femme, tu n'avais pas encore assez souffert ! Tu as été honnête, aimante et dévouée ; tu t'es dépouillée d'abord sans un reproche, tu t'es immolée sans une plainte ; tu as gardé ton rang avec dignité, tu as tenu ta maison avec sagesse ; tu croyais avoir gagné tes droits ou mériter au moins un peu de reconnaissance ; tu t'es trompée, tu n'es rien et on ne te doit rien, tu ne comptes pas plus qu'une servante ! Essaye donc de lever la tête ! Ose donc te faire entendre ! Marche à ton mari, et dis-lui que l'aveu de ses désastres serait moins douloureux que le spectacle de ses chagrins. Il te répondra que ses chagrins sont à lui depuis que tu as cessé de partager ses joies, et plutôt que de confesser sa ruine, il te reprocherait encore de l'avoir prévue. O hommes ! hommes ! que vous êtes légers, ingrats et cruels !

Vous choisissez pour vos victimes les créatures les plus généreuses et vous les écartez sans pitié après les avoir frappées sans remords.

SCÈNE II

MADAME DE LA ROSERAYE, HÉLÈNE.

MADAME DE LA ROSERAYE

Ton père ne t'a pas parlé, mon enfant ?

HÉLÈNE

Non, ma mère.

MADAME DE LA ROSERAYE

Il ne t'a rien dit ?

HÉLÈNE

Rien.

MADAME DE LA ROSERAYE

Et la pensée de le questionner ne t'est pas venue ?

HÉLÈNE

Je craindrais trop de lui déplaire en l'interrogeant malgré lui.

MADAME DE LA ROSERAYE

J'avais raison, ma chère Hélène, lorsque je parlais d'ordre et de prévoyance ; mais je m'adressais à deux emportés qui ne m'écoutaient ni l'un ni l'autre. Je souhaite que la sagesse te vienne et que tu ne regrettes pas trop tout ce qui va te manquer.

HÉLÈNE, durement.

Rassurez-vous. Si vous êtes peut-être trop clairvoyante pour mes défauts, j'ai en réserve des qualités que vous ne me connaissez pas. C'est mon père que je plains. C'est lui qui souffrira bien plus que moi. Quoi qu'il arrive, je lui serai toujours reconnaissante de son indulgence et des leçons qu'il m'aura épargnées.

MADAME DE LA ROSERAYE

Apaise-toi, chère enfant ; je ne demande pas mieux que de te croire courageuse et prête à tout événement ; mais ton âge n'est pas fait pour la douleur et je suis affligée qu'elle te surprenne si tôt. Embrasse-moi, ma fille ; je suis maladroite quelquefois et je te blesse sans le vouloir. (Hélène se jette au cou de sa mère.) Terrible enfant, dont les caresses sont si rares et qui as la tête dans les nuages plus souvent que sur mon cœur !... (Elles se séparent.) Ton père est vraiment coupable, Hélène ; vous vous adorez tous deux, et je ne lui en aurais pas voulu de s'ouvrir à toi la première ; mais il n'a pas le droit d'être abattu et désespéré comme nous le voyons, sans que nous connaissions le poids de ses peines et la portée de nos désastres. — J'ai questionné Michel, il ne savait rien non plus.

HÉLÈNE

Et pourquoi saurait-il quelque chose ? C'est moi qui en voudrais beaucoup à mon père, s'il nous cachait ses chagrins et qu'il les contât à un étranger.

MADAME DE LA ROSERAYE

M. Pauper, mon enfant, n'est plus un étranger

pour nous, et avec des hommes tels que lui on peut se lier facilement parce qu'on se lie pour toujours. Tu juges encore notre ami sur ce qu'il a été et tu as tort ; il avait un vice, il s'en est guéri ; un langage et des manières violentes, il les surveille et les perfectionne ; quant à son intelligence et son savoir, ton père, qui est bon juge, en fait le plus grand cas. Je ne sais s'il deviendra un savant illustre comme il le voudrait et comme je le lui souhaite, mais ce sera un homme de mérite et un homme de bien.

HÉLÈNE

Dites tout, ma mère, et un excellent mari.

MADAME DE LA ROSERAYE

Je n'en connaîtrais pas de plus honorable.

HÉLÈNE

Oui, très honorable en effet... pour la cuisinière.

MADAME DE LA ROSERAYE

Hélène !

HÉLÈNE

Tenez, ma mère, ne parlons plus jamais de M. Pauper, ni de personne autre ; la préoccupation constante que vous avez de mon établissement me choque au moins autant qu'elle me touche ; vous me comprendrez lorsque je vous aurai dit une bonne fois mon opinion du mariage. Je sais comme il se pratique, et si romanesque que je sois, je ne compte qu'à demi trouver une alliance telle que je la désirerais. Mais je ne suis pas de ces jeunes filles qu'on est

sans cesse à marier tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, et qu'on jette imaginairement dans tous les bras. Cette impudeur me révolte ; la pensée d'appartenir à de certains hommes me fait frissonner tout le corps, et, plutôt que de profaner le don de ma personne, j'aimerais mieux m'ensevelir pour toujours dans le monde ou hors du monde. Si ma mère elle-même ne respectait pas cette chaste croyance, je n'aurais pas de plus cruelle ennemie.

MADAME DE LA ROSERAYE

Ton ennemie, Hélène, c'est ton imagination. L'exaltation et les rêveries sont toujours imprudentes, elles ne t'ont pas corrompue, grâce à Dieu, mais elles t'égarent. Ton esprit se perd dans des divagations sentimentales, au lieu d'envisager les conditions sérieuses de l'existence, et tu habites des pays chimériques tout à fait différents de notre monde où l'on ne demande aux hommes que de la probité et aux femmes que de la vertu.

SCÈNE III

LES MÊMES, ADÈLE.

ADÈLE

On vient d'apporter cette lettre pour monsieur ; elle est très pressée.

MADAME DE LA ROSERAYE

Avez-vous dit que mon mari était absent ?

ADÈLE

Oui, madame. On a bien recommandé de la lui remettre aussitôt qu'il rentrerait.

MADAME DE LA ROSERAYE

De quelle part vient-elle ?

ADÈLE

C'est un domestique qui l'a apportée... Le domestique de M[me] de Varennes, je crois.

MADAME DE LA ROSERAYE, après une marque d'émotion.

Posez cette lettre là.

ADÈLE, après avoir posé la lettre sur le bureau.

Madame m'avait demandé un châle et un chapeau.

HÉLÈNE, avec vivacité.

Vous allez sortir ?

MADAME DE LA ROSERAYE

Oui, mais je ne t'offre pas de m'accompagner... On n'aime pas à ton âge les spectacles qui attristent et moi j'ai besoin de passer quelques instants avec les êtres que j'ai perdus. (Prenant la main d'Hélène.) Comme te voilà animée et fiévreuse, mon enfant ; ces conversations irritantes nous font mal à toutes deux, en ce moment surtout nous devrions les éviter. Soyons douces, confiantes et unies et ne donnons pas raison au malheur.

Elle sort.

SCÈNE IV

HÉLÈNE, ADÈLE.

HÉLÈNE

Adèle, courez chez M. de Rivailles, vous lui direz que je suis seule et que j'ai désiré le voir.

ADÈLE

Bien, mademoiselle.

Elle sort.

SCÈNE V

HÉLÈNE.

Oui, je veux le voir, échapper un instant aux inquiétudes misérables, aux remontrances vulgaires. Suis-je donc une enfant et faut-il tant d'années et d'expérience pour juger la vie ? Je sais ce qu'elle est, la vie ! Des satisfactions sans éclat, des devoirs sans grandeur ; une combinaison terre à terre d'où l'on a exclu la liberté et la passion ! Ah ! être libre ! libre !

Que je souffre depuis que je l'aime ! Que d'agitations énervantes ! Que de réflexions audacieuses ! Où sont mes innocentes rêveries d'autrefois, que je pouvais écrire chaque jour sans crainte qu'on les surprît ? On me trouvait déjà la tête trop vive, une imagination désordonnée ; mais mes entretiens avec moi-même ne dépassaient pas la mesure des confidences permises ; je ne songeais guère alors à me révolter du train de ce monde ; je ne demandais à l'avenir

qu'une habitation exceptionnelle pour y mener la destinée commune.

Le repos de ma vie entière est engagé maintenant dans une aventure d'un jour. Celui que j'ai accueilli comme un maître se lassera bientôt d'une domination incomplète et j'aurai perdu son respect sans m'attacher sa tendresse. Il me reprochera d'avoir abandonné mon cœur, il me reprochera d'avoir défendu ma personne ; mais quelle est donc la jeune fille qui oserait recevoir dans ses bras un autre homme que son mari ?

Viens, viens, mon gentilhomme, mon guerrier, j'oublie en te voyant toutes les larmes que tu me coûtes. Viens vite, que j'admire un instant ta personne hautaine ; que j'entende encore ta voix brève et dédaigneuse ; apporte dans ma prison des paroles de liberté, des chants de révolte. Que je t'envie, homme heureux, si supérieur aux autres hommes, tu ne connais ni leurs scrupules, ni leurs faiblesses. Tu as rapporté sur nos chemins paisibles tes habitudes de champ de bataille, et tu soumets la vie aussi audacieusement que tu as bravé la mort.

SCÈNE VI

HÉLÈNE, ADÈLE, puis LE COMTE

ADÈLE, entr'ouvrant la porte avec précaution.

Voici M. le comte. (Le comte entre.) Je vais guetter, mademoiselle.

Elle sort.

SCÈNE VII

HÉLÈNE, LE COMTE.

HÉLÈNE

Dites-moi ce que vous faisiez lorsque vous avez reçu mon message.

LE COMTE, après une courte hésitation.

J'étais en train de voir un cheval que j'achèterai probablement.

HÉLÈNE

Votre écurie vous occupe beaucoup, je ne m'en étonne pas ; vous m'avez dit dernièrement que vous préfériez vos bêtes à vos semblables. Et comment l'appellerez-vous ce cheval ?

LE COMTE

Mais il a déjà un nom : Bacchante ! Voulez-vous que je le débaptise pour lui donner le vôtre ?

HÉLÈNE

Croyez-vous me blesser par cette proposition ? J'accepterais joyeusement ce moyen ou tout autre de me rappeler à votre pensée. Mon nom, je voudrais qu'il vous fût présent à toute heure, que vous l'entendissiez mille fois par jour, qu'il fût écrit sur vos murs, sur vos armes, sur votre chair, je serais sûre alors que vous ne l'oublieriez ni demain ni jamais.

LE COMTE

Partons-nous ?... ou bien si c'est toujours la même

chose, du canon dans vos paroles et pas plus de bravoure qu'un boutiquier.

HÉLÈNE

Je vous ai dérangé, je le vois, en vous priant de venir.

LE COMTE

C'est vous que j'attendais tous les jours et non pas un mot de vous. Je comptais que notre dernière conversation vous aurait décidée et que vous prendriez votre parti, un parti franc et loyal. Que penseriez-vous d'un homme qui irait jusque sur le terrain et là se rétracterait ? Vous ne faites pas autre chose.

HÉLÈNE

Je serais bien à plaindre si je vous avais donné de telles espérances quand je ne peux obtenir de vous les plus légères concessions. A peine avez-vous bien voulu trois ou quatre fois me rencontrer au bal ou à la promenade, et il me faut pour vous voir trouver des occasions aussi rares que celles ci.

LE COMTE

Vous savez bien que je ne vais pas au bal. Je suis une bête noire dans votre société de sauteurs, de banquistes et de cocodettes ! Ces respectables dames me reprocheraient volontiers le bruit de mes aventures, si je ne connaissais le mystère des leurs. Qu'a-t-il donc de si amusant, ce monde, que vous préfériez m'y conduire avec vous plutôt que de vous en sauver avec moi ? Prenez-le pour ce qu'il vaut ; méprisez-le comme il le mérite ; jetez votre bonnet par-dessus les

moulins, vous en mourez d'envie, et allons rire en liberté de toutes ces bonnes gens qui ont une chaîne au cou ou à la patte.

HÉLÈNE

Vous m'avez fait déjà une proposition semblable, mais dans un langage tout autre qui la rendait moins offensante ; c'est trop cependant de l'avoir entendue une fois.

LE COMTE

J'ai hésité à venir vous voir et me voilà, vous ne m'y reprendrez plus. Je pouvais pendant quelque temps compter avec vos pudeurs de pensionnaire, mais je ne supporte pas les hypocrisies d'une coquette.

HÉLÈNE

Coquette, moi, coquette ! Dites que je suis bien imprudente de vous recevoir en l'absence de mes parents ; dites que je suis bien corrompue pour rechercher des entretiens comme les nôtres ; mais que la sincérité de mon cœur excuse au moins sa faiblesse. Tels sont les engagements de mon amour que si je ne veux pas me déshonorer pour vous retenir, notre séparation pourtant ne me rendrait plus la liberté de moi-même ; le jour qui suivra notre dernier adieu, vous apprendrez que j'étais capable de fidélité et d'héroïsme, en recevant le souvenir le plus solennel que jamais femme ait imaginé pour son amant.

LE COMTE

Quoi donc ?

HÉLÈNE

Je me ferai couper la main droite et je vous l'enverrai.

LE COMTE

Gardez-là pour écrire des romans. Adieu.

Il se dirige vers la porte.

HÉLÈNE

Et Mlle Antonia ?

LE COMTE, revenant.

Ah ! qui vous a dit ?

HÉLÈNE

Je le sais. Ça suffit.

LE COMTE

Antonia est une bête ; elle a cru que je ne pourrais pas vivre sans elle, elle s'est trompée. Il est très vrai qu'elle me plaisait beaucoup ; je l'avais quittée et reprise dix fois sans me soucier qu'elle eût été à tous mes amis ; mais je ne lui passerai jamais le chanteur que j'ai trouvé à ses pieds. Si c'est Antonia qui vous inquiète, je l'ai traitée comme elle le méritait et nous ne sommes pas près de nous revoir.

HÉLÈNE

Cette fille ne m'occupe pas. Je ne voulais que savoir si vous vous pressiez tant de sortir d'ici pour aller la retrouver. Vous ferez bien, du reste, de la reprendre une onzième fois. Il vous faut des esclaves et non pas une amie. Retirez-vous maintenant.

LE COMTE

Mais rien ne me presse ; dites-moi que vous n'êtes qu'irrésolue et craintive, et je reste encore pour vous décider.

HÉLÈNE

C'est inutile... D'ailleurs mon père ou ma mère va revenir et vous n'aimez pas à les rencontrer.

LE COMTE

J'ai toujours grand plaisir, au contraire, à me trouver avec Mme de la Roseraye ; elle m'enseigne le respect de ses vertus... et le prix de mes vices.

HÉLÈNE

Cette phrase veut dire ?

LE COMTE

Cette phrase veut dire que votre mère est admirable comme toutes les victimes.

HÉLÈNE

Et que vous, vous êtes satisfait comme tous les bourreaux. Dites-moi adieu.

LE COMTE

Vous me congédiez sur ce mot.

HÉLÈNE

C'est votre faute, s'il ne m'en vient pas un plus aimable pour le dernier. Partez décidément ; vous m'avez fait beaucoup de mal, et je me sens si faible que dans un instant je ne pourrai plus vous répondre du tout.

LE COMTE

Quelle singulière enfant vous êtes ! J'ai vu des pays où la température change à la minute, mais je n'ai pas vu de femme passer comme vous du blanc au noir... d'un coup, v'lan ! De quoi vous plaignez-vous ? Ma conduite est logique, c'est la vôtre qui ne l'est pas. Vous n'avez qu'un parti à prendre comme je n'ai qu'une proposition à vous faire ; si le fond ne vous en déplaît pas, je lui donnerai la forme que vous voudrez. Parler n'est rien ; rêver, ce n'est rien non plus ; ce qu'il faut, c'est agir, vivre ; vous seriez plus heureuse cent fois d'exécuter la moitié de vos fantaisies que d'en inventer constamment de nouvelles. Ce que je vous dis, c'est pour vous ; un autre serait à ma place que je vous en dirais tout autant ; mais enfin je suis là, trouveriez-vous facilement un compagnon plus aimable que moi ? J'ai mes jours où je suis aimable ; on m'a assuré que j'étais charmant quand je le voulais bien... Ta tête me ravit et m'exaspère... Je suis fou de tes yeux qui n'ont d'autre défaut que leur innocence... Ta bouche... (Il cherche à l'embrasser, elle le repousse, il lui saisit le bras.) Ton bras est ferme et droit, il pourrait tenir une épée ; tu as les flancs d'une amazone. Belle comme tu es, avec ta nature et tes appétits, veux-tu te condamner toi-même ; épouser quelque saltimbanque et te morfondre entre les quatre murs du mariage ? Soit, mais tu regretteras toujours l'existence que je t'aurai offerte, active, puissante, désordonnée, où la volonté est sans limite et les extravagances sans frein.

HÉLÈNE

Ah ! que je maudis le jour où nous nous sommes rencontrés. Pourquoi avez-vous pris la rue où je passais plutôt qu'une autre ? Pourquoi vos regards se sont-ils croisés avec les miens ? Pourquoi m'avez-vous suivie et retrouvée ? Pourquoi ! pourquoi ! Est-ce que ma liberté, mon honneur, ma vie m'appartiennent ? Puis-je les reprendre à mes parents pour vous les donner ? Vous qui exigez de moi une passion sans réserves, avez-vous songé une seule fois au témoignage d'attachement que je pourrais vous demander ? N'êtes-vous pas maître de votre personne, et quand vous me montrez le néant du mariage, ne me forcez-vous pas à penser qu'il serait la sanction de notre amour ? C'est impossible, n'est-ce pas... oui, c'est impossible, et le sacrifice revient à celui de nous deux auquel il coûterait davantage. Non, non, mille fois non, la volonté de ma conscience triomphera de l'entraînement de mon cœur. Je vous aurai aimé sans faiblesse, sans honte, et vous savez pourtant si je vous aime ; j'ai été droit à vous comme à l'homme de mon choix et de ma destinée ; vos paroles ont enflammé ma solitude ; j'ai crié votre nom dans mes insomnies ; mais je ne serai jamais la maîtresse de celui qui ne me veut pas pour femme, et, s'il faut vous suivre ou vous perdre, je vous perdrai. (Elle tombe sur le canapé, affaiblie par l'émotion et poussant de douloureux soupirs. Le comte la regarde sournoisement et se dirige vers elle. Au moment où il va lui prendre la main, elle se relève impétueusement.) Ne m'approchez pas ! Ne m'approchez pas !

SCÈNE VIII

Les mêmes, ADÈLE, puis DE LA ROSERAYE.

ADÈLE

Voici votre père, mademoiselle.

DE LA ROSERAYE, entrant précipitamment.

Où est cette lettre qu'on a apportée pour moi ?

ADÈLE

Là, monsieur, sur le bureau.

Elle sort.

SCÈNE IX

Les mêmes, moins ADÈLE.

DE LA ROSERAYE, ouvrant la lettre avec agitation

« De nouvelles et dernières démarches ont été faites auprès de la personne en question qui ne peut pas suspendre plus longtemps le cours des choses. Désintéressez votre adversaire ou mettez-vous en route avant demain. »

HÉLÈNE

M. de Rivailles est là, mon père, et il me disait adieu lorsque vous entriez.

DE LA ROSERAYE, au comte.

Excusez-moi, je vous prie, mais cette lettre ne me laisse pas la liberté de vous retenir.

HÉLÈNE, vivement.

Qu'avez-vous donc, mon père, vous faiblissez?

DE LA ROSERAYE, cherchant à se remettre.

Ce n'est rien, rien... Une nouvelle que je prévoyais et qui m'a ému pourtant outre mesure. — Mon enfant, ma chère enfant!

Il serre convulsivement sa fille entre ses bras.

LE COMTE

Ce coquin-là est bien sensible.

DE LA ROSERAYE

Reconduis M. de Rivailles, je veux t'embrasser mille fois.

LE COMTE

Adieu, mademoiselle. Il est possible que cette visite soit la dernière et que je quitte Paris prochainement.

HÉLÈNE

Nous serons toujours bien aise de vous revoir quand il vous plaira.

Hélène se dirige vers le fond avec le comte qu'elle reconduit.

DE LA ROSERAYE

Perdu! Perdu! Je suis perdu! (soudainement.) Monsieur le comte?

LE COMTE

Vous me parlez, monsieur?

DE LA ROSERAYE

Oui, accordez-moi quelques minutes, peut-être me donnerez-vous un avis utile.

LE COMTE

Voyons, monsieur.

DE LA ROSERAYE, à Hélène.

Laisse-moi causer avec M. de Rivailles.

Elle sort.

SCÈNE X

LE COMTE, DE LA ROSERAYE.

DE LA ROSERAYE, après s'être remis.

Mon Dieu, monsieur le comte, je n'ai pas le temps de préparer mes phrases, et de votre côté, tel que vous m'êtes connu, vous préférez sans doute que je sois net et catégorique. Il n'est pas question de conseil. Je veux vous faire une proposition ; si elle n'était pas de votre goût, convenons à l'avance que je n'aurai rien dit.

LE COMTE

Allez, monsieur, allez.

DE LA ROSERAYE

J'ai besoin d'argent, monsieur le comte ! (Mouvement du comte.) Attendez. Ce n'est pas un emprunt que je demande, c'est une commandite que je cherche. Vous ignorez peut-être la valeur de ce terme ; en deux

mots ma situation est celle-ci : je suis en pourparlers pour une magnifique affaire, une opération considérable, mais qui exige une avance de fonds que je n'ai pas. Je me retirerais bien volontiers, sans le mauvais état de ma fortune et la nécessité où je me trouve de frapper un grand coup. Je ne vous cache rien, vous le voyez. Ne seriez-vous pas disposé, monsieur le comte, à venir à mon secours, tout en vous préparant pour vous-même d'assez jolis avantages ? C'est cent mille francs environ qui me sont nécessaires, et vous fallût-il les prendre sur vos terres où ils ne vous rapportent qu'un et demi, deux au plus, vous auriez alors cette somme placée dans une entreprise industrielle, qui vous donnerait vingt et vingt-cinq pour cent de votre argent.

LE COMTE

Est-ce tout, monsieur ? Vous me forcez à vous dire qu'en recherchant l'honneur d'être présenté à Mme et à Mlle de la Roseraye, je ne pensais pas que mes visites ici amèneraient de vous à moi des rapports un peu trop familiers. Je ne mets pas d'argent dans vos affaires.

DE LA ROSERAYE

C'est votre dernier mot ?

LE COMTE

Bonjour, monsieur.

DE LA ROSERAYE

Restez, monsieur le comte, et écoutez-moi avec pitié. Je vous ai menti. Cette opération dont je vous

parlais n'existe pas. La vérité, l'affreuse vérité, la voici tout entière. Je vais être poursuivi, arrêté, condamné. Après quinze années de travail et de lutte, après des prodiges d'activité et d'intelligence, je me suis trouvé un jour sans argent dans ma caisse et sans appui dans mon entourage. J'ai perdu la tête; j'ai oublié toutes les règles, toutes les lois, jusqu'à contrefaire une signature ; j'ai négocié des lettres de change dont la fausseté vient d'être découverte. J'implore votre indulgence et votre générosité. A l'heure qu'il est, je puis encore, en désintéressant la question d'argent, étouffer la honte de cette affaire. Sauvez-moi, il faut que vous me sauviez, sauvez-moi.

LE COMTE

Assez, monsieur, assez! Il y aurait beaucoup de choses à vous répondre, mais je ne suis pas un prédicateur, je suis un soldat, et votre histoire m'en rappelle une autre dont vous pourrez faire votre profit. J'avais dans mon régiment un jeune fourrier d'une vingtaine d'années, joli comme un cœur et prodigue comme un prétendant. Les vieux de la vieille se scandalisaient bien un peu de ses dépenses, mais on était indulgent pour lui et on pensait que les femmes ne le laissaient manquer de rien. Un jour, au moment où il était attendu chez le capitaine pour rendre ses comptes, on entendit une détonation dans sa chambre. Ce gamin-là s'était fait sauter la cervelle.

DE LA ROSERAYE, *tirant un pistolet de sa poche.*

J'y avais pensé, monsieur, avant que vous m'en donniez le conseil.

LE COMTE

Ah !

Il va à de la Roseraye et lui serre la main militairement ; il se retire.

SCÈNE XI

DE LA ROSERAYE, après avoir posé le pistolet sur le bureau.

Il a raison, cet homme ! il a osé me dire ce que penserait le premier venu, ce que j'ai pensé moi-même. Me voici arrivé à cette heure sinistre, où les expédients sont finis, les bourses fermées, les dévouements épuisés ou stériles. Il faut acquitter de sa personne ses désordres et ses méfaits. Le monde attend de moi une détermination courageuse qui soit l'expiation de mon passé et le rachat de ma mémoire... Fuir ! je pourrais fuir encore ! Promener ma misère et ma honte ; baisser le front pour gagner du pain ; échapper à la loi écrite et retrouver partout le jugement des hommes, jamais ! (Il tire la lettre et la relit.) « De nouvelles et dernières démarches ont été faites auprès de la personne en question, qui ne peut pas suspendre plus longtemps le cours des choses. Désintéressez votre adversaire ou mettez-vous en route avant demain. » Demain la justice entrera dans ma demeure, elle me saisira sous les yeux de ma femme et de ma fille et avant un mois la peine des faussaires me sera appliquée. On fouillera tous mes livres, on mettra à nu tous mes actes, et ce qui n'était que des calomnies sans fondement deviendra des accusa-

tions vérifiées. Je ne serai plus là, la tête haute, l'esprit audacieux, appuyé sur les apparences de la richesse ; je serai dans un cachot, écrasé et tremblant, poursuivi par l'insulte et les huées, et jusque sous les larmes des miens je retrouverai l'expression du mépris public. Allons !

Il marche précipitamment vers le bureau et saisit le pistolet. — Mme de la Roseraye entre.

SCÈNE XII

DE LA ROSERAYE, MADAME DE LA ROSERAYE.

MADAME DE LA ROSERAYE

Vous avez bien changé, mon ami, depuis quelque temps, et, si vous vous regardiez en ce moment, mes inquiétudes ne vous paraîtraient que trop justifiées. Est-ce votre santé qui est affaiblie, ou, comme je le crois plutôt, votre fortune qui est compromise ? Dites-le-moi et causons un peu ensemble, ce qui ne nous est pas arrivé depuis longtemps.

DE LA ROSERAYE

Ne m'interrogez pas. Préparez plutôt votre courage et laissez-moi espérer que les forces nécessaires ne vous manqueront pas.

MADAME DE LA ROSERAYE

Il s'agit de vous, mon ami, et non pas de moi qui ne vous demande aucun ménagement. Voyons, je ne

suis pas si terrible qu'une confidence puisse vous effrayer ; elle vous soulagera au contraire et je vous serai reconnaissante de me l'avoir faite.

DE LA ROSERAYE

N'insistez pas, je vous le répète. Vous me prieriez inutilement ; je ne dirai rien.

MADAME DE LA ROSERAYE

Vous me devez, Henri, l'explication que je vous demande ; je l'attends et je la veux. En vous confiant autrefois ma dot, qui devait à tout hasard être la dot d'Hélène, j'ai acquis sur la gestion de vos affaires des droits réguliers. C'est la première fois que je vous les rappelle. Je n'ai pas voulu troubler votre prospérité passagère par une réclamation d'intérêt, j'ai eu tort ; vous m'auriez accusée peut-être de me venger de votre abandon... en vous coupant les vivres ; mais j'aurais fait mon devoir, et aujourd'hui l'avenir de ma fille, la sécurité de ma vieillesse ne se trouveraient pas compromis par les désordres d'un libertin.

DE LA ROSERAYE, fondant en larmes.

Ah ! tu ne sais pas combien tu es cruelle !

MADAME DE LA ROSERAYE

Parle alors. Mais parle donc. Est-ce que je ne souffre pas aussi ? Est-ce que je ne pleure pas comme toi ? Une minute de calme et de réflexion vaudrait mieux que toutes tes larmes et les miennes. Sois franc, sois-le jusqu'au bout, et, si tu manques de courage, je te donnerai l'exemple de la fermeté et de la réso-

lution. Où en sommes-nous ? Que nous reste-t-il ? Qu'as tu perdu ?... Tout ?

DE LA ROSERAYE

Tout !

MADAME DE LA ROSERAYE

Que vas-tu faire ?... Cette fortune qui paraissait si belle à voir ton train et tes dépenses ne s'est pas écroulée en une heure. Ces bénéfices qu'on croyait si grands ne se sont pas envolés tout à coup. Un homme prévoyant a dû se ménager des ressources, se créer des appuis..., supprimer à l'avance toutes les causes de trouble et de gaspillage. Je vais te le dire ce qu'il faut faire... et d'abord jure-moi que tu ne reverras pas une seule fois, une seule minute, cette Mme de Varennes.

DE LA ROSERAYE

Jeanne !

MADAME DE LA ROSERAYE

Oh ! je ne suis plus jalouse, va. . Oublie cette créature, frivole et perverse, indigne de toi, elle a égaré ta vie et désolé la mienne. Renonce à ce monde de dissipateurs et de femmes perdues qui me renvoient un vieillard à la place de l'homme charmant que j'ai connu et adoré... Ah ! je te maudirais si sur les ruines de ta maison, seul appui de ta femme et de ta fille écrasées à tes pieds, tu te préoccupais encore d'une société honteuse, qui ne se souviendra pas de toi demain, lorsque nous, nous cacherons nos blessures pour cicatriser les tiennes ! Mais non, non, le passé est bien mort, n'est-ce pas ? Je retrouve le mari digne

et honorable que je n'ai pas cessé d'aimer. Tu as pu croire un moment aux complaisances de tes compagnons de table et de folie ; mais tu sais bien que l'affection véritable, le désintéressement, les tendresses profondes habitent dans des cœurs plus nobles, dans des âmes plus pures, et tu me reviens ! C'est là notre gloire à nous et notre consolation. (Pause.) J'ai tout dit sur ce chapitre et je ne t'en reparlerai jamais. Dès ce jour, sans délai, sans hésitation, tu entreprends la liquidation complète de tes affaires en même temps que nous te chercherons une position paisible et régulière qui convienne à ton âge et à ton mérite. Nous allons quitter cet appartement où j'ai tant souffert, congédier les domestiques, réduire au plus bas mot nos dépenses. Tu regretteras d'abord les habitudes anciennes, et Hélène aussi ; mais ce changement d'existence fera sur ta fille une impression salutaire. En te voyant plus régulier, plus calme, plus heureux, elle comprendra que le bonheur n'exige pas tant de choses, et moi je serai soulagée des peines secrètes que me causent son amour du luxe et les extravagances de sa cervelle.

DE LA ROSERAYE

Que veux-tu dire ? Hélène a été élevée richement sans doute, elle a pris des habitudes élégantes et dispendieuses, mais qu'une jeune fille perd sans danger lorsqu'elle a de bons instincts et l'esprit pur. Jugerais-tu ta fille autrement et la croirais-tu capable de manquer aux exemples d'honneur et de vertu que tu lui as donnés ?

MADAME DE LA ROSERAYE

Oh ! quels soupçons, Henri !... Dieu me préserve d'en avoir jamais de semblables sur mon enfant. J'ai voulu dire seulement qu'Hélène ne trouve d'autre prix à l'existence que celui que lui donne la richesse. C'est de toi qu'elle tient ces besoins de luxe et de somptuosité ; c'est à toi maintenant à lui donner un autre exemple et de plus sages habitudes.

DE LA ROSERAYE

Écoute-moi à ton tour, Jeanne. Oui, j'ai été léger, oublieux, cruel ; je t'ai négligée et affligée ; mais je garde encore intact le souvenir de nos jeunes amours et le respect de tes vertus admirables. Quant à Hélène, un autre père l'eût élevée plus sagement peut-être, il ne l'aurait pas aimée plus tendrement. Toutes deux vous avez été toujours les premières dans ma pensée, et, lorsqu'il m'arrivait de déserter ma maison, je savais au moins qu'elle était habitable pour les femmes chéries et honorées que j'y laissais.

MADAME DR LA ROSERAYE

Ne reviens pas sur le passé, mon ami, il est oublié.

DE LA ROSERAYE

Laisse-moi tout dire. Mes charges étaient lourdes ; elles exigeaient de grands efforts et de grands succès. Je comptai d'abord sur mon intelligence, sur mon travail, sur ma probité même ; je me montrai délicat en affaires, généreux avec les hommes ; mais je m'aperçus bientôt qu'ils me traitaient comme un adversaire, quand je les considérais comme des asso-

ciés. Alors je me servis des moyens qu'ils employaient et à leurs ruses j'opposai les miennes. Dans ces luttes quotidiennes de la vie, la loyauté s'altère et se rouille comme une épée de parade qu'on abandonne promptement pour employer des armes plus avantageuses. Un jour vint cependant où la mauvaise chance triompha de mon habileté comme du reste ; je vis tomber mes entreprises les plus sages, je vis disparaître mes dernières ressources, en me répétant avec désespoir qu'elles représentaient notre existence commune et l'établissement de notre enfant. Eh bien, s'il m'était resté, réponds-moi sans chercher à me comprendre, s'il me restait encore aujourd'hui un moyen périlleux, un acte coupable, qui une fois découvert entraînerait sur son auteur une flétrissure publique, que devrais-je faire, sauver ma fortune ou mon honneur ?

MADAME DE LA ROSERAYE, fondant en larmes.

Ton honneur, Henri, ton honneur...

DE LA ROSERAYE, bas.

Elle me tue ! (Haut.) C'est assez. Passe dans ma chambre, je te prie, tu trouveras des sels sur un meuble, apporte-les-moi. Va, va.

Elle sort.

SCÈNE XIII

DE LA ROSERAYE.

Crève, gredin !

Il se brûle la cervelle.

ACTE TROISIÈME

La scène se passe à la campagne, aux environs de Paris. Petit salon, ameublement vulgaire ; porte au fond, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

LE BARON, ADÈLE.

LE BARON

Priez Mme de la Roseraye de me recevoir et dites-lui que je lui apporte la réponse qu'elle attend. (Mme de la Roseraye entre par la gauche.) Justement la voici.

Adèle sort.

SCÈNE II

LE BARON, MADAME DE LA ROSERAYE.

LE BARON

Comment allez-vous, chère madame ?

MADAME DE LA ROSERAYE

Bien, je vous remercie.

LE BARON

Vous êtes installée tout nouvellement à la campagne ?

MADAME DE LA ROSERAYE

Oui, depuis quelques jours.

LE BARON

Cette petite maison que vous habitez est sans doute à vous ?

MADAME DE LA ROSERAYE

Que dites-vous donc là, monsieur le baron ? Il ne devait rien nous rester et il ne nous reste rien. C'est un bon et fidèle ami, M. Pauper, que vous avez pu voir autrefois chez nous, qui a bien voulu mettre à notre disposition cette maison qu'il avait louée d'abord pour lui.

LE BARON

Et que devient-il, ce pauvre diable ?

MADAME DE LA ROSERAYE

Ce pauvre diable est un homme laborieux, éclairé, humain, qui fait des choses honorables en attendant qu'il fasse de grandes choses. Il dirige ici une fabrique importante de produits chimiques, et non seulement elle a doublé de valeur entre ses mains, mais il est arrivé en peu de temps à améliorer les mœurs et le bien-être de toute une colonie d'ouvriers. Aussi cette petite commune a-t-elle en vénération le pauvre diable.

LE BARON

Ce que vous me dites là est en effet très honorable et me cause le plus grand plaisir. Je n'ai jamais pensé à M. Pauper sans intérêt.

MADAME DE LA ROSERAYE

Venons tout de suite, monsieur le baron, à l'objet principal de votre visite.

LE BARON

Très volontiers. Si je vous ai bien comprise, chère madame, voici le parti auquel vous vous êtes arrêtée et le bon office que vous attendiez de mon attachement à votre personne. Réduites, votre fille et vous, à demander au travail les subsistances de chaque jour, vous avez songé tout naturellement à utiliser l'éducation et les talents de M[lle] Hélène. Vous avez souhaité alors de lui trouver un emploi d'institutrice dans quelque famille aisée et hospitalière qui conviendrait à l'avance de ne pas vous séparer de votre enfant. C'est bien cela ?

MADAME DE LA ROSERAYE

C'est cela même. Après, monsieur le baron.

LE BARON

Vous avez bien voulu, chère madame, penser à moi et me demander si je ne connaîtrais pas cette famille que vous cherchiez. Je me suis souvenu fort à propos qu'en Touraine habitait une de mes petites nièces, charmante femme, mère de deux jeunes enfants, et dont le mari, riche propriétaire foncier, est bien le

plus simple et le meilleur des hommes, en même temps qu'un homme d'initiative et de progrès... Il a expérimenté des procédés nouveaux de culture qui ont compromis une partie de sa fortune... J'ai écrit aussitôt à ma nièce et la réponse qu'elle vient de m'envoyer est si satisfaisante de tous points, sa lettre est écrite en termes si obligeants, si parfaits, que j ai tenu à la mettre sous vos yeux.

Il cherche la lettre sans la trouver.

MADAME DE LA ROSERAYE

Ma fille et moi, monsieur le baron, nous vous sommes bien reconnaissantes de votre amitié.

LE BARON, lui donnant la lettre.

Lisez, chère Madame.

MADAME DE LA ROSERAYE, lisant, à part.

« Monsieur le baron Von-der-Holweck, le titre nobiliaire que vous portez pas plus que les infirmités de la vieillesse ne sauraient vous soustraire à l'obligation de payer vos loyers... »

Embarrassée, et après un geste de commisération pour le baron, elle veut lui rendre la lettre.

LE BARON

Ne vous hâtez pas, chère madame, ne vous hâtez pas.

MADAME DE LA ROSERAYE, reprenant la lecture de la lettre.

« S'il est vrai que vous apparteniez à une famille royale, comme on le dit dans le quartier, vous devriez

vous adresser à elle sans faux orgueil. L'orgueil véritable consiste à faire face à ses engagements, dont le premier a été toujours de payer son terme... J'ai l'honneur de vous saluer... PINSON, entrepreneur de maçonnerie et propriétaire. »

LE BARON

Gardez cette lettre, chère madame, pour la montrer à Mlle Hélène qui la lira avec plaisir Vous aurez remarqué le passage où ma nièce m'offre si gracieusement une habitation chez elle. Que voulez-vous ? Je suis bien où je suis ; j'ai mes petites habitudes et je me trouve trop vieux pour me déplacer.

MADAME DE LA ROSERAYE

Vous savez mieux que moi, monsieur le baron, ce que vous avez à faire ; il me semble pourtant qu'en vous retirant auprès de votre parente, vous trouveriez des affections et des soins qui doivent vous manquer quelquefois.

LE BARON

Indépendant j'ai vécu, indépendant je mourrai. Et à ce propos, je m'étonne un peu de l'empressement que vous paraissez mettre vous-même à aliéner votre liberté et celle de votre grande fille. Vous allez partir en Touraine, bien ; vous vous trouverez chez les gens que je viens de vous dire, qui auront pour vous toute la considération que méritent vos vertus et vos malheurs, très bien ; mais cette position nécessairement sérieuse, triste même, qui peut convenir à votre âge et assure, il est vrai, votre tranquillité personnelle, Mlle Hélène l'accepte t-elle sans répugnance

et sans regrets ? Elle est jeune, c'est-à-dire enjouée, rieuse, un peu frivole ; enfin elle a l'avenir devant elle. A sa place, je l'avoue, je préférerais me créer une situation indépendante, dans un pensionnat par exemple, et rester à Paris, ce centre si commode, si libéral, unique au monde, où l'argent, quoi qu'on dise, ne tient pas toujours la première place. Avant peu, Mlle Hélène rencontrerait un brave et honnête garçon, un commis ou un artiste, que sais-je, qui s'estimerait très heureux d'épouser une bonne petite fille, sans dot, il est vrai, mais aimable et bien élevée.

MADAME DE LA ROSERAYE

Je pense entièrement comme vous, monsieur le baron, et ma fille pourrait vous dire que ces sages conseils lui ont été donnés déjà sans réussir auprès d'elle. Hélène n'est pas tout à fait l'enfant que vous supposez. Dans les premiers mois qui ont suivi la mort de son père, elle a montré une douleur et un recueillement au-dessus de son âge. Nous avions pris un appartement fort modeste où les journées devaient lui sembler bien pénibles et bien longues, surtout lorsque j'étais obligée de la laisser seule pour paraître dans les affaires de succession de mon mari qu'elle doit ignorer toujours. L'état relativement calme où ma fille était d'abord ne dura pas. Elle redevint tout à coup plus agitée et plus véhémente que par le passé Je crus comprendre qu'après avoir épuisé sa douleur, elle faisait sur elle-même et sur sa situation un retour bien naturel et dont elle était épouvantée. J'essayai alors de lui donner plus d'espoir dans l'avenir, plus de confiance en elle-même, et un jour où je

lui parlais de sa jeunesse, de son éducation, de sa grâce, qui ne pouvaient manquer d'être remarquées, elle me répondit d'un ton que je n'oublierai pas : Je ne me marierai jamais. Depuis ce jour, j'ai résolu de soutenir ma fille de mes tendresses plutôt que de mes avis, et sans chercher à lui imposer ma volonté plus raisonnable souvent que la sienne.

SCÈNE III

LES MÊMES, HÉLÈNE, UN OUVRIER.

HÉLÈNE

Je vous amène un ouvrier qui vient de la part de M. Pauper.

L'OUVRIER

Madame de la Roseraye ?

MADAME DE LA ROSERAYE

C'est moi, mon ami.

L'OUVRIER

Je suis envoyé par le patron, madame, pour vous conduire à la fabrique.

MADAME DE LA ROSERAYE

Pour me conduire à la fabrique ? Êtes-vous sûr de votre commission ?

L'OUVRIER

Oui, madame ; on m'a bien recommandé de ne pas dire un mot de trop.

MADAME DE LA ROSERAYE

C'est bien, je vous suis. Sans adieu, monsieur le baron.

LE BARON

Vous m'autorisez, chère madame, à sermonner cette belle jeune fille que j'aime de tout mon cœur ?

MADAME DE LA ROSERAYE

Comme il vous plaira.

Elle sort, suivie de l'ouvrier.

SCÈNE IV

LE BARON, HÉLÈNE.

LE BARON

Eh bien, mon enfant, vous permettez à un vieux bonhomme comme moi qui vous a vu naître de vous appeler son enfant ; que vient donc de me dire votre excellente mère, que vous ne songez pas à vous marier ?

HÉLÈNE

Laissez ce sujet, monsieur le baron, il m'est pénible. J'espérais presque en vous voyant que vous nous apportiez de bonnes nouvelles.

LE BARON

Votre mère a dans sa poche, chère demoiselle, une

réponse aussi satisfaisante que vous pouvez la désirer. Ne me remerciez pas. Vous voyez que pour plaire à une aimable amie comme vous, je n'ai consulté d'abord que ce qui lui était le plus agréable ; mais ne puis-je pas me demander aussi ce qui lui serait le plus avantageux ?

HÉLÈNE

J'ai besoin de repos et de recueillement. J'ai besoin d'une occupation régulière, et je la voudrais si intéressante qu'elle absorbât toute mon attention, toutes mes pensées, jusqu'à mes souvenirs. J'ai besoin d'une existence grave et disciplinée. Ceux qui, me jugeant sévèrement, méconnaissent mes qualités morales, les verront à l'œuvre et leur rendront peut-être justice ! — Ma mère a dû vous dire, monsieur le baron, que votre famille était la seule dont nous accepterions l'hospitalité.

LE BARON

Aussi est-ce une de mes parentes qui vous l'offre.

HÉLÈNE

Vous la nommez?

LE BARON

Mme Avril... C'est une demoiselle de Rivailles... (mouvement d'Hélène.) petite cousine du comte de Rivailles que vous connaissez.

HÉLÈNE

Ils se voient beaucoup sans doute ?

LE BARON

Fort peu, au contraire.

HÉLÈNE

Pourquoi ?

LE BARON

La famille du comte, sans cesser de le considérer comme un des siens, ne lui pardonne pas pourtant son existence bruyante et désordonnée.

HÉLÈNE

Elle a raison.

LE BARON

On aurait voulu qu'il se mariât.

HÉLÈNE, après une violente secousse.

Et quel parti lui offre-t-on?

LE BARON

Aucun, que je sache. Il est trop tard aujourd'hui. M. de Rivailles ne trouverait plus une jeune fille de son monde qui consentît à l'épouser.

HÉLÈNE

Ont-elles le droit d'être si difficiles?

LE BARON

Je parle de celles qui l'ont. M. de Rivailles, depuis longtemps déjà, est tenu à distance par toutes les femmes de la bonne compagnie.

HÉLÈNE

Est-ce bien elles qui le repoussent ou lui qui s'en éloigne ?

LE BARON

Mais l'un ne ferait pas plus son éloge que l'autre.

HÉLÈNE

Je sais que les comédiennes ne sont pas de son goût.

LE BARON

Aussi ne recherche-t-il que des aventurières.

HÉLÈNE

On dit qu'elles ont plus de cœur que les autres.

LE BARON

Leur cœur a donc bien peu de prix qu'elles le placent si mal.

HÉLÈNE

M. de Rivailles est un héros.

LE BARON

Les héros comme lui ressemblent beaucoup à des chenapans.

HÉLÈNE, fièrement.

J'aime le comte de Rivailles ; son honneur est le mien.

Le baron, interdit d'abord, regarde fixement Hélène, qui se trouble, rougit et détourne la tête.

LE BARON

Je suis un vieillard, mon enfant, qui peut tout entendre et tout excuser ; mais de pareilles fautes doivent rester dans l'ombre où elles ont été commises. On ne les cache pas sans honte, on ne les avoue pas sans audace. (Hélène pleure.) Pauvre fille !

HÉLÈNE

Oui, oui, pauvre fille, égarée par l'amour et pour qui l'amour n'a que des larmes.

LE BARON

Vous avait-il fait quelque promesse ?

HÉLÈNE

Quelle promesse pouvais-je lui demander, sinon qu'il me respectât ?

LE BARON

Et vous parle-t-il maintenant de réparation ?

HÉLÈNE

M'auriez-vous conseillé de le revoir ? Je ne suis pas de ces femmes qui prennent leur parti d'un outrage.

LE BARON

Mais vous me paraissiez me dire d'abord...

HÉLÈNE

Assez ! assez ! Ne me forcez pas à l'avilir pour me justifier.

LE BARON

Remettez-vous, chère enfant. Il est bien difficile, au trouble de vos paroles, de distinguer quel est le plus coupable de vous deux.

HÉLÈNE

C'est lui, le coupable, lui. Je l'aimais. Je m'étais éprise de sa personne sans connaître encore son nom. Il était noble, fier et valeureux. Il avait le ton d'un maître, des habitudes royales. Ses violences m'auraient révoltée dans la bouche d'un autre ; venant de lui, je leur trouvais du caractère et de la grandeur. Je l'aimais. Je l'avais rencontré avant la mort de mon pauvre père ; ce malheur nous sépara brusquement, sans détacher ma pensée de la sienne. Je l'aimais trop pour l'oublier. Je le revis ; j'étais triste et affligée, il se montra sensible et doux ; je cherchais autour de moi une amitié consolante, quelle autre que la sienne aurait pu me charmer davantage ? Il me disait qu'il était touché de ma constance, et moi je lui savais gré de sa soumission et de son respect. Était-ce un rôle qu'il s'était donné ou bien sa nature reprit-elle le dessus ? Mais il voulut un jour quitter la réserve qu'il m'avait promise et je le menaçai de ne plus le voir. Alors cet homme, qui la veille encore s'asseyait à mes pieds comme un enfant, fou de colère plus que d'amour, demanda à sa volonté ce qu'il ne pouvait obtenir de la mienne. Il répondit à mes reproches par des injures, à mes pleurs par des quolibets ; je cherchai une arme pour le frapper. Lutte ignominieuse, dont le souvenir obsède et salit toutes mes pensées,

tous mes instants! Morte, il aurait déshonoré mon cadavre!

LE BARON

Calmez-vous. Calmez-vous.

HÉLÈNE

Vous savez maintenant pourquoi je ne veux pas me marier.

LE BARON

Voici quelqu'un. Prenez garde.

SCÈNE V

LES MÊMES, ADÈLE.

HÉLÈNE

Qu'y a-t-il, Adèle?

ADÈLE

Mademoiselle peut-elle venir un moment?

HÉLÈNE

Que voulez-vous? Dites! Parlez donc!

ADÈLE

M. de Rivailles fait demander à ces dames si elles sont visibles.

LE BARON

Répondez que Mme de la Roseraye est absente et que sa fille, se trouvant seule, ne peut pas recevoir.

HÉLÈNE

Non! non! Priez M. le comte d'entrer.

Adèle sort.

SCÈNE VI

LE BARON, HÉLÈNE.

HÉLÈNE

Je veux le voir enfin! Il est assez généreux pour se repentir, assez loyal pour m'épouser.

LE BARON

Prenez garde de manquer de courage après avoir manqué d'expérience. Cette visite du comte est toute naturelle; vous le fuyez, il court après vous. Mais sachez que l'amour n'a que l'importance d'un passe-temps aux yeux des hommes, et ils traitent bien légèrement l'honneur d'une femme qui a été assez imprudente pour l'exposer. Si quelqu'un peut rappeler à M. de Rivailles l'offense qu'il vous a faite et la réparation qu'il vous doit, ce n'est pas vous. A défaut de protecteur naturel, je vous offre l'intervention d'un ami auquel son âge et son passé donnent le droit de se faire écouter.

HÉLÈNE

Recevez-le!

Elle sort précipitamment.

SCÈNE VII

LE BARON, LE COMTE.

LE COMTE

Vous ici, monsieur le baron !

LE BARON

Mais ma présence n'a pas lieu de vous étonner. Mes rapports avec cette famille remontent à une époque très ancienne et les dames de la Roseraye n'ont pas de serviteur plus sûr ni plus respectueux que moi.

LE COMTE

Ici ou ailleurs, monsieur le baron, je suis enchanté de vous revoir et de vous retrouver toujours aussi jeune, aussi vaillant. Vous ne changez pas. Belle vieillesse, morbleu ! dont vous devez être fier et qui ferait envie à bien des hommes de mon âge. Comment diable votre génération s'y est-elle prise pour manquer si totalement la nôtre ? — Vous me gardez rancune, je le vois, de la conversation un peu vive que nous avons eue avant mon départ pour l'Afrique. Vous êtes violent, quand vous vous y mettez ; moi, c'est mon état le plus ordinaire. Les Arabes ont un très beau proverbe que je ne connaissais pas alors. Ils disent : « Le lion ne combat pas avec le lion. » Si je n'étais pas toujours sur les grandes routes, je serais allé vous voir depuis longtemps. Ma mère, je m'en souviens, vous préférait à ses autres frères, et j'ai hérité de son enthousiasme pour vos grandes vertus chevaleresques.

LE BARON

Je vous remercie, monsieur le comte. En rendant hommage à mon caractère et en rappelant fort à propos la mémoire de la comtesse de Rivailles, ma sœur bien aimée, vous donnez vous-même à cet entretien toute la gravité qu'il exige. J'aurais été surpris le premier de me rencontrer ici avec vous, si je n'avais appris par une confidence douloureuse le mystère qui accompagne votre présence. Il n'entre pas dans ma pensée d'apprécier votre conduite et celle d'une autre personne, mais j'ai été choisi par Mlle de la Roseraye pour vous demander réparation.

LE COMTE

Et quelle est cette réparation qu'on me demande ? Le mariage ? Vous vous êtes chargé là d'une ambassade héroï-comique, fort galante sans doute, mais dont j'aurais le droit de me fâcher. Je pardonne à votre protégée son effronté bavardage ; je comprends à merveille le plaisir qu'elle aurait à porter mon nom ; mais vous, monsieur le baron, vous auriez dû vous arrêter tout court devant la fâcheuse renommée du sien.

LE BARON

Taisez-vous, monsieur, taisez-vous ! Dans cette maison déshonorée par l'improbité du père et l'inconduite de l'enfant ; dans cette maison ouverte au mépris et à la raillerie publique, s'il n'y a qu'un homme qui doive cacher son visage, marcher sur la pointe du pied et parler bas, c'est vous. Corrupteur, osez-vous réclamer l'impunité ? Vous vous abattez

sur une famille en larmes que ne protège ni l'estime du monde... ni le bras d'un homme.

LE COMTE

Est-ce à moi que vous parlez ? Quand je veux une femme, je ne sais pas plus ce que je risque que ce qu'elle coûte.

LE BARON

Oui, vous êtes brave, je l'oubliais. Vous êtes brave quand vous mettez l'escrime au service de vos lâchetés. Vous êtes brave quand vous arrivez sur un champ de bataille comme dans une maison de jeu. Vous avez cette bravoure sauvage que donne le mépris des autres et de soi-même, qui frappe les hommes sans défendre les drapeaux. Les gens comme vous, monsieur, qui font du courage l'unique vertu humaine, doivent tomber jeunes ; leur vie coûte plus de larmes que leur mort.

LE COMTE

Souvenez-vous de votre grand âge, monsieur le baron, si vous ne voulez pas que je l'oublie moi-même. — Vous me parlez de drapeaux, je crois, montrez-moi ceux de notre temps. Siècle d'anarchie, de profanation et de blague ! Siècle de bavards et d'écrivassiers, qui ont bafoué toutes les causes, culbuté tous les principes ! Est-ce son drapeau à la main que le descendant d'une famille illustre m'invite à prostituer le sang de ma race et le nom de mes ancêtres ?

LE BARON

Belle noblesse, monsieur, que la vôtre ! Noblesse de parade et d'écusson, qui sonne bien haut dans les cirques, mais qu'on ne connaît ni à l'Académie ni au forum. Saint-Simon nous l'a dépeinte, votre noblesse, que la royauté couvrait de ses rayons, comme une mare de boue qui reluit au soleil. J'appartiens à cette noblesse qui apporta ses titres et ses parchemins sur l'autel de la Révolution, et la Révolution avec des courtisans fit des citoyens. J'appartiens à cette noblesse qui en 1815 était aux frontières, pour les défendre et non pour les violer. J'appartiens à cette noblesse enfin, qui demande tous les jours une illustration nouvelle à de grands services ou à de grands travaux. Mais vos marquis de hasard, vos princes de contrebande, qui procréent chez les filles, se marient chez les financiers, éclaboussent la ville de leurs duels, de leurs procès et de leurs scandales, ce sont les mignons d'autrefois devenus les aventuriers d'aujourd'hui.

LE COMTE

Soit, nous sommes des aventuriers, ce qui veut dire des hommes libres, déterminés, ardents, qui n'ont pas de serments à tenir et pas de comptes à rendre. En ne servant personne, nous restons fidèles à de vieux souvenirs ; en portant l'épée, nous restons fidèles à de glorieuses traditions. — Et que diriez-vous donc, monsieur le baron, avec vos idées libérales, si de grands diables comme moi s'étaient faits capucins plutôt que soldats ? Je vous livre nos salons ultra-

montains et leurs vieilles momies, édentées et tremblotantes, qui attendent une troisième Restauration la fleurette à la bouche et des cartes dans les doigts. Faites donc des croisades avec ces bonshommes-là. On leur enlève leurs filles entre la messe et le sermon. Joli exemple, par parenthèse, que ces filles donnent, et comme il engage bien à se marier. Il faut aller dans ce monde pour trouver autant de bâtards qui soutiennent la légitimité et autant de sacristains qui défendent la foi pour vivre de l'église.

LE BARON

Prenez garde, monsieur le comte, il y a deux sortes de traîtres : ceux qui abandonnent leur parti comme moi, et ceux qui le déshabillent comme vous. Vous êtes encore jeune, mon cher comte, intelligent, loyal ; vous avez de la probité dans le caractère, il vous manque celle de l'esprit. Faites du feu avec votre arbre généalogique qui n'en impose plus qu'à votre valet de chambre ; jetez votre épée, le temps est passé des gloires sanglantes ; vos opinions ne sont ni bien sérieuses ni bien réfléchies, demandez-en de nouvelles à la philosophie et au progrès moderne. Je sais que l'étude et les travaux de la pensée exigent une vie paisible, une maison régulière, et vous vous plaignez de la légèreté des femmes de votre monde ; mais n'avez-vous pas un devoir à remplir, tout en suivant le penchant de votre cœur ? Si l'amour n'était pas l'excuse de votre félonie, quelle excuse auriez-vous donc ? Les sentiments que vous avez inspirés à Mlle de la Roseraye sont aussi pro-

fonds que sincères, je m'en porte garant ; son éducation est parfaite, sa beauté accomplie...

LE COMTE

N'achevez pas, vous perdez votre peine. Misanthrope et sauvage comme je le suis, l'envie pourrait bien me prendre un jour de me retirer sur mes terres, et là, si je rencontrais une belle paysanne, naïve, grave et pieuse, je serais capable d'en faire une comtesse de Rivailles. Au-dessus de l'honneur des alliances, je mets, vous le voyez, l'honneur conjugal. Mais les rouées et les coquines font la plus grande joie de notre époque, et j'ai vu tant de jeunes femmes égayer le mariage que je ne me fierais guère aux jeunes filles qui n'attendent même pas jusque là pour s'émanciper. Dites à votre protégée que ses exigences me déroutent ; je suis tout disposé à satisfaire ses fantaisies, elle n'obtiendra rien de plus. Paris, monsieur le baron, est plein de jolies enfants comme elle, et leur signalement m'est bien connu : famille équivoque, éducation excellente ; toutes les envies de la terre avec un brin de moralité ; elles tombent comme des martyres et se relèvent femmes entretenues.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, pâle et agitée, elle marche précipitamment sur le comte.

Lâche ! lâche ! Vil personnage dont la parole salit

plus que la boue. Il raille les femmes qui l'ont aimé ; il insulte une enfant qu'il a perdue ! Qu'est-il donc, cet homme, qui ne respecte pas les fautes dont il est le complice ? Qu'a-t-il fait pour jeter sur tous ses semblables le fiel de ses outrages ? Qu'il nous montre les exemples de devoir et de sacrifice qu'il a donnés ! Dans quel monde de justes et de femmes saintes a-t-il donc vécu, qu'il est sans pitié pour les faiblesses de la passion et les entraînements de la vie ? Mon père valait mieux que vous. Il est mort en homme de cœur, au milieu des siens, qui l'ont pleuré. Vous, vous vivez seul, vous mourrez seul. Allez chercher vos paysannes, elles vous casseront leurs sabots sur le visage, quand vous vous approcherez d'elles. Indigne tentateur, le plus corrompu des hommes, traître, sauvage, écoutez ce que je vais vous dire. Avant peu vous serez aussi las de vous-même que des autres, et vous mépriserez votre propre personne. Rongé de dégoûts et d'amertumes, abandonné, haï, vous regretterez alors cette femme que vous aurez méconnue et qui se sera purifiée dans la retraite et dans l'austérité de son misérable amour. Vous aurez été la tache de sa vie, elle sera le remords de la vôtre.

Pause. Un bruit confus se fait entendre auquel le baron le premier prête attention. On distingue bientôt les cris de : « Vive Pauper ! » Des ouvriers envahissent le fond de la scène. Entrent Michel et Mme de la Roseraye.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MICHEL, MADAME DE LA ROSERAYE, OUVRIERS, FEMMES DU PEUPLE, CONSEILLERS MUNICIPAUX.

MICHEL

Merci, mes amis, merci. Vous êtes contents de moi, c'est ce qu'il faut. Rentrez chez vous. Allez embrasser vos femmes qui mourraient d'inquiétude, si elles apprenaient avant de vous avoir revus qu'un accident est arrivé à la fabrique. Que ceux qui habitent loin fassent un temps de galop jusque chez eux. Je ne veux pas qu'on s'attable dans les cabarets sous prétexte de boire à ma santé.

LES OUVRIERS

Vive Pauper !

MICHEL

Taisez-vous, braillards, et rentrez chez vous.

UN OUVRIER

Attendez un peu, vous autres, je demande la parole. — Pardon, excuse, m'sieu Pauper et la compagnie, je sais bien que quand il faut parler je ferais mieux de me taire, mais j'ai quelque chose qui me chiffonne depuis longtemps, comme qui dirait un remords. Avec votre permission, v'là l'affaire. Je n'étais pas bien aimable, bien causeur, rappelez-vous, dans les premiers temps de notre connaissance. Je faisais mon service et c'était tout. Quand je vous regardais malmener un camarade relativement à son

indolence, et d'autres fois pour une goutte de trop, ces manières-là ne me plaisaient que bien juste ; vous ne m'alliez pas, quoi ! Je me disais : il est sévère, le nouveau patron, faudra voir. C'est tout vu au jour d'aujourd'hui. Quand on est brutal à soi-même et qu'on fait la besogne de quarante-cinq chevaux, ah ! dame ! on n'aime pas les propres à rien et les bambocheurs, ça parle de soi. Pareillement je ne conseillerais pas à un efféminé de se mesurer avec vous, qui resteriez de sang-froid devant une bouche de canon. Je crois bien que sans vous, patron, la fabrique, les ouvriers et tout le tremblement, nous aurions fait une jolie pirouette en l'air, cré nom ! C'est à seule fin de vous dire, m'sieu Pauper, que je n'étais qu'un âne et un imbécile, mais que, si vous vouliez me souffrir une bonne poignée de main qui effacerait tout, ça ne vous coûterait pas grand'chose et je reprendrais mon importance vis-à-vis de moi-même.

MICHEL, lui donnant la main.

Vous êtes un bon ouvrier, Lapointe, et un mauvais coucheur.

UN APPRENTI

Le patron a dit le mot. Qué mauvais coucheur ça fait, ce Lapointe !

L'OUVRIER

Allons, galopin, dans les rangs !

Entrée des femmes du peuple.

UNE FEMME, tenant un enfant à chaque main.

Excusez-moi, m'sieu Pauper, je parle à la diable et

je dis les choses comme elles me viennent, mais c'est plus fort que moi. Quel brave et digne homme que vous êtes ! Vous portez de l'intérêt au pauvre monde, et c'est bien grâce à vous si nos ménages vont comme sur des roulettes. Ça ne vous suffit donc pas d'être bon comme le bon pain, vous êtes encore hardi comme un lion. A c't' heure, je serais peut-être veuve et mes pauvres petits n'auraient plus de père. Foi d'honnête femme, j'ai une bien grosse envie de vous embrasser ; mon mari sera jaloux de ce baiser-là, car je vous le donnerai de bien bon cœur.

MICHEL

Embrassons-nous, ma petite mère. (Ils s'embrassent.) Celui qui vous a coupé le filet n'a pas volé son argent.

Entrée des conseillers.

LE PRÉSIDENT

Monsieur Pauper ?

MICHEL

C'est moi, messieurs.

LE PRÉSIDENT

Monsieur, les membres du conseil municipal étaient réunis en séance, lorsque leurs délibérations ont été troublées par des clameurs extraordinaires qui se produisaient à leur insu et sans avoir été préalablement autorisées. Nous avons pu craindre un instant d'être revenus aux plus mauvais jours de notre histoire, à ces époques de trouble et d'égarement où les rues retentissaient à toute heure de vociférations crimi-

nelles et anarchiques. Il n'en était rien, je suis heureux de le dire bien haut, et nous n'étions pas plutôt renseignés sur le mouvement populaire dont nous étions témoins que nous décidions de lui donner par notre présence une portée considérable, tout en le maintenant dans de sages limites.

Monsieur, les exemples de dévouement et de courage ne sont pas rares... en France, mais il appartient aux représentants de l'autorité de les signaler plus particulièrement quand ils se produisent dans les classes inférieures. Nous ne saurions souhaiter une occasion plus favorable de nous retrouver au milieu d'une population paisible et régulière, passionnée pour l'ordre, et qui n'est sortie de sa réserve habituelle que pour rappeler... à la France... qu'elle est toujours la patrie des braves.

MICHEL

Je vous remercie, messieurs, mais vos paroles sont plus grandes que mes actes. Je n'ai fait que mon strict devoir en défendant la propriété confiée à ma garde, et je ne serais pas digne d'être à la tête de ces braves gens s'ils me trouvaient derrière eux au moment du danger. Permettez-moi de me servir d'une comparaison bien familière. Tous les jours je recommande à mes ouvriers d'être pourvus et riches en outils sans distinguer entre les plus nécessaires et celui qu'ils n'emploieront que par exception : le courage est cet outil dont je parle, le plus souvent inutile, mais que l'homme doit toujours tenir à son commandement.

Vous avez bien voulu, messieurs, nous apporter jusqu'ici vos précieuses félicitations, en y mêlant, par

mégarde sans doute, des souvenirs néfastes. L'histoire de nos guerres civiles est-elle donc si ancienne qu'on puisse présenter ses enseignements sans rappeler aussi ses victimes, et ne vaudrait-il pas mieux au contraire oublier ces combats fratricides, condamnés à l'heure qu'il est par les uns et par les autres ? Je connais les ouvriers, j'ai vécu au milieu d'eux, je suis un ouvrier moi-même. Eh bien ! toutes ces comédies révolutionnaires qui se jouent au nom du peuple, le peuple n'y croit plus. Il en a assez des changements qui ne changent rien ; il sait maintenant ce que valent les principes de tribune et les constitutions en papier ; il en a fini avec les politiciens, les avocats, les ambitieux de toute sorte, qui l'exaspèrent sans profit plutôt que de le servir utilement. Des écoles plus nombreuses, des impôts plus rationnels, des salaires plus équitables, voilà ce que l'on demande aujourd'hui ; mais ce n'est pas tout, nous demandons aussi la liberté, parce qu'une nation sans liberté, c'est une femme sans honneur.

LES OUVRIERS

Vive Pauper !

Michel s'approche des conseillers avec lesquels il s'entretient à voix basse en même temps que les ouvriers se retirent.

LE COMTE, au baron.

Qu'avez-vous donc ?

LE BARON

Ne le voyez-vous pas ? Je suis ravi de tout ce que je viens d'entendre, émerveillé de tant de sagesse et de fraternité. Ici se trouvent des travailleurs paisi-

bles, sensés, reconnaissants ; ils ont pour chef un homme sorti de leurs rangs qui les secourt par ses œuvres et les honore par ses lumières. Quel exemple et quel progrès ! Le peuple, après mille siècles d'esclavage...

LE COMTE, *l'arrêtant.*

Ménagez-moi, monsieur le baron, après une heure de démocratie. Que de morgue ont ces précepteurs de faubourg ! J'aime mieux la colère des femmes, elle est plus sincère et plus amusante.

LE BARON

Tant pis pour vous, si vous avez pu rire des paroles de Mlle de la Roseraye ; leur violence était légitime, elle n'a pas un mot à rétracter. Les reproches qui vous ont été faits ne partaient pas moins d'un cœur blessé que d'un esprit honnête.

LE COMTE

Oui, oui, je l'ai bien remarqué comme vous ; cette jeune fille a véritablement de fort bons principes, un fond très réel d'innocence et de moralité.

LE BARON

Après ?

LE COMTE

Après ? Peut-être ne serait-elle pas une maîtresse aussi agréable que je le croyais.

SCÈNE X

LE BARON, LE COMTE, MICHEL, MADAME DE LA ROSERAYE, HÉLÈNE.

MICHEL, redescendant la scène avec Mme de la Roseraye.

Ai-je été sot de vous déranger pour une égratignure ! Je pensais à vous en tombant et je n'ai écouté que mon envie de vous voir. Quel est ce monsieur ?

MADAME DE LA ROSERAYE

Un neveu du baron, le comte de Rivailles. Dites-moi au moins si vous souffrez ?

MICHEL

Nullement, je vous assure. — Il ne me revient pas, votre comte.

MADAME DE LA ROSERAYE, au comte.

Je regrette bien que vous ayez choisi pour nous faire visite un jour aussi occupé que celui-ci.

LE COMTE

Vous êtes tout excusée. On vous aura dit, madame, que j'avais fait prendre plusieurs fois de vos nouvelles, et, sans la crainte de me présenter chez vous mal à propos, je serais venu déjà me mettre à votre disposition.

MADAME DE LA ROSERAYE

Vous êtes un ami trop nouveau, monsieur le comte, et un peu jeune pour que nous acceptions vos servi-

ces ; je ne vous en remercie pas moins de nous les offrir.

HÉLÈNE

Il faut, ma mère, dire à M. de Rivailles le parti que nous avons pris de ne plus recevoir personne.

MADAME DE LA ROSERAYE, surprise.

Oui, en effet.

LE BARON

M. de Rivailles attend, madame, que je vous apprenne moi-même le véritable motif de sa présence. J'avais prié mon neveu de se trouver ici pour être assisté d'un parent dans la démarche que je vais faire auprès de vous. Moi, Charles-Frédéric-Guillaume, baron d'Holweck-Mickelbourg, prince de Mohr, gentilhomme du duché de Saxe naturalisé citoyen français, ancien franc-maçon, auteur d'un mémoire sur le Feu couronné par l'Académie des Sciences, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle Hélène de la Roseraye.

MICHEL

Vous, vous, baron de Sainte-Périne, gentilhomme de la Salpêtrière !

MADAME DE LA ROSERAYE, l'arrêtant.

Mon ami !

MICHEL

Mille pardons, monsieur le baron... (Il va pour s'adresser à Hélène, mais interdit par sa contenance, il se retourne vers Mme de la Roseraye.) Parlez ! parlez !

MADAME DE LA ROSERAYE

Votre demande me touche, monsieur le baron; vous me voyez pourtant toute surprise de l'avoir entendue et bien embarrassée pour y répondre. Je mentirais si je vous promettais de conseiller à Hélène un mariage plus qu'honorable pour elle, mais où elle ne trouverait ni les convenances de l'âge ni les sécurités de l'existence. C'est une mère qui vous parle ainsi, vous ne sauriez vous blesser de sa franchise. Je ne veux pas vous cacher du reste que ma fille m'a été déjà demandée, et sans connaître encore ses sentiments pour un homme dont elle apprécie toutes les qualités et tous les mérites, je crois, si elle se décidait à me quitter, que ses préférences seraient d'accord avec les miennes.

LE COMTE

Il y aurait de l'indiscrétion, madame, à prolonger cette visite. (En saluant Hélène.) Vous voilà deux maris pour un, mademoiselle.

ACTE QUATRIÈME

PREMIER TABLEAU

Le théâtre représente un salon. — Au fond, table encore servie et qu'on vient de quitter.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE LA ROSERAYE, HÉLÈNE.

Au lever du rideau, Hélène, en robe de mariage, est assise sur un canapé. Mme de la Roseraye, à l'une des portes du fond, fait des signes d'adieu à des gens qu'on ne voit pas.

MADAME DE LA ROSERAYE, descendant en scène.

Mon Hélène est une belle fille qui n'a qu'à le vouloir pour plaire à tout le monde ; je parierais bien qu'en ce moment les amis de Michel le félicitent de la bonne grâce et de la tenue parfaite de sa femme.

HÉLÈNE

Vous êtes contente de moi ?

MADAME DE LA ROSERAYE

Oui, chère enfant, très contente de toi, et bien

heureuse aussi de ce mariage. Je ne me repentirai jamais, j'en suis sûre, d'avoir triomphé de tes hésitations. L'affection si profonde et déjà ancienne de Michel est une garantie pour ta mère que tu conserveras toujours le cœur de ton mari. Ses qualités sont de celles qui font les bons ménages et les femmes heureuses ; sa situation s'améliorera encore en même temps que ses travaux prendront plus d'importance ; le voilà sur la route de la fortune et des honneurs. A moins de rester vieille fille, pouvais-tu trouver un parti qui te convînt davantage ? Il n'est pas jusqu'à tes velléités de grandeur que tu satisferas tout à ton aise dans le cercle de tes nouvelles connaissances, où tu vas trôner comme une petite reine.

HÉLÈNE

Que vous êtes bonne de penser pour moi à tant de choses ! Je vous aime, ma mère, je voudrais vous ressembler. Je me rends compte en vous écoutant de l'infériorité de mon esprit, qui saute toujours d'un extrême à l'autre et d'exagération en exagération. Vous croyez peut-être qu'en me décidant à me marier sur vos instances, j'ai calculé à part moi les avantages de cette résolution. Il n'en est rien. Aisance, plaisirs, vanité, que m'importe ! Aujourd'hui moins que jamais, ce qu'on est convenu d'appeler le bonheur ne saurait me satisfaire, et si les joies de la vie m'avaient plus préoccupée que ses devoirs, il m'aurait fallu alors des satisfactions immenses, toutes les impétuosités de la passion, une liberté sans bornes. — Pardon ! ce que je vous dis là vous éton-

ne, vous trouvez que je m'émancipe un peu vite et que l'avenir ne serait peut-être pas sans danger. Rassurez-vous. J'ai fermé la porte pour toujours à ces imaginations licencieuses, qui ne laissent derrière elles que trouble, épuisement et remords. Je rêve maintenant une existence austère, sans frivolité et sans dissipation ; de graves devoirs accomplis plus gravement encore ; un foyer solennel comme un cloître. Vous voyez, ma mère, que nous sommes loin de nous entendre, et que nous envisageons mon mariage bien différemment. Vous me dites : « Tu tiens le bonheur, » et moi je pense : « L'honneur est là. »

SCÈNE II

LES MÊMES, MICHEL

MICHEL, à Mme de la Roseraye.

Vous avez une voiture en bas, mais nous vous retenons encore.

MADAME DE LA ROSERAYE

Non. Je vous quitte au contraire. Il est déjà bien tard pour rentrer à la campagne.

MICHEL

Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé faire ? Je vous aurais loué un petit appartement près du nôtre, jusqu'à ce que vous consentiez à vivre avec nous.

MADAME DE LA ROSERAYE

Passez d'abord votre lune de miel, nous verrons après. Avez-vous décidé quelque chose pour demain ?

MICHEL

Oui. Il est convenu avec ma femme qu'elle m'accompagnera à la fabrique. Je désirais que sa première visite fût pour mes ouvriers, qui lui ont envoyé leur bouquet.

MADAME DE LA ROSERAYE

A demain alors.

MICHEL

Prenez-vous Adèle avec vous ?

MADAME DE LA ROSERAYE

Non, je vous la laisse.

MICHEL

Il faudra aviser pour cette fille. Reste-t-elle à votre service ou au nôtre ?

HÉLÈNE

Ne vous occupez pas d'Adèle ; je sais qu'elle doit bientôt nous quitter.

MADAME DE LA ROSERAYE, à Hélène

Adieu.

HÉLÈNE

Vous partez décidément ?

MADAME DE LA ROSERAYE

Oui.

HÉLÈNE

Je vous ai dit des folies tout à l'heure, ma bonne mère, mais vous savez le peu d'importance qu'ont mes paroles. Je ne regrette rien ; je ne suis ni un monstre ni une victime ; le bonheur de la maison est entre mes mains, il ne s'échappera pas par ma faute.

MADAME DE LA ROSERAYE

Je ne veux pas me torturer la tête aujourd'hui et j'ai confiance dans l'avenir. Viens dans mes bras, mon enfant, que je te sente encore une fois sur mon cœur. Cette minute est la dernière qui me reste ; nous ne nous quittons pas, je le sais, mais tu ne m'appartiendras plus comme autrefois. Tu apprendras bientôt comme nos affections sont infidèles et comme on oublie vite, même sa mère. J'ai bien aimé la mienne, et pourtant je me reprochais déjà de l'abandonner, quand tu es venue au monde. Chère petite, où est le temps où je te portais tout endormie dans ton berceau ! Tu m'as causé bien des tristesses, mais que de joies aussi tu me rappelles, que de consolations ! — C'est ton tour maintenant. Ta vie sera plus douce que la mienne. Tu vas t'épanouir paisiblement, aimée, fêtée, choyée... Un jour viendra où je passerai dans les grand'mères, et toi alors, ma pauvre agitée, tu seras toute surprise de calculer le bruit de tes pas et de retenir jusqu'à ton souffle pour ne pas réveiller un petit être.

Mme de la Roseraye quitte Hélène et sort rapidement.

SCÈNE III

HÉLÈNE, MICHEL

MICHEL, allant à elle avec emportement.

Je t'adore ! Je t'adore !

HÉLÈNE

Prenez garde !

MICHEL, changeant de ton, très tendrement.

Je t'aime ! Je t'aime ! Je t'aime !

HÉLÈNE

Oui, je vous crois, mais je suis un peu troublée, éloignez-vous.

MICHEL

Je m'éloigne, mon Hélène, je t'obéis ; aujourd'hui, toujours. Toujours je serai soumis et suppliant ; tu ne connaîtras la violence de mon amour que par la tendresse de mes soupirs. Joie suprême ! Unique pensée ! Tu es à moi ! Les battements de mon cœur m'étouffent et je cède en même temps à une sensation inexprimable de bien-être et de délivrance. Il arrive souvent aux enfants dans leur sommeil de poursuivre une conquête merveilleuse qui fuit incessamment devant eux. Peu de rêves sont aussi fatigants et aussi cruels, c'était le mien ; mais ma merveille est là, près de moi.

HÉLÈNE

Comme il m'aime !

MICHEL, revenant près d'elle, pas à pas.

Donne ta main que je la couvre de baisers. Donne! Donne! (Elle lui donne la main.) Je t'adore, créature fière et pudique. (Mouvement d'Hélène.) Je voudrais me prosterner à tes pieds et respecter ton innocence, si la contemplation pouvait suffire à l'amour. — Mon ange, tu as rougi comme une rose! — Remets-toi, remets-toi.

HÉLÈNE

Pauvre homme! Son erreur me fait honte!

MICHEL, à quelques pas d'elle.

Tourne les yeux de mon côté. (Elle le regarde.) Est-ce la beauté de tes yeux qui m'enchante ou la franchise de tes regards?

HÉLÈNE, allant à lui vivement.

Je suis très heureuse de vous entendre dire que vous m'aimez. Parlez-moi de votre tendresse, mais oubliez mes perfections.

MICHEL

Laisse-moi tout te dire, et au terme de mes peines, que je puisse contempler librement ta personne adorée. Tu es belle comme une image, avec tes formes si pures et tes grands yeux honnêtes. Jamais je ne te verrai assez pour satisfaire mon cœur. Œuvre parfaite que je profane en la touchant. Fleur précieuse tombée entre mes mains grossières. Sois indulgente, mon enfant, c'est le jour et la nuit qu'on a mariés ensemble, mais quel homme serait digne de t'approcher!

HÉLÈNE

C'est assez. Ne me parlez plus ainsi. Une adoration semblable ne s'adresse qu'à ma personne, je ne la demande ni ne la mérite. Vous me désoleriez plus que je ne puis vous dire, si je pensais qu'en m'épousant, vous ayez recherché les attraits d'une jeune fille plutôt que les qualités de la femme ; je me suis rendue pour ma part à l'attachement d'un homme réfléchi que les considérations les plus sérieuses du mariage devaient préoccuper avant tout.

MICHEL

Chère Hélène, plus grave encore que touchante, et plus chaste que belle, tu es bien telle que je te jugeais ! — Ouvre ce médaillon. Que contient-il ?

HÉLÈNE

Un diamant.

MICHEL

Regarde encore.

HÉLÈNE

Je ne me dédis pas.

MICHEL

Oui, c'est un diamant, sans valeur pour les autres, d'un prix inestimable pour moi. Ce diamant, c'est moi qui l'ai créé. Comment m'y suis-je pris, n'est-ce pas, et quels sont les secrets dont je dispose ? Qu'importe à cette heure ! Un pédant te ferait le compte de toutes les analyses qu'il a tentées. Un inventeur t'apitoierait sur le récit de ses souffrances. Ne pensons qu'à ma découverte ; elle est là, sous nos yeux, elle brille comme une étoile. N'en disons pas trop cepen-

dant et n'admirons encore qu'une création de laboratoire. Je sais ce que ce diamant unique m'a coûté d'efforts et de travaux, mais pour en produire des milliers semblables, je ne devrai ni ménager mes peines ni calculer avec le temps. Hélas ! l'esprit dans ses conquêtes va moins vite que le cœur dans ses espérances. J'avais rêvé, mon Hélène, que le jour de ton mariage, une parure de ces diamants s'ajusterait à ta couronne d'orangers, et ces fruits de la science unis aux fleurs de la vertu auraient rayonné sur ton front comme le double symbole de la vie humaine ! — Te voilà toute sotte.

HÉLÈNE

En effet, j'admire la puissance de votre esprit et la pureté de votre nature.

MICHEL

Te moques-tu ?

HÉLÈNE

Vous interprétez bien mal mes pensées ; jamais elles n'ont été plus sérieuses ni meilleures pour vous.

MICHEL

Parle alors.

HÉLÈNE

Quelle fatalité gouverne donc la vie ! Pourquoi le hasard, maître de nos destinées, les réunit-il si tardivement ? Vous devriez vous plaindre de son injustice et moi reconnaître son indulgence.

MICHEL

Que veux-tu dire ?

HÉLÈNE

Je vous trouve bien modeste dans vos succès, bien généreux dans vos affections. Un homme comme vous, d'une intelligence droite et supérieure, devait-il rechercher une enfant comme moi, si capricieuse et si légère ?

MICHEL

Oui, tu es bien une enfant pour ignorer ce que tu vaux, pour oublier ce que je te dois. Qu'étais-je avant de te connaître ? Un bohémien.... presque un vagabond. Je faisais comme tant d'autres, qui ne manquent pas d'énergie, mais de conduite. Je battais le pavé de Paris, mécontent, besoigneux, rompu jusqu'aux os, et la stérilité de mes labeurs me jetait dans les consolations les plus grossières. Je te vis et je fus sauvé. Ta fierté réveilla la mienne ; tu étais harmonieuse, je devins ordonné ; je m'élevai pour te conquérir et l'idole de mes yeux fut la patronne de ma vie.

HÉLÈNE

Quelle femme apprendrait sans émotion qu'elle était aimée ainsi, dans un coin obscur, par un homme vaillant dont elle inspirait les travaux ; association idéale de deux êtres, glorieuse pour l'un, fortifiante pour l'autre... et dont les bienfaits me mériteraient votre indulgence, si j'avais été coupable envers vous.

MICHEL, souriant.

Coupable ?

HÉLÈNE

N'insistez pas.

MICHEL

Confesse-toi.

HÉLÈNE, à part.

Je voudrais le pouvoir.

MICHEL

Je te devine et je t'attendais là. N'est-ce pas l'ancien temps auquel tu penses, mes premières visites qui te reviennent, et tu regrettes aujourd'hui toutes tes cruautés d'autrefois. Comme tu me recevais alors ! Quel intrus, quel gueux, pensais-tu, avait-on laissé t'approcher ! A peine me regardais-tu par-dessus l'épaule, et sans pitié pour mes efforts, tu m'accablais de tes dédains.

HÉLÈNE

Mon ami.

MICHEL

C'est le défaut, vois-tu, des jeunes filles, de préférer ce qui est reluisant à ce qui est sincère, et de sourire à la chance plutôt qu'au mérite. Un million les étonne, un titre les éblouit ; il leur faut des héros avantageux comme elles. Aveuglement sans péril et sans durée. A peine sont-elles mariées, ces jeunes filles, leur intelligence s'éclaire, leur cœur s'engage ; on les croyait romanesques, les voilà réfléchies, et toutes les tentations de la vie brillante s'effacent devant les prestiges de la vie sérieuse. Patience, travail, droiture, mots vulgaires, dont elles découvrent la noblesse cachée. Savoir, talent, renommée, mots éloquents, ceux-là, qui leur rappellent la grandeur véritable. L'homme n'est plus ce passant dont elles

admiraient les chevaux ou les armoiries, mais un compagnon doux et sûr qui leur confie son nom, sa dignité et sa tendresse. Alors, émues et subjuguées, elles veulent payer leur bienvenue en donnant un gage de leur conscience, et elles s'accusent comme d'une grande faute de quelques railleries innocentes qu'on leur a pardonnées depuis longtemps. Oui, un autre peut-être aurait douté de ton cœur et de ta raison ; un autre t'aurait jugée frivole, insensible..., vicieuse, et il serait retourné, le malheureux, à son logis désert, plutôt que d'exposer l'honneur du lit conjugal. Mais moi, mon Hélène, épris de tes grâces éclatantes comme de tes vertus secrètes, aussi sûr de l'avenir que du passé, certain de ta loyauté comme de la mienne, je me suis mis à genoux pour obtenir ta main et je t'ai menée en triomphe dans ma maison.

HÉLÈNE

Honte ! honte !

MICHEL

Qu'as-tu ?

HÉLÈNE

Rien.

MICHEL

Quelle parole a pu te mécontenter ainsi ?

HÉLÈNE

Aucune.

MICHEL

A quoi songes-tu là ?

HÉLÈNE, allant à lui, lentement.

Exigez-vous que je vous le dise ?

MICHEL

Qu'est-ce donc !

HÉLÈNE, elle va pour parler et s'arrête.

Répondez-moi d'abord. Est-il vrai que vous ne deviez qu'à moi seule votre dignité et votre élévation ?

MICHEL

Oui.

HÉLÈNE

Est-il vrai que vous m'aimiez sans mesure et sans retour, et qu'en me perdant vous vous perdriez vous-même ?

MICHEL

Je te le jure.

HÉLÈNE

Est-il vrai qu'il y ait des hommes indulgents jusqu'à la folie et généreux jusqu'au martyre ?

MICHEL

Après ? Après ?

HÉLÈNE, elle va pour parler et s'arrête encore.

C'est tout, tout. Je suis émue, surexcitée plus que de coutume. Je voulais entendre encore les assurances de votre amour. Les torts qui ont précédé mon mariage, je les rachèterai après. — Éteignez ces lumières. Ouvrez cette porte. (Michel s'éloigne.) Allons, cache ta honte et soutiens ta perfidie. Il fallait parler plus tôt, éprouver son amour avant de trahir sa confiance. Fille perdue, quel homme plus crédule pouvais-tu tromper plus bassement ! Tu as été sans scrupules, sois sans pudeur maintenant.

MICHEL, revenant.

Viens ! Viens ! Mon amour ! Ma vie ! Ma femme ! Nuit divine que j'ai attendue si longtemps dans la fièvre ! Heure d'extase et de transport !

Ils font quelques pas.

HÉLÈNE

Pardonnez-moi.

MICHEL

Je t'implore.

HÉLÈNE

Dites-moi que vous me pardonnez.

MICHEL

Toutes tes fautes pour un seul de tes baisers.

HÉLÈNE

J'ai méconnu la supériorité de votre esprit.

MICHEL

Il s'agit bien de mon esprit. Je t'aime !

HÉLÈNE

Je me suis jouée des tendresses de votre cœur

MICHEL

Qu'importe, si elles te touchent maintenant. Je t'adore.

HÉLÈNE

J'ai été l'une de ces jeunes filles, la plus coupable de toutes, que leur aveuglement entraîne à leur perte. Un homme, je le méprise et je le hais aujourd'hui.

MICHEL

Une amourette !

HÉLÈNE, se jetant à ses pieds.

Pardonnez-moi.

MICHEL

Relevez-vous. Parlez, parlez vite. Cet homme, vous échangiez des lettres avec lui ?

HÉLÈNE

Oui.

MICHEL

Des rendez-vous ?

HÉLÈNE

Oui.

MICHEL

Il vous pressait de ses caresses, de ses désirs... Misérable ! (Il la frappe plusieurs fois; elle tombe.) Fille de ton père, qui était un misérable aussi... Infâme ! Prostituée ! La fille des rues me dégoûterait moins que toi. Va-t'en, va-t'en, je t'étranglerais... Ah ! que je ne te rencontre jamais avec ton galant, son compte serait vite réglé. (Elle s'est relevée et dirigée vers la porte.) Où cours-tu, coquine ? Reste là, ne bouge pas. Irais-tu le retrouver par hasard ?... Réponds, effrontée ! Es-tu lâche aussi ? As-tu tous les vices ? Dis-moi donc que tu vas le retrouver.

HÉLÈNE

Eh bien, oui !

Michel court à la table et saisit un couteau ; Hélène tend sa poitrine ; il hésite et s'enfuit en poussant des cris sauvages.

DEUXIÈME TABLEAU

Une antichambre.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE, puis ADÈLE.

HÉLÈNE

Elle entre par la gauche, tenant un flambeau d'une main et de l'autre une lettre. — Sa toilette est celle du tableau précédent. — Allant à une porte.

Adèle, vous êtes là ?

ADÈLE, derrière la porte.

Oui, madame.

HÉLÈNE

Habillez-vous.

ADÈLE, entrant.

Me voici, madame. J'ai entendu du bruit et je me suis levée.

HÉLÈNE

Vous allez porter cette lettre chez M. de Rivailles. Si vous ne le trouviez pas, vous diriez qu'elle est très importante et qu'il faut qu'elle lui parvienne sur-le-champ.

ADÈLE

Madame ne redoute pas de rester ici ?

HÉLÈNE

Allez, allez.

Adèle sort.

SCÈNE II

HÉLÈNE.

J'étais sincère en l'épousant. L'humilité de son amour m'avait touchée ; sa vie devenait l'exemple et le partage de la mienne. J'aurais voulu pour moi seule racheter une faute que moi seule aurais connue. Ce secret fatal s'est échappé de ma conscience ; l'amour ne pardonne pas à l'amour. C'est bien. Je m'affranchis ! Je me délivre ! Assez de luttes avec les autres ! Assez de combats avec moi-même ! Je me jette tête baissée dans ce monde vivant et aventureux qui m'épouvante comme une tempête et qui m'attire comme un paradis. Misères que tout le reste ! Conventions ! Préjugés ! Ce qu'on dira, que m'importe. Ces femmes vertueuses qui serrent la main de leurs amants sous les yeux de leurs maris s'écarteront de moi, je serai plus fière encore que leur mépris !

Le comte sera-t-il chez lui ? Cette lettre, inattendue, de quel air la recevra-t-il ? Il m'aimait malgré tout. M'aime-t-il encore ? Folle ! Folle ! Quelle question te fais-tu là ? Ignores-tu ce que vaut son amour ? Ne compte pas sur son cœur, compte sur l'appui qu'il te doit et souhaite qu'il te préfère à la première venue. L'aimes-tu toi-même ? Ah ! s'il était là, devant moi, et qu'il connût mes plus secrètes pensées, je ne pourrais pas supporter son regard. Non, je ne l'aime

plus ! Ce que je veux de lui maintenant, c'est ce que j'ai refusé autrefois : toutes les fantaisies de la richesse, toutes les voluptés de l'indépendance.

Cette fille ne revient pas. Que ferais-je, si le comte plus barbare encore que l'autre, me laissait là, sans protection et sans refuge ? Que deviendrais-je ? Oui, ma mère me pardonnerait. Pauvre mère ! Quelle douleur demain et quelle honte ! J'aimerais mieux mourir que de reparaître devant elle. Pourquoi ai-je fait cet aveu ? Quel remords m'a prise ! Quelle audace m'a tentée ? Ne savais-je pas que les hommes qui ne comptent pour rien leurs trahisons sont sans pitié pour les nôtres. Tous sont ainsi, le bourreau qui m'a perdue comme le malheureux que j'ai trompé. Où est-il maintenant ? Que fait-il ? Il souffre de son côté et moi du mien. Pourquoi ne revient-il pas ? Ah ! s'il revenait ! Si l'amour me le ramenait, généreux et apaisé, et que le passé fût absous solennellement, moi, je ne me souviendrais ni de ses indignes violences ni de mes honteuses tentations. Je le bénirais, cet homme, qui me rendrait au respect de moi-même et me remettrait pour toujours dans un chemin paisible et honoré.

Adèle rentre.

SCÈNE III

HÉLÈNE, ADÈLE.

ADÈLE

M. le comte n'était pas rentré, madame, mais j'ai

trouvé le valet de chambre qui a été lui porter la lettre à son cercle.

HÉLÈNE

Pourquoi riez-vous ?

ADÈLE

Madame aurait bien tort de s'inquiéter. Jean, le domestique de M. le comte, m'a bien reconnue, et comme il a oublié d'être bête, celui-là, il a compris tout de suite. Dites à votre maîtresse, qu'il m'a fait, que son appartement est préparé depuis longtemps, j'ai des ordres pour la recevoir.

Hélène, humiliée, les larmes aux yeux, se sauve par la gauche.

SCÈNE IV

ADÈLE

Pimbêche ! En v'là une qui ne sait pas ce qu'elle veut ! Malheur ! On est honnête ou on ne l'est pas. Ou tout l'un ou tout l'autre. C'était bien la peine de se fâcher avec M. le comte et d'épouser ce pauvre M. Pauper pour recourir après M. le comte ; il n'en manque plus qu'un troisième. (Allant au fond.) Entrez, monsieur le comte. Je vais prévenir madame que vous êtes là.

SCÈNE V

LE COMTE.

Quelle peste que les femmes ! Elles vous tombent

dans les bras au moment où l'on n'y pense plus. Je ne pouvais pas dire non devant une épître pareille : « Telle je vous ai fui, telle je vous reviens. Entre un traître et un assassin, j'ai recours au traître. » Coquine, tu me payeras cher toutes tes comédies et tes impertinences.

SCÈNE VI

LE COMTE, ADÈLE.

ADÈLE

Monsieur le comte me permet-il de lui donner un conseil ? On peut dire tout ce qu'on voudra de madame, que sa conduite pèche beaucoup et qu'elle n'a pas deux idées de suite, mais elle n'est pas grimacière. La voilà qui pleure en ce moment, de vraies larmes qui coulent pour de bon et dont monsieur le comte ne devrait pas rire. J'engage bien monsieur le comte, s'il veut en arriver à ses fins, à ne pas entrer là comme à la caserne. C'est comme j'ai l'honneur de le lui dire. Nous autres, femmes, nous aimons quelquefois les militaires, madame le prouve bien, mais faut-il encore qu'il y ait un sentiment sous leur uniforme.

LE COMTE, *lui donnant de l'argent.*

Est ce que tu prendrais le parti de ta maîtresse contre moi ?

ADÈLE

Pas plus le sien que le vôtre, monsieur le comte. Je dis ce qui est ; mais je ne m'intéresse pas à toutes

vos folies malhonnêtes. Il n'y a qu'une personne ici qui ait mon estime et partant mon affection, c'est la mère de madame.

LE COMTE

Tu sers bien les gens que tu aimes.

Il entre à droite.

SCÈNE VII

ADÈLE

Qu'ils s'arrangent ! Je vais me coucher. Je n'aurai pas volé mon lit. (On entend chanter dans la rue.) Allons, c'est le tour des pochards maintenant. La débauche en haut ! L'ivrognerie en bas ! Je ne ferai pas de vieux os à Paris, moi, on voit de trop vilaines choses !

Elle sort.

TROISIÈME TABLEAU

Une rue sur les quais. A droite, une maison dont le second étage est éclairé.

SCÈNE UNIQUE

MICHEL, ivre-mort.

Il chante.

Robin revint au village
Pour épouser ses amours..

18

Pour épouser ses amours
Robin revint au village,
Pour épouser ses amours.

Son amie était toujours
La plus belle et la plus sage.

Mais qui fut bien confondu
Le soir de leur mariage ?

Pauvre Robin !
Pauvre Robin !

La guenon avait perdu,
Avait perdu, avait perdu...

Il chancelle et va rouler contre la maison. La porte s'ouvre ; le comte paraît, suivi d'Hélène ; ils passent par-dessus lui.

MICHEL, endormi.

Bonsoir, Hélène... Je t'adore ! Je t'adore !

ACTE CINQUIÈME

Un laboratoire.

SCÈNE PREMIÈRE

LE BARON, UN MÉDECIN.

Ils sont entrés par la porte de gauche, le médecin le premier.

LE BARON

Eh bien ?

LE MÉDECIN

Votre homme est perdu et il n'a que ce qu'il mérite.

LE BARON

Vous m'étonnez ; une organisation comme la sienne détruite en si peu de temps ; un corps de fer, des membres d'athlète.

LE MÉDECIN

Oui, et il est archi-perdu. Vous l'avez entendu qui me criait : « Le coffre est bon, docteur, le coffre est bon. » Animal ! si tu pouvais voir ton cerveau, tu n'en dirais pas autant que de ton coffre.

LE BARON

Il est malheureusement vrai que la tête s'en va de jour en jour.

LE MÉDECIN, après avoir regardé autour de lui.

Où m'avez-vous amené, baron ?

LE BARON

Chez un savant, un savant d'une espèce particulière ; quel effet vous a-t-il produit ?

LE MÉDECIN

Il m'a fait l'effet d'un ivrogne. Et à quoi emploie-t-il tout ce charbon, votre savant, est-ce qu'il en mangerait par-dessus le marché ?

LE BARON

Ne raillez pas, mon ami. Cet homme est très intéressant, je vous assure, si sa maladie ne l'est pas. Il a ou plutôt il avait une intelligence supérieure, une valeur hors ligne, et sans certaines circonstances qui l'ont jeté à corps perdu dans la boisson, son nom serait devenu célèbre comme ceux de Rumkorff et de Faraday. Il aurait illustré ce laboratoire où il mourra misérablement.

LE MÉDECIN

Je vous crois. C'est sa mère sans doute, qui est là auprès de lui.

LE BARON

Non, c'est sa belle-mère. Une créature...

LE MÉDECIN, l'interrompant.

Évangélique !... Et la femme de ce garçon ? On ne parle pas de sa femme, voilà l'explication que je cherchais.

LE BARON

Je la connais, cette femme, mon cher docteur, qui mérite, elle aussi, indulgence et pitié. Ses fautes ne lui ont pas porté bonheur. L'homme qu'elle aimait passionnément n'était pas digne d'elle. Ils sont séparés aujourd'hui, et j'ai des raisons de croire que pour se rapprocher de sa mère, elle accourrait soigner son mari.

LE MÉDECIN

Je l'engage alors à ne pas perdre de temps. — Et vous, baron, parlez-moi un peu de vous ; vous ne me demandez pas une consultation en passant. La tête ?

LE BARON

La tête se porte parfaitement.

LE MÉDECIN

L'estomac ?

LE BARON

L'estomac fonctionne régulièrement.

LE MÉDECIN

Les jambes ?

LE BARON

Les jambes font leur service admirablement.

LE MÉDECIN

Allez au diable.

LE BARON

Je suis un sage, mon ami, et les sages vivent cent ans.

Le médecin sort par la droite, reconduit par le baron. Mme de la Roseraye entre par la gauche.

SCÈNE II

LE BARON, MADAME DE LA ROSERAYE.

MADAME DE LA ROSERAYE

Comment le docteur l'a-t-il trouvé ?

LE BARON

Pas bien ; pas bien du tout. Du calme, pauvre femme, du calme. Vous connaissez mes sympathies profondes pour M. Pauper et je suis très affecté de sa situation ; mais la vôtre aussi est bien intéressante. Toutes les personnes qui vous aiment se désolent de vous savoir ici, seule, affligée, souffrante, pauvre malade qui avez charge d'un malade.

MADAME DE LA ROSERAYE

Je n'ai pas le temps de penser à moi.

Un temps.

LE BARON

Vous avez reçu des lettres de votre fille ?

MADAME DE LA ROSERAYE

Non.

LE BARON

Comment, non ? Je suis certain cependant qu'elle vous a écrit plusieurs fois. Quelqu'un aurait-il détourné ces lettres ?

MADAME DE LA ROSERAYE

Ne cherchez pas, je les ai reçues. Ma fille s'est trompée, si elle a cru que ma tendresse pour elle était inépuisable et qu'elle pourrait laver le passé avec quelques larmes Son repentir ne me touche pas. Elle souffre, c'est justice. Je suis insensible à ses douleurs. Il est inutile qu'elle m'écrive, il est inutile qu'on me parle d'elle, je ne la reverrai jamais.

LE BARON

Je blâmerais tout à fait une résolution de ce genre qui ne serait ni généreuse ni sage ; voudriez-vous laisser votre enfant exposée à des épreuves pires que des tentations ? Votre devoir, au contraire, est de la protéger davantage, en regrettant de ne l'avoir pas connue plus tôt.

MADAME DE LA ROSERAYE

Je savais que ma fille avait la tête vive, des idées singulières, une exaltation malheureuse ; mais qu'elle fût sans principe et sans moralité, cela je ne le savais pas, et pour m'accuser d'imprévoyance, vous ignorez ce qu'est le supplice d'une mère qui n'a pas gardé l'honneur de son enfant. Égarée ou séduite, coupable dans les deux cas, si Hélène s'était jetée à mon cou, j'aurais pris ma part de sa faute et nous l'aurions expiée ensemble. Mais il ne s'agit même plus de sa

faute. Est-ce possible ? Je n'ai rencontré qu'un être, un seul, qui fût bon, dévoué, respectueux ; son affection m'était douce, son mérite m'était cher ; je suivais chaque jour le progrès de ses travaux et le développement de son esprit. Parti de rien, il allait arriver à tout. Cette existence a été détruite ; cette intelligence a été foudroyée ; cet être est à deux doigts de la folie où de la mort. Et c'est ma fille... je n'ai plus de fille... il est là, mon enfant, il est là.

LE BARON

Oui, vous dites juste, votre enfant véritable, c'est bien lui et il était digne de toutes vos tendresses ; mais elle, elle a droit à toutes vos indulgences. Son repentir est sincère, sa douleur est profonde. Prenez garde, Hélène ressemble beaucoup à son père, elle pourrait finir comme lui.

MADAME DE LA ROSERAYE

Allez, allez, frappez-moi, meurtrissez-moi. Ce n'est pas assez du spectacle que j'ai sous les yeux, rappelez-moi le plus cruel des souvenirs. Vous me déchirerez le cœur, vous ne l'attendrirez pas. Que me demandez-vous ? De pardonner à une libertine qui trahira encore ma confiance et mon affection. Je ne le veux pas. Elle est libre, libre, entendez-vous, maîtresse de ses actions, maîtresse de ses jours. Je l'ai pleurée vivante plus que je ne la pleurerai morte. (Hélène paraît à ce moment à la porte de droite ; Mme de la Roseraye l'apercevant et courant à elle, les bras ouverts.) Ma fille ! Mon enfant !

Larmes.

SCÈNE III

LES MÊMES, HÉLÈNE.

MADAME DE LA ROSERAYE

Oui, oui, j'oublierai tout, je ne t'en veux plus, je t'aime comme autrefois, mais ne reste pas ici davantage, va-t'en, va-t'en.

HÉLÈNE

Ne me renvoyez pas, ma mère. Vous m'avez rendu votre cœur, laissez-moi regagner celui de mon mari.

MADAME DE LA ROSERAYE

Il est trop tard.

HÉLÈNE

Non, il n'est pas trop tard pour m'exposer à sa colère, pour m'humilier à ses pieds.

MADAME DE LA ROSERAYE

Il ne s'agit pas de toi, mon enfant, je ne pense qu'à lui. Ta présence le tuerait.

HÉLÈNE

Elle peut le sauver aussi.

MADAME DE LA ROSERAYE

Va-t'en, va-t'en, c'est moi qui irai te voir, demain, aujourd'hui, tous les jours, mais je ne veux pas que tu restes ici une minute de plus.

HÉLÈNE

Où est-il ?

SCÈNE IV

LES MÊMES, MICHEL.

MICHEL, il va au baron qu'il ne reconnaît pas.

Vous êtes encore ici, docteur, le coffre est bon ! (Allant à Mme de la Roseraye.) Eh bien ! le voilà debout, sur ses jambes, ce méchant garçon, qu'on soigne si bien et qu'on gronde si fort ; je ne boirai plus, je te le promets. (Mme de la Roseraye le maintient dans ses bras jusqu'à ce qu'il ait aperçu Hélène.) Quelle est cette personne ?

MADAME DE LA ROSERAYE, obéissant au désir d'Hélène.

Ma fille.

MICHEL

Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé d'elle ? Elle vient pour assister à ma gloire ! (Il va à Hélène.) Bonjour, mon enfant, avez-vous fait un bon voyage ?

Il s'éloigne.

HÉLÈNE, allant vivement au baron.

Est-ce l'ivresse ou la mort ?

LE BARON

C'est la mort.

HÉLÈNE

Les médecins l'ont-ils condamné ?

LE BARON

A moins d'un miracle.

HÉLÈNE

Emmenez ma mère.

LE BARON, à Mme de la Roseraye.

Venez.

SCÈNE V

MICHEL, HÉLÈNE.

HÉLÈNE

Regardez-moi, fixement, tenez vos yeux sur les miens et cherchez au fond de votre mémoire l'évènement le plus grave de votre vie. Qui êtes-vous ? Qui suis-je ? La douleur et les larmes m'ont-elles défigurée à ce point que vous ne reconnaissiez pas une femme dont vous avez adoré la beauté ?

MICHEL

Oh ! je vous comprends bien. Je ne suis pas encore une bête. Si vous êtes pour vivre avec nous, mon enfant, il faudra parler moins haut. Notre maison est une maison silencieuse. Cette dame que vous venez de voir, c'est ma mère. Vous lui conterez vos amours, ça la distraira ; moi, j'ai la tête à autre chose. (Il quitte Hélène et continue.) Je ferai cette affaire-là tout seul. Il y a des millions à gagner, à moi les millions. Je trouverai bien un ami qui m'avancera quelques pièces de cent sous. Pas d'associé. Je n'en veux plus d'associé. J'ai été assez exploité, grugé, volé. De la Roseraye peut se tenir tranquille, il n'aura pas ma rose.

HÉLÈNE

Êtes-vous marié ?

MICHEL

Marié... oui... plusieurs fois.

HÉLÈNE

N'est-ce pas une femme, une femme tendrement aimée, une femme déloyale, qui a été la cause de tous vos chagrins, et dont le retour vous apporterait la guérison ?

MICHEL

Je ne les ai jamais aimées, les femmes. Le peu d'argent que je gagne à la sueur de mon front passe chez le marchand de vin. J'ai essayé de ne plus boire, c'est ce qui m'a rendu malade. Donnez-moi à boire. Non ?... Non ?... Je ne vais pas bien depuis quelques jours ; c'est le travail, la boisson n'y est pour rien ; c'est le travail. Cent trente et une nuits de suite, rien que ça, en tête-à-tête avec une énigme, il y a bien de quoi détraquer la cervelle d'un individu. Je barbote par moments, mais ça ne m'empêche pas de parler raisonnablement et de reconnaître les amis. Je t'ai bien reconnue tout de suite. Tu demeures toujours dans le quartier... hé !... J'irais chez toi les yeux fermés... rue de l'École-de-Médecine, 19, au cinquième, la porte à droite..., ton nom est sur la porte, madame Rosalie... Faut pas pleurer pour ça, tu es une bonne fille ! Donne-moi à boire. (Avec colère.) Je te dis de me donner à boire.

HÉLÈNE

Je ne le veux pas. (Elle se jette à ses pieds.) Tais-toi, par pitié, tais-toi. Ne prononce plus ce mot affreux. Maîtrise ce besoin terrible qui t'a déjà fait tant de mal. Ménage les forces qui te restent et mes soins de tous les instants te rendront à la santé, à tes travaux, à ton génie. Distingue la voix qui te parle. Retrouve dans les plis de ta pensée et de ton cœur le portrait de la créature qui est là, à tes genoux. Souviens-toi de ton amour pour elle.... mais rappelle-toi donc. Rappelle-toi cette nuit épouvantable, où un homme égaré par la vengeance, le couteau à la main...

MICHEL, tombant dans son fauteuil, suffoquant.

Assez, assez, assez !

HÉLÈNE

Cette jeune femme, vêtue d'une robe blanche qu'elle était indigne de porter, reconnais-la. C'est moi, moi, Hélène, la douleur et le repentir m'ont purifiée ; reconnais-moi pour me pardonner.

MICHEL

Pourquoi me faites-vous peur ?... Je ne les ai jamais vus, ces gens-là ! Est-ce que je peux vous défendre... Je suis trop faible pour vous défendre.

HÉLÈNE

Il a tout oublié !

MICHEL

Laissez-moi... Qu'on ne me parle plus... Vous me cassez la tête... Ah ! ma pauvre tête... elle s'em-

brouille... Je m'en vas... Au secours..., à boire..., là... là... aidez-moi donc. (Il balbutie et regarde Hélène qui, tout en le suivant des yeux, s'est dirigée vers la porte de gauche pour chercher du secours. — Courant sur elle.) Tu m'emportes mes diamants !... Mes diamants ! Où sont mes diamants ?

Il pousse un cri, et se précipitant sur ses appareils, il démasque sa découverte. — Illumination du laboratoire par les diamants ; il saisit un bloc cristallisé qui lui échappe des mains et se brise en éclats. Il tombe et meurt, la tête entourée de diamants. — Hélène a appelé. — Mme de la Roseraye, accourue la première, se jette sur le corps.

LE BARON, très ému de ce spectable.

Le monde vient de perdre un grand homme et la science un grand secret.

FIN

L'ENLÈVEMENT

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 18 novembre 1871.

PERSONNAGES

RAOUL DE SAINTE-CROIX.........	MM.	Saint-Germain.
ANTONIN DE LA ROUVRE.........		Munié.
AUGUSTE, vieux domestique.		Ricquier.
EMMA DE SAINTE-CROIX..........	Mmes	Fayolle.
MADAME DE SAINTE-CROIX.......		Alexis.
ANTOINETTE, comtesse BORDOGNI.		Magnier.
ADÈLE, jeune femme de chambre.......		XXX.

La scène se passe en province, dans un château.

L'Enlèvement

ACTE PREMIER

Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE

DE LA ROUVRE, EMMA.

EMMA

Oui, votre éloge de la solitude est fort juste, et je comprends très bien que vous préfériez votre compagnie à celle des autres. Mais la solitude ne saurait être éternelle ni absolue. Nous vivons sur un ensemble de réalités auxquelles nul de nous ne peut rester indifférent. *Homo sum et nihil humani alienum puto.* Ne vous étonnez pas de cette citation, j'apprends le latin maintenant.

DE LA ROUVRE

Langue superbe, comme le peuple qui l'a parlée ! Ce que nous avons eu de meilleur en France, nous le devons aux Romains : la dictature et la centralisation.

EMMA

Écoutez où je voulais en venir. Vous êtes jeune encore ; votre cœur me paraît tendre et sûr ; votre esprit est immense, avec un tour original qui convient parfaitement à toute votre personne ; vous avez de la fortune plus qu'il n'en faut, mariez-vous.

DE LA ROUVRE, se levant brusquement.

Adieu, madame.

EMMA

Vous me quittez ?

DE LA ROUVRE

Oui.

EMMA

Quelle affaire vous presse ?

DE LA ROUVRE

Aucune.

EMMA

Restez alors, je vous en prie.

DE LA ROUVRE

Non.

EMMA

Je suis faite maintenant à vos singularités, mais celle-ci dépasse un peu les bornes.

DE LA ROUVRE, revenant.

Vous moquez-vous de moi, madame ?

EMMA

Que voulez-vous dire ?

DE LA ROUVRE

Suis-je de ces libertins dont une femme s'amuse, qu'elle congédie d'une main en les retenant de l'autre ?

EMMA

Je ne vous comprends pas. Mais je vous ai gardé en effet une minute de trop. Partez !

DE LA ROUVRE

Non ! Je reste !

EMMA

Mettez-vous au piano pour votre peine et jouez-moi ce petit air indien qui me plaît tant.

DE LA ROUVRE

Demandez-moi autre chose ; une lecture ou un tour de cartes ; j'ai abandonné la musique qui me jetait à terre.

EMMA

Vous avez été dans l'Inde, m'avez-vous dit ?

DE LA ROUVRE

Oui, madame, j'y ai passé deux ans. Admirable région, bien supérieure à toute nos contrées d'Europe ! Les personnes d'une santé ordinaire y sont enlevées en peu de temps ; on mange mal ; on dort peu ; les facilités accessoires de la vie ne comptent pas dans ce pays véritablement magique, qui procure des surprises perpétuelles et des enchantements sans fin. Un détail vous le fera comprendre. On trouve des éléphants au coin des rues comme chez nous des commissionnaires. Le Gange et l'Indus, vous le savez,

traversent cette partie du monde, couverte d'une végétation tropicale, comme la chaleur du reste. Des plaines célèbres, où se conservent encore les dernières espèces de grands animaux, tels que hyènes, tigres, léopards, serpents de première, de deuxième et de troisième classe. Ajoutez à ces magnificences de la nature les débris d'une civilisation grandiose. Vous n'ignorez pas, madame, que l'Inde nous a laissé des monuments merveilleux et des poèmes magnifiques, dont le plus petit forme à lui seul une bibliothèque tout entière. Si vous le voulez, nous les lirons ensemble ?

EMMA

Oui, je serai charmée de faire la connaissance de ces ouvrages avec un poète et un érudit tel que vous.

DE LA ROUVRE

Prenons jour, n'est-ce pas ? Demain ?

EMMA

Non, pas demain.

DE LA ROUVRE

Après-demain, alors ?

EMMA

Il faut que je vous annonce un événement, qui n'a rien d'imprévu du reste, mais qui ne me permettra plus de vous recevoir avec la même intimité. Après des entraînements excusés par son âge et une séparation de plusieurs mois, mon mari vient me rejoindre ici.

DE LA ROUVRE

Il n'en a pas le droit, madame.

EMMA

Taisez-vous.

DE LA ROUVRE

Non, madame, il n'en a pas le droit. Je le lui dirais à lui-même, en face du monde entier. La conduite immorale de M. de Sainte-Croix n'est pas seulement une atteinte au contrat qu'il a signé avec vous ; elle viole les lois éternelles qui ont placé le respect de l'amour dans la fidélité des partenaires.

EMMA

N'allez pas plus loin. Il a été convenu que nous ne parlerions jamais de mon mari.

DE LA ROUVRE

Oui, madame, quand je vous croyais séparée pour toujours.

EMMA

Ne me fâchez pas, ou je vous renverrais cette fois tout de bon.

DE LA ROUVRE

Soit ! Laissons M. de Sainte-Croix pour atteindre plus haut que lui. Périsse cette loi française, absurde et implacable, qui pose sur le mariage un sceau indestructible, où sont gravées maintenant, auprès des dispositions du Code, plus de farces et de gravelures que n'en contient l'Arétin. A Rome, madame, dont je vous parlais tout à l'heure, le divorce était autori-

sé. Il l'est encore de nos jours, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, dans tous les pays protestants, où la foi religieuse ne combat pas les réformes sociales. Notez ce point que la séparation, telle que les tribunaux la prononcent et que nos mœurs l'autorisent, est pire mille fois que le divorce. Considérez encore que là où le mariage est révocable, le divorce est pourtant très rare et l'adultère inconnu. Périsse cette loi mauvaise qui lie à jamais des unions impossibles et jette l'un contre l'autre deux êtres qu'elle a rivés ensemble ! Périsse cette loi mauvaise qui n'a pas de châtiment pour le déserteur et abandonne le porte-drapeau ! Périsse cette loi mauvaise enfin, qui, établissant une règle sociale au-dessus des prescriptions divines, vous jette aujourd'hui, madame, après un isolement héroïque, dans un rapprochement monstrueux.

EMMA

Prenez garde à ce que vous dites et modérez-vous.

DE LA ROUVRE

Je suis calme, madame, très calme, et je vais vous le prouver. Victime d'un mariage déplorable et d'une loi plus déplorable encore, vous flottez aujourd'hui, vous flotterez demain, vous flotterez toujours, comme une barque en détresse que la vague ne ramènera plus au port. Le devoir abstrait vous convie et vous tente, espèce de dieu Moloch qui dévore ses sacrificateurs ; vous lui demandez des compensations improportionnées à ses exigences. Le monde vous fait peur avec ses anathèmes, anathèmes de petite vie et de

bonnes gens qui voient un monstre derrière leur loupe. Je suis calme, madame, et je poursuis. Je vous demande votre main, qui est libre pour moi sinon pour les autres. Votre mari est mort, je le remplace. Votre foyer est en poudre, je vous offre le mien. Vous êtes seule, troublée et chancelante, appuyez-vous. Jamais reine d'Orient, reçue par un pâtre dans sa cabane, ne trouva plus de respect et d'adoration que je ne vous en montrerai moi-même, le jour où, jetant vos chaînes, franchissant les murailles, écartant les fantômes, vous viendrez à ma rencontre en me disant : Me voici !

EMMA

Je vais vous répondre, sans faire de coquetterie avec vous et sans me scandaliser de votre proposition. Il y a quelque temps, je l'avoue, j'aurais été mieux disposée pour l'entendre ; mais des raisonnements plus complets m'ont ramenée dans une voie plus sûre, où il ne tiendra qu'à mon mari de me fixer. Depuis mon mariage, j'ai beaucoup observé le monde ; il a des compromis qui me révoltent ; il a des jugements que je redoute. Les femmes sacrifiées doivent tenir bon jusqu'à la dernière heure, placées entre l'hypocrisie dans l'inconduite ou la déchéance dans les aventures. J'entends ma belle-mère qui vient nous interrompre fort à propos.

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME DE SAINTE-CROIX

MADAME DE SAINTE-CROIX

Vous ne partez pas, j'espère ?

DE LA ROUVRE

J'étais debout, madame, avant votre arrivée.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Restez, ou je me retire.

DE LA ROUVRE

Excusez-moi. C'est l'heure assez habituelle où mes fièvres me prennent, et je ne suis pas un homme à retenir dans ces moments-là !

Il sort.

SCÈNE III

EMMA, MADAME DE SAINTE-CROIX

MADAME DE SAINTE-CROIX

Me permettrez-vous une remarque, ma chère Emma, avant que d'autres ne la fassent comme moi ? Il me semble que les visites de M. de la Rouvre sont de plus en plus fréquentes.

EMMA

En effet, madame, et ces visites, que vous désapprouvez sans doute, je les ai autorisées.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Je ne blâme rien. N'est-ce pas mon devoir pourtant d'appeler votre attention sur des rapports de voisinage, qui pourraient devenir, je ne dis pas dangereux, mais compromettants ?

EMMA

Compromettants ! Pourquoi ? Voulez-vous dire que la conduite de votre fils autoriserait des défaillances dans la mienne, et que je me trouve ainsi, par sa faute, exposée plus facilement aux soupçons ?

MADAME DE SAINTE-CROIX

J'espérais, ma chère Emma, qu'en vous réconciliant avec Raoul vous auriez oublié ses torts. Si grands qu'ils soient, nous attendons aujourd'hui ce mari prodigue. Il a accepté comme il le devait la proposition d'un rapprochement que je lui ai faite de votre part. Vos dispositions étaient bonnes, sages, tout à fait dignes de vous ; je ne pense pas qu'elles aient changé au moment d'amener leur effet ?

EMMA

Non, madame.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Convenez avec moi, comme de la chose la plus naturelle du monde, que notre voisin vous fait la cour.

EMMA

M. de la Rouvre ne me fait pas la cour ; il m'aime.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Et il vous l'a dit ?

EMMA

Aujourd'hui pour la première fois.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Vous comptez le recevoir encore ?

EMMA

Laissons M. de la Rouvre et parlons plus utilement de mon mari.

MADAME DE SAINTE-CROIX

A quoi bon ?

EMMA

Je le désire. Élevée par un digne tuteur qui craignait de mourir avant de m'avoir établie, on se mit en campagne pour me marier au moment même où vous pressiez votre fils d'en faire autant. Nous étions du même monde ; nos fortunes étaient égales ; on me présenta Raoul, cavalier élégant, je l'acceptai. Devenue sa femme, je ne lui trouvai pas le mérite nécessaire, et, comme disent les Anglais, le *nobility* de l'homme. Il était ignorant, futile, détaché de tout, excepté de lui-même.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Emma, vous me parlez de mon fils !

EMMA

Pardonnez-moi, madame, mais je veux tout dire. Ces premières désillusions, qui me venaient de mon mari même, n'altérèrent pas cependant l'affection que j'avais pour lui. Je fis ma part de mes faiblesses comme des siennes et je comptai sur le progrès de chaque jour pour corriger nos imperfections réciproques. Raoul avait du reste en sa faveur une sorte d'esprit

naturel et un véritable fonds de tendresse pour vous. En somme, j'avais fait un mariage vulgaire, mais qui allait devenir un mariage malheureux.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Arrêtez-vous là.

EMMA

Laissez-moi continuer, je vous prie. Viveur et coureur, acoquiné aux sociétés équivoques, mon mari reprit au bout de peu de temps son existence de garçon. Je ne m'en aperçus qu'assez tard, lorsque ses absences se multiplièrent, et qu'on le vit au cercle, aux courses, au théâtre, partout, excepté chez lui. Vous me conseillâtes de fermer les yeux momentanément, d'être avec mon mari... plus libre et plus coquette, d'être lâche enfin. Je me raidis au contraire, et toutes mes délicatesses offensées me commandèrent une première séparation.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Je vous ai indiqué alors, ma chère Emma, les leçons d'une sagesse vulgaire que plus d'une honnête femme a suivies avec succès

EMMA

En faisant comprendre à mon mari que j'étais au courant de ses désordres, j'avais amené entre nous une situation si embarrassée et si pénible que je vous priai d'intervenir pour y mettre fin. Raoul, m'avez-vous dit, se montra sensible à vos reproches, mais sa conduite resta la même et il la couvrit seulement de quelques apparences qui m'abusèrent encore une fois.

Fatiguée outre mesure d'un intérieur insupportable, je pris la résolution d'en sortir pour quelque temps. Vous vous élevâtes bien haut contre mes projets de retraite et de campagne, mais il vous parut plus prudent de me suivre que de m'abandonner, et nous vînmes nous établir ici, dans cette propriété que je possédais à quelque distance de Paris. C'était en vérité une rupture pour mon mari, mais ce n'en était pas une encore pour le monde.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Que dites-vous là, mon enfant ?

EMMA

Ce qui me reste à ajouter est plus grave encore. Après tant d'afflictions et tant d'épreuves, j'ai été la première à parler de réconciliation, mais d'une réconciliation digne pour moi et pour mon mari sérieuse. Il faut que Raoul s'amende et se soumette ; il faut que Raoul ne voie plus que son ménage à conduire et sa position à faire ; il faut que Raoul enfin apporte dans notre union la moralité qu'elle exige de moi-même. Mais si mon mari au contraire me revenait sans préparation ; s'il ne pensait qu'à pacifier une brouille légère pour éviter une rupture définitive ; s'il se réservait de troubler encore mon repos, mon esprit et ma conscience en considérant sa femme comme une maîtresse de plus, qu'il sache bien que je n'accepterai jamais une communauté semblable et que je demanderai à la loi de la briser.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Vous me rendrez cette justice, ma chère Emma, que je n'ai jamais cherché d'excuse aux désordres de Raoul, et nous sommes d'accord sur ce point pour juger sévèrement mon fils. Mais vous n'appréciez pas assez son caractère qui est agréable, ni son cœur qui est excellent. Raoul a des défauts, comme moi, comme vous-même. C'est le malheur du mariage de découvrir trop entièrement les individus, et combien passent chez eux pour des gens médiocres, qu'on voit en ville jouer les héros ! Tenez, notre voisin, M. de la Rouvre, il a dû vous le dire.

EMMA

Quoi donc ?

MADAME DE SAINTE-CROIX

M. de la Rouvre est marié et séparé de sa femme.

EMMA

Pourquoi ne pas me l'avoir appris plus tôt ?

MADAME DE SAINTE-CROIX

Pruderie de vieille femme, ma chère Emma, qui n'a pas de goût pour les vilains contes et ne trouve que du péril à les publier.

EMMA

Que je sache au moins les causes qui ont amené cette séparation ?

MADAME DE SAINTE-CROIX

L'histoire ne date pas d'hier et je ne m'en souviens

pas bien exactement. Il est possible que Mme de la Rouvre ait été coupable, malgré la réputation qu'a son mari d'un maniaque et d'un butor. Au surplus, lorsque des époux en arrivent là, il est ordinaire que l'un accuse l'autre, et le monde les renvoie dos à dos.

EMMA

Le monde a tort, madame ; je pourrais vous citer des séparations éclatantes qui sont au-dessus de ses quolibets et de vos épigrammes.

Elle sort brusquement.

SCÈNE IV

MADAME DE SAINTE-CROIX, seule.

Allons ! Le dénouement est arrivé et il n'est pas bien dangereux. Ce M. de la Rouvre, avec ses quarante ans, ses fièvres et ses cornes, a fait à Emma une déclaration qu'elle aura reçue majestueusement. Ce n'est plus une femme, c'est un ministre. Je ris bien malgré moi. L'état de ma belle-fille m'inquiète tous les jours davantage. Elle aurait des nerfs seulement, des désespoirs d'épouse outragée, des velléités de vengeance même, nous avons toutes passé par là. Mais ce sont ses malheureuses réflexions, c'est sa tête qui la perd, dans cette solitude où elle se drape et où elle se morfond. Il est bien temps que son mari arrive. De mon côté, je voudrais bien embrasser mon enfant !

SCÈNE V

MADAME DE SAINTE-CROIX, RAOUL.

RAOUL

C'est inutile, ne m'annoncez pas. (Entrant.) Bonjour, maman.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Te voilà enfin, méchant garçon !

RAOUL

Tu as bonne mine. On ne dépérit pas ici.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Je me porterais mieux encore si j'avais un fils raisonnable qui consentît à se laisser vivre entre sa mère et sa femme.

RAOUL

Tu commences ? Déjà ! Donne-moi le temps de souffler, je te prie. Je me doute bien que tu n'es pas contente et que tu ne m'attendais pas pour me faire des compliments. Je n'en mérite aucun, je l'avoue. Si l'on distribuait des prix de mariage, il faudrait que cette institution fût tombée bien bas, plus bas qu'elle n'est, pour que j'obtinsse le plus léger accessit. Me voici cependant.

J'accours dans cette ville immense
Qui m'a ravi tout mon bonheur,

et il faut éviter principalement que je reparte avant d'avoir vu l'objet en question, ce qui ferait tout man-

quer. Quand je te dirai, tiens, comme ça : Et ma femme ? Alors nous parlerons de ma femme, puisque j'en ai une.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Viens t'asseoir près de moi.

RAOUL

Non, pas encore. Je me méfie.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Ne riez plus, Raoul, et écoutez-moi. Je pense qu'avant de venir ici vous avez fait des réflexions sérieuses ?

RAOUL

Des réflexions sérieuses m'auraient retardé inutilement. Tu m'as demandé bien autre chose, un véritable tour de force. Il m'a fallu prendre sur moi de régler toutes mes affaires pour trois ou quatre jours ; mettons-en cinq. Cinq jours bien employés doivent suffire à une réconciliation entre époux. S'il le faut, je finirai la semaine.

MADAME DE SAINTE-CROIX, très affectée.

Je vois bien tristement que mon indulgence a produit des fruits déplorables et qu'il n'y a plus pour mon fils ni affections ni devoirs capables d'arrêter son incorrigible nature.

RAOUL

N'en dis pas plus ; j'ai dormi en chemin de fer. (Allant à elle.) Allons, ne pleure pas, embrasse-moi et parle.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Je ne sais plus maintenant ce que je voulais dire.

RAOUL

Je vais te remettre sur la voie. Et ma femme ? Du calme, te dis-je, et voyons ensemble ce qu'il y a de vrai dans ce que tu m'as écrit.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Tout.

RAOUL

Tu exagères. Emma s'ennuie et me rappelle, voilà la vérité. J'ai bien voulu venir ici, faire acte de soumission pour faciliter sa réintégration dans le domicile conjugal, mais au premier jour je l'aurais trouvée à m'attendre en rentrant chez moi.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Écoute-moi bien, mon fils, pèse très sérieusement ces dernières paroles pour ne rendre plus que toi-même responsable de l'avenir. Je m'étais opposée, tu t'en souviens, au départ d'Emma pour la campagne, et ce ne fut qu'en désespoir de cause que je lui proposai de l'accompagner. Elle y consentit, par convenance plutôt que par affection. A peine arrivées, elle fixa les heures de notre existence commune, en me faisant comprendre que nous vivrions chacune de notre côté le reste du temps. Je perdais ainsi mon influence sur elle au moment où ses griefs les plus légitimes devaient la conduire aux réflexions les plus dangereuses. Aigrie de ton inconduite, démoralisée par ton exemple...

RAOUL

Passons. Je sais tout cela. Aigrie de mon inconduite, démoralisée par mon exemple, la victime se métamorphosa en révoltée. Après ?

MADAME DE SAINTE-CROIX

Je vins alors te trouver bien des fois ; je t'écrivis lettres sur lettres ; mais, plutôt que de faire les premiers pas vers Emma, tu attendis obstinément qu'une offre de réconciliation t'arrivât de son côté. Ce calcul te paraissait si juste qu'en le voyant réalisé aujourd'hui, il te semble que tu n'as plus qu'à prendre ta femme par la main pour la reconduire chez toi. Erreur ! Erreur complète ! Cette réconciliation, mon enfant, n'est qu'une épreuve, mieux que cela, un véritable piège que te tend ta femme pour constater tes faiblesses incurables et s'affranchir alors de ses obligations. En voyant Emma devenue si raisonneuse et si décidée, je suis convaincue que son mariage lui inspire plus d'éloignement qu'une séparation, cette séparation dût-elle être accompagnée d'un scandale ! A l'heure qu'il est, un homme adroit et résolu, qui surprendrait l'oreille de ta femme, l'enlèverait en un tour de main.

RAOUL, décontenancé.

Ah ! Et cet homme-là existe-t-il ?

MADAME DE SAINTE-CROIX

Non.

RAOUL

Tu me dis non comme tu me dirais oui.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Je ne le connais pas, au moins. Eh bien, Raoul, parle-moi à ton tour.

RAOUL

Que veux-tu que je te dise ? Nous verrons.

MADAME DE SAINTE-CROIX

J'espère bien, mon cher enfant, que tu vas sauver ton ménage en regagnant le cœur de ta femme et non pas le compromettre plus encore en cherchant querelle au premier venu.

RAOUL

Rassure-toi. Mon opinion est faite à cet égard. Je comprends qu'on se batte pour une bêtise, je l'ai fait plusieurs fois. Mais se battre pour sa femme, c'est ridicule d'abord et c'est inutile ; on ne peut pas recommencer tous les jours. Allons, il était écrit que Mlle Rose-Joséphine-Emma Puypardon me donnerait plus d'ennui que d'agréments. J'ai fait bien des sottises dans ma vie de jeune homme, mais la plus grande a été de me marier.

MADAME DE SAINTE-CROIX

C'est ma faute et je l'ai regrettée amèrement.

RAOUL

Oui. C'est bien ta faute. Tu m'as jeté là dans une impasse, après m'avoir fermé toutes les carrières.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Lesquelles ?

RAOUL

J'ai dit: toutes, sans exception.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Il ne te manquerait plus, Raoul, que d'être injuste avec ta mère. Si tu avais eu, je ne dis pas une vocation, mais un goût quelconque, je l'aurais encouragé de toutes mes forces, quoi qu'il eût pu m'en coûter.

RAOUL

Mais j'ai voulu m'engager un jour.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Oui, et le lendemain tu désirais entrer aux Affaires Étrangères. Soldat et diplomate, comme ça se ressemble !

RAOUL

Ça se ressemble pour moi. Ce sont deux états où l'on ne fait rien.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Plains-toi donc ! Crois-tu que je n'ai pas tenu compte de ta paresse et de ta légèreté en te faisant entrer dans l'Administration supérieure ?

RAOUL

C'est bien agréable pour l'Administration supérieure ce que tu dis là. La belle affaire ! Je suis sous-préfet, en attendant qu'on les supprime; tandis qu'on ne supprimera jamais le personnel diplomatique, qui rend de véritables services. Si j'en faisais partie au-

jourd'hui, comme je le voulais, et que ma femme me donnât des inquiétudes dans une résidence, je demanderais tout simplement à être envoyé dans une autre ; ça arrive tous les jours, ça, aux Affaires Étrangères. Pauvre chère maman ! Tu n'as pas dû t'amuser beaucoup en compagnie de ta belle-fille... surtout si vous ne vous voyiez jamais... excepté pour vous dire des choses désagréables. Mais que peut-elle bien faire ici, ma femme ?

MADAME DE SAINTE-CROIX

Rien. Des promenades, quelques visites, et le plus souvent elle s'enferme dans sa chambre.

RAOUL

Qu'est-ce qu'il y a donc de si curieux dans sa chambre ? Je vois ce que c'est, elle écrivaille. Il ne me manquait plus que ça, j'ai épousé un bas-bleu !

SCÈNE VI

LES MÊMES, EMMA

EMMA

Bonjour, Raoul, vous êtes le bienvenu.

RAOUL

Comment allez-vous, ma chère Emma ?

EMMA

Parfaitement, mon ami.

RAOUL

Je vous trouve en effet une santé superbe, une mine charmante, qui donne encore plus de prix à l'absolution que je viens chercher.

EMMA

Je suis très satisfaite de mon séjour ici. Si vous comptez rester quelque temps avec nous, comme je le souhaite, vous verrez que la campagne a son mérite et ses charmes en toute saison.

RAOUL

Mais je ne déteste pas les champs, ma chère Emma, et nous déciderons quand vous le voudrez de nous y établir tout à fait. On chasse, on monte à cheval, on mange, on dort, on fume ; cette existence de brute me conviendrait assez.

MADAME DE SAINTE-CROIX, bas.

Tiens-toi un peu et ne dis pas trop de bêtises.

EMMA

Je ne me fie pas, mon cher Raoul, à vos goûts campagnards qui s'expliqueraient seulement chez un grand propriétaire en s'harmonisant avec ses travaux ; mais, sans domaine à faire valoir, vous vous lasseriez bien vite d'une vie toute bestiale pour en désirer une autre où l'intelligence et la sensibilité auraient plus de part.

RAOUL

C'est bien possible ce que vous me dites-là ; on ne s'amuse réellement qu'à Paris.

MADAME DE SAINTE-CROIX, bas.

Soyez indulgente et ménagez son embarras.

EMMA

Il n'est pas embarrassé du tout. La bonne sagesse exclut les résolutions extrêmes et les partis aventureux. On s'y résigne quelquefois, mais on ne court pas au-devant d'eux. Une vie douce et franche, sans complications et sans surcharges, la campagne l'été, le monde l'hiver, des occupations faciles, des plaisirs fréquents, n'est-ce pas là un sort enviable et ne faut-il pas plaindre ceux qui en sont privés comme ceux qui n'en sont pas satisfaits ?

MADAME DE SAINTE-CROIX, bas.

Approuve et mets-y de la conviction.

RAOUL

Vous dites très bien, ma chère Emma, des choses très justes qui me frappent très sérieusement. J'avais perdu la tête pour sacrifier le parfait bonheur à des distractions grossières qui me laissent aujourd'hui de véritables remords.

EMMA

Soit ! Nous mettrons le passé au compte de votre âge, où le fruit défendu a plus d'attrait que le fruit nouveau.

MADAME DE SAINTE-CROIX, bas.

Charmant ! Vous êtes dans le ton ! (Haut.) Que j'ai de plaisir à vous entendre parler si raisonnablement ! Un ménage comme le vôtre a tout ce qu'il faut pour

être heureux, et les fautes les plus graves ne sauraient séparer indéfiniment de jeunes époux comme vous l'êtes. L'un se corrige, l'autre s'apaise, on se connaît mieux, on s'aime davantage, jusqu'au jour où les enfants emportent la partie.

RAOUL

Oh ! les enfants ! les enfants ! C'est une charge et une dépense qui viendront toujours assez tôt. Autrefois, de ton temps, on faisait des enfants. (Sur un signe de sa mère.) C'est gentil quelquefois, les enfants, c'est très gentil. Ils vous aiment beaucoup quand on les élève mal, et quand on les élève bien ils ne peuvent pas vous souffrir.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Quelle théorie !

EMMA

Vous ne parliez pas ainsi, Raoul, avant notre mariage.

RAOUL

Le mariage a modifié toutes mes opinons (à part), excepté celle que j'avais de lui.

EMMA

Je croirais plutôt que dans une situation nouvelle vos idées n'ont pas changé. Elles sont encore indécises, confuses et sans direction. Nous essaierons de les débrouiller ensemble et vous me permettrez de vous conduire pendant quelque temps. Ne faites pas la grimace ; je ne serai ni professeur ni despote. Nous

chercherons ce qu'il y a de mauvais en vous pour le réduire et ce qu'il y a de bon pour en tirer parti. J'ai gardé le souvenir très exact d'une soirée, celle de notre contrat, où vous m'aviez donné de vous des espérances fort honorables ; vous y fûtes aimable sans excès, sérieux sans embarras, de la meilleure tenue du monde. Cette impression était la mienne et celle de toute la galerie.

RAOUL

Je représente, n'est-ce pas ? Je sais représenter ? Je suis indiqué pour le monde officiel ? Je me la rappelle bien aussi cette soirée, la conversation de votre tuteur et son gilet de velours vert. Ce brave vieillard ne me quittait pas d'une semelle, et, comme il avait la toquade des sciences, il me faisait à propos de vous, qu'il comparait à une plante, un cours de botanique mélangé d'anatomie, que j'écoutais sans rien comprendre, en contemplant son gilet. Je pense souvent à votre tuteur, qui est resté un phénomène à mes yeux. Sa fortune était médiocre ; il n'avait pas de fonctions, pas de croix ; il portait des gilets de velours vert, et cependant on le considérait comme un homme de poids. Cette question du poids dans la vie me tourmente depuis quelque temps. Je voudrais trouver une position sérieuse qui convînt à un homme frivole. Il y a beaucoup de ces positions-là... dans le gouvernement surtout... quel qu'il soit. Je regrette bien que votre tuteur n'en ait pas eu une ; j'aurais stipulé, en vous épousant, qu'il me la transmettrait, comme on le fait dans plus d'un mariage pour des emplois souvent considérables.

EMMA

Mais vous avez votre place, Raoul, car vous êtes un homme en place.

RAOUL

Oui, j'ai ma place en effet. Elle ne m'a jamais donné moins de mal que maintenant. Je viens de me lier avec le receveur de mon arrondissement, qui est un très gentil garçon comme moi, et nous avons organisé un système assez commode. Quand je suis appelé à ma sous-préfecture, je passe à sa recette, où je donne de ses nouvelles ; quand il est appelé à sa recette, il passe à ma sous-préfecture, où il fait bien mes compliments. Vous ne me croirez peut-être pas, mais dans notre ressort on ne se plaint d'aucun abus.

EMMA

L'abus, c'est le ressort même.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Voilà une jolie histoire, Raoul, et je t'engage à la raconter ailleurs qu'ici. Tu t'étonneras après de ne pas avancer !

RAOUL

Priez ma mère, ma chère Emma, de laisser le dépôt de la morale entre vos mains. J'ai la conscience assez lourde sans qu'on me reproche encore mes désordres administratifs.

EMMA

Vous n'avez pas changé, Raoul, depuis que je vous ai vu. Je ne parle pas de votre personne, qui est tou-

jours satisfaisante. Vous êtes resté le même homme, très naturel, ce qui est une qualité, mais aussi bien léger, ce qui est un défaut.

RAOUL

Pour moi, ma chère Emma, que vos avantages intéressent autant que vos mérites, je trouve qu'ils ont acquis parallèlement un sérieux que je ne leur connaissais pas.

EMMA

Quel gamin j'ai épousé là !

RAOUL, bas, à sa mère.

Qu'est-ce que tu me disais donc ? Ça marche ; ça marche très bien. Elle cause, elle rit, elle me blague ; elle est devenue très femme, voilà tout. J'ai faim, à quelle heure dîne-t-on ?

MADAME DE SAINTE-CROIX

Dans un instant.

RAOUL

As-tu du champagne ici ?

SCÈNE VII

LES MÊMES, ADÈLE

ADÈLE

On vient de recevoir cette lettre adressée à M. de Sainte-Croix.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Déjà des lettres !

RAOUL, qui a pris la lettre, embarrassé.

L'écriture d'Antoinette.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Regarde un peu, Raoul, cette lettre est sans doute pour moi.

RAOUL, lui remettant la lettre.

En effet, Madame de Sainte-Croix, propriétaire.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Je sais ce que c'est, je la lirai plus tard.

ADÈLE

Madame est servie.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Allons dîner, mes enfants.

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

RAOUL, EMMA.

RAOUL, il est assis dans le fauteuil occupé précédemment par de la Rouvre.

Pourquoi riez-vous ?

EMMA

Pour rien. Je vous ai prié plusieurs fois de vous asseoir à une autre place.

RAOUL

Mais je me trouve très bien là.

EMMA

Vous avez tort. Je n'ai pas l'habitude de vous voir dans ce fauteuil où vous n'êtes pas à votre avantage.

RAOUL, se levant brusquement.

Désirez-vous que je quitte cette chambre aussi, et la maison par-dessus le marché ?

EMMA

N'ayez donc pas de ces mouvements brusques, qui vont si mal à votre nature tranquille et un peu lourde.

RAOUL

Il faut convenir, ma chère Emma, que notre fameuse réconciliation n'avance pas du tout. Elle reculerait plutôt. Vous m'avez reçu fort bien à mon arrivée, je l'avoue. Depuis vous ne m'avez fait ni plaintes ni récriminations, c'est encore vrai...

EMMA

Que me reprochez-vous alors ?

RAOUL

Votre attitude de princesse et votre indifférence de religieuse.

EMMA

Peut-être étiez-vous trop sûr de me plaire, c'est le contraire qui a eu lieu.

RAOUL

Je ne croyais pas que l'on mécontentât sa femme en se montrant amoureux d'elle. Cette maladresse au moins, si c'en est une, ne vous autorise pas à manquer de bonne grâce et d'intimité avec moi... J'attends encore docilement les leçons que vous m'aviez promises.

EMMA

Oui, j'avais pensé un moment à vous éduquer. Je voulais vous donner des lumières et du sérieux, de

l'ambition même. Les années feront peut-être cette besogne qui ne me tente plus. (A mi-voix.) Le champ ne vaut pas la culture.

RAOUL

Je me consolerais facilement d'être un homme ordinaire, si je n'avais pas une femme supérieure. Vous me trouvez fort ennuyeux n'est-ce pas ?

EMMA

Et moi, me trouvez-vous bien amusante ?

RAOUL

C'est votre faute. Vous saviez ce que vous faisiez en me rappelant auprès de vous. Je m'attendais à une seconde lune de miel au lieu du supplice de Tantale que vous accompagnez encore de propos désobligeants. Tenez, je ne suis pas plus susceptible qu'il ne faut, mais vous me manquez de respect à chaque minute, volontairement.

EMMA

Vous ne cessez pas de me choquer sans vous en apercevoir.

RAOUL

Vous n'écoutez jamais ce que je dis.

EMMA

Vous parlez toujours sans intérêt.

RAOUL

Il semble que vous n'ayez plus aucune obligation.

EMMA

Depuis que vous avez failli à tous vos devoirs. (Un temps.) Ne m'en veuillez pas, mon cher Raoul, de mes impatiences et de mes duretés. Depuis six mois j'ai pensé beaucoup, beaucoup souffert, et toutes les injustices de mon mariage ne sauraient m'échapper facilement, surtout lorsque j'ai devant moi mon bourreau, qui promène sous mes yeux son impunité. Les maris s'étonneraient de leur insouciance,s'ils savaient quels sont nos ressentiments et nos agitations jusqu'au jour lamentable où les fautes devenant réciproques disparaissent dans une philosophie partagée, et où le mariage alors, comme l'a dit un homme d'esprit, n'est plus que l'union de deux associés, qui ont un centre commun et des opérations différentes. Une autre femme vous aurait trompé depuis longtemps, et si j'en arrivais là, ce serait une fin bien vulgaire pour moi comme pour vous.

RAOUL

Veux-tu que je te joue la *Grande-Duchesse ?*

EMMA

Vous n'avez pas d'autre proposition à me faire ?

RAOUL

Qu'a-t-elle de si singulier ? Tous les jours un homme et une femme sont ensemble : ils n'ont rien à se dire ; ils jouent la *Grande-Duchesse*. Ça n'a pas plus de conséquence.

EMMA

Vous avez raison. (A mi-voix.) Jouez-lui la *Grande-Duchesse.*

RAOUL

Je croyais que le piano était à droite.

EMMA

Non, à gauche. (A part.) Il se trompe, même de piano !

RAOUL

Qu'est-ce que c'est que ce morceau inédit ? Vous composez maintenant ?

EMMA

Passez-moi cette musique qui ne m'appartient pas.

RAOUL

A qui est-elle ?

EMMA

Elle m'a été prêtée par un de nos voisins... M. de la Rouvre. Le connaissez-vous ?

RAOUL

De la Rouvre ? Non. Ce nom ne me rappelle rien. Est-ce un sportsman d'abord ?

EMMA

Vous le lui demanderez à lui-même.

RAOUL

Si c'est un sportsman, je me serai certainement rencontré avec lui. Pourquoi ne l'ai-je pas encore vu chez vous ?

EMMA

Il me boude, et je lui en veux moi-même de m'avoir caché un secret.

RAOUL

Quel secret? En êtes vous aux secrets avec ce monsieur?

EMMA

Ce mot m'est venu plus vite qu'un autre. J'ai engagé plusieurs fois M. de la Rouvre à se marier, sans qu'il m'apprenne que la chose n'était pas faisable.

RAOUL

Pourquoi?

EMMA

Parce qu'elle était déjà faite.

RAOUL

Il est marié, battu et séparé.

EMMA

Ne riez pas de lui, ça vous porterait malheur.

RAOUL

Allez-vous recommencer?... Vous voudriez me donner des inquiétudes; vous n'y réussirez pas. Vous vous retirez à la campagne pour marier vos voisins, et, comme ils ont déjà un ménage de trop, ils ne reviennent plus.

EMMA

Mais M. de la Rouvre n'est pas quitte avec moi. Je lui réserve un entretien particulier où il me rendra

compte de son mariage ainsi que de sa séparation. Je ne veux pas perdre cette histoire conjugale et je la noterai au besoin.

RAOUL

Il venait autrefois chez ma mère une femme bien comique, qui avait de la barbe au menton et de l'encre aux doigts, dont la conversation vous aurait été bien agréable. Elle ne tarissait pas sur le mariage. Elle connaissait toutes les variétés de mari. Le mari était sa bête noire. Elle l'avait étudié depuis la nuit de ses noces jusqu'à l'enterrement de sa femme, et elle le montrait, pendant ce long trajet, sot, grossier, jaloux, libertin, avare, despote, criminel, etc. Inutile de vous dire que pour nous juger ainsi il n'y a que les vieilles filles ou les femmes incomprises. Cette personne était l'une et l'autre. Mes amis et moi, nous nous amusions devant elle à faire l'éloge de la polygamie, et comme la grammaire la consolait du célibat, nous l'appelions Mademoiselle Noël et Chapsal.

EMMA

Cette demoiselle Noël et Chapsal, comme vous la nommiez si spirituellement, avait oublié dans sa collection de maris celui qui amnistie tous les autres. Il est gai, confiant et sûr de lui. Il sait donner le bras, gronder un domestique. Son intérieur est des plus paisibles. Il sort quand sa femme est là et elle n'y est plus quand il rentre. Il conduit ses amis au restaurant et reçoit à sa table les amis de sa femme. On écoute ce qu'il dit avec un bienveillant sourire, et lorsque la conversation s'élève ou devient plus intime,

on lui donne la clef des champs. Ces maris-là sont sous-préfets à trente ans, préfets à quarante, députés quand ils ont du ventre, sénateurs quand ils ont la goutte, et les jeunes gens auxquels ils racontent leurs aventures galantes les appellent des Sganarelles.

(Elle sort vivement.)

SCÈNE II

RAOUL, seul.

Va-t-en au diable!... Mariez-vous donc pour entendre de pareilles choses!... Ce n'est pas qu'elles m'épouvantent. Menaces en l'air! On trompe son mari; on ne décide pas qu'on le trompera... Quelle existence je mène ici! Au sermon avec ma mère; en pénitence avec ma femme; pas de société; aucun plaisir!... D'un autre côté, Antoinette m'écrit billet sur billet et me menace d'un coup de tête. Lequel? Elle ne me le dit pas; mais quel qu'il soit, elle est capable de tout... Je suis bien embêté autant qu'on peut l'être. Ce matin, en traversant le village, la fantaisie me prend d'entrer dans un cabaret. Naturellement je demande le *Siècle*. Pas de *Siècle* et à sa place le *Gaulois* qui me désigne en toutes lettres. (Il tire le journal de sa poche et lit): « On parle toujours de la suppression prochaine des sous-préfectures. A ce propos, on nous conte le cas assez curieux d'un jeune fonctionnaire. Sa sous-préfecture est dans l'ouest, sa femme est dans le sud, et il habite le nord. »

SCÈNE III

RAOUL, DE LA ROUVRE.

DE LA ROUVRE

Dites-moi, je vous prie, monsieur, si je pourrai voir aujourd'hui Mme de Sainte-Croix.

RAOUL

Laquelle, monsieur ?

DE LA ROUVRE

Je n'en connais qu'une.

RAOUL

Est-ce ma mère ou ma femme que vous désirez rencontrer ?

DE LA ROUVRE

Excusez-moi, je n'étais pas à votre question. Je voudrais être reçu par toutes deux.

RAOUL

Ma mère est à Paris, monsieur, et elle regrettera bien de ne pas s'être trouvée chez elle. Je vais faire annoncer à ma femme votre visite.

DE LA ROUVRE

M. de la Rouvre.

RAOUL, après avoir sonné.

Enfin, voilà donc quelqu'un qui vient jeter de l'animation dans mon intérieur. (Adèle entre.) Prévenez

madame que M. de la Rouvre est avec moi et que nous l'attendons dans ce salon. (A part.) Je vais m'en faire un ami. (Haut.) Ma femme m'a parlé bien souvent de vous, monsieur. Si je n'avais pas été surpris à mon arrivée ici par quelques affaires, je serais allé déjà vous remercier des attentions que vous avez eues pour elle. J'espère bien qu'avant de quitter le pays nous aurons le plaisir de vous recevoir à dîner.

DE LA ROUVRE

Je vous remercie, monsieur, je pars ce soir.

RAOUL

Vous partez ce soir ? Je voudrais bien en dire autant ! Vous retournez à Paris ?

DE LA ROUVRE

Non, monsieur, je retourne dans l'Inde.

RAOUL

Diable ! C'est un voyage, cela. Il est vrai qu'il n'y a plus de voyage aujourd'hui ; on fait le tour du monde, son guide d'une main et sa bourse de l'autre.

DE LA ROUVRE

Jusqu'où êtes-vous allé ainsi, monsieur ?

RAOUL

Oh ! je ne parle pas pour moi qui ne me trouve bien qu'à Paris. On ne vit que là. Un mouvement perpétuel ! Toujours du nouveau ! Les plus jolies femmes de la terre ! Des journaux qui vous parlent du monde entier et de tout le monde ! On ne se figure pas ce

que cette lecture seule des journaux exige de temps. J'en ai fait le calcul, montre en main. Il me faut chaque matin régulièrement deux heures trois quarts pour me mettre au courant de la vie parisienne; je ne sortirais jamais de chez moi avant ça.

DE LA ROUVRE, *à part.*

Voilà les fils du monde moderne !

Adèle rentre.

RAOUL

Qu'y a-t-il, Adèle ?

ADÈLE

Madame se trouve trop souffrante pour recevoir et fait bien ses excuses.

DE LA ROUVRE

Je vous prie, mademoiselle, d'annoncer à Mme de Sainte-Croix que je pars ce soir, et que, dans le cas où sa santé s'améliorerait, je reviendrai lui faire mes adieux.

ADÈLE

Bien, monsieur ; la commission sera faite.

Elle sort

RAOUL

Je regrette mille fois ce nouveau contretemps ; ma mère absente, ma femme malade, il ne reste plus que moi pour vous recevoir.

DE LA ROUVRE

Ne vous donnez pas cette peine. Adieu, monsieur.

Il sort.

SCÈNE IV

RAOUL seul, puis ADÈLE.

RAOUL

Il n'est pas bien élevé, ce monsieur, ni d'une conversation bien agréable. Je m'explique la maladie de ma femme. Elle a préféré nous laisser ensemble... si on peut appeler cela nous laisser ensemble. Allons, encore une journée à passer comme les autres. Emma me laisse un peu de bon temps ; profitons-en pour me promener de long en large... ou pour attraper des mouches. (Adèle traverse la scène.) Adèle ?

ADÈLE

Monsieur veut quelque chose ?

RAOUL

Approchez, quand je vous appelle... Madame n'est pas souffrante, n'est-ce pas ?

ADÈLE

Je ne pense pas, monsieur. Je crois bien que madame a pris ce prétexte-là comme un autre pour rester chez elle. (Se retirant.) C'est tout ce que monsieur avait à me dire ?

RAOUL

Attendez, que diable, vous n'êtes pas si pressée... Avez-vous beaucoup d'ouvrage dans la maison, Adèle ?

ADÈLE

Couci, couça, monsieur.

RAOUL

Ah ! couci, couça ; mais vous ne vous plaignez pas ?

ADÈLE

Oh ! non, monsieur, ces dames sont si bonnes !

RAOUL

Oui, ma mère est excellente. Ma femme aussi est excellente.

ADÈLE

L'une tout comme l'autre, monsieur.

Elle se retire.

RAOUL

Et vous mariez-vous bientôt, Adèle ?

ADÈLE, revenant.

Oui, monsieur, à la Saint-Jean.

RAOUL

Ah ! à la Saint-Jean. Votre fiancé vous plaît-il bien ?

ADÈLE

Couci, couça. On prend ce qu'on trouve. Monsieur n'a plus besoin de moi ?

RAOUL

Non, Adèle, vous pouvez me laisser. J'en suis là

maintenant à causer avec les domestiques. (La rappelant.) Adèle, envoyez-moi Auguste.

ADÈLE

Le voici justement.

Elle sort.

SCÈNE V

RAOUL, AUGUSTE

AUGUSTE, une carte à la main.

Monsieur s'ennuie?... Je lui apporte de l'occupation. (Il lui remet la carte.)

RAOUL

Antoinette ! Cette dame est ici ?

AUGUSTE

Cette dame se promène dans le parc... honnêtement, mais enfin elle se promène dans le parc.

RAOUL

Donne-moi une veste et un chapeau.

AUGUSTE, tout en l'habillant.

J'ai bien compris tout de suite que c'était une connaissance particulière de monsieur. Je lui ai offert très poliment de l'enfermer dans le hangar ; elle a refusé le hangar.

RAOUL

Y a-t-il un hôtel dans ce pays, un restaurant, quelque chose ?

AUGUSTE

Je ne connais qu'un cabaret où monsieur, m'a-t-on dit, a lu le journal ce matin. Je ne crois pas que monsieur soit tous les jours à la noce avec cette petite femme-là. Généreuse mais hardie. (Antoinette paraît au fond.) Tournez-vous donc, monsieur. Regardez derrière vous. J'étais bien sûr que le parc ne lui suffirait pas ; elle demandera à visiter la maison. (Il sort.)

SCÈNE VI

RAOUL, ANTOINETTE.

ANTOINETTE

Je parie que tu ne m'attendais pas.

RAOUL

Non, certes. Je n'aurais jamais cru que vous pénétreriez jusqu'ici.

ANTOINETTE

Tu me trouves un joli aplomb ?

RAOUL

Dont vous ne vous doutez même pas.

ANTOINETTE

J'avais une envie folle de te voir ; les plus sottes idées me trottaient dans la cervelle ; je te croyais malade, fâché, ruiné !

RAOUL

Nous bavarderons ailleurs. Sortons.

ANTOINETTE

Laisse-moi m'asseoir deux minutes. Je fais quarante lieues pour venir te trouver et tu ne m'offres seulement pas un tabouret ! Cinq minutes seulement.

RAOUL

Et si ma femme entrait !

ANTOINETTE

Eh bien, elle entrerait. Je parle français comme elle. Je sais me tenir dans un salon, je ne suis pas la fille d'un chiffonnier. Je m'appelle la comtesse Bordogni. Elle peut bien venir, ta femme ; elle ne me fera pas rougir ?

RAOUL

Mais moi, moi, comment lui expliquerai-je votre visite ?

ANTOINETTE

Comme tu voudras ! Tu lui en as fait avaler bien d'autres ! Ce n'est pas étonnant du reste ; tu es un si joli homme.

RAOUL

Je ne suis plus sensible à ce compliment.

ANTOINETTE

On te l'a fait trop souvent, voilà ce que tu veux dire.

RAOUL

Filons, n'est-ce pas ?

ANTOINETTE

Me reconduis-tu à Paris ?

RAOUL

Non. Nous allons flâner dans le village le plus prudemment possible et vous repartirez par le premier train.

ANTOINETTE

Raoul, tu ne m'aimes plus ou tu es ruiné.

RAOUL

Pourquoi ruiné ? Vous savez bien qu'au milieu de toutes mes folies je suis un garçon économe. C'est un trait de mon caractère.

ANTOINETTE

Alors tu ne veux plus de moi.

RAOUL

Je vous adore, ma chère Antoinette ; vous me plaisez infiniment et je m'ennuie loin de vous. Mais je suis ici par devoir, un mot que vous n'avez jamais compris ; et vous ne pouvez pas rester par décence, un autre mot que vous ne comprendrez jamais. Allons-nous-en.

ANTOINETTE

Je pars, mon ami. Reste chez toi ; ne m'accompagne pas. Tu te portes bien, tu n'es pas ruiné, tu

m'aimes, c'est tout ce que je voulais savoir. Je ne te demande plus qu'un compliment sur ma toilette. Quel goût ! Quelle distinction ! On n'a pas l'air d'une femme qui sort du demi-monde ?

RAOUL

Non, mais d'une femme qui va y rentrer.

ANTOINETTE

C'est méchant ce que tu me dis là, mais c'est très spirituel, comme tout ce qui sort de ta bouche. Me trouves-tu jolie, oui ou non ?

RAOUL

Très jolie.

ANTOINETTE

Lâche le mot : je suis éblouissante.

RAOUL

Quel bon petit singe tu fais ! Te sauveras-tu enfin ?

ANTOINETTE

Donne la patte. (Ils se tiennent les mains un instant.) J'ai reçu la visite de ton ami.

RAOUL

Lequel ?

ANTOINETTE

Ton nouvel ami... le receveur. Est-ce vrai qu'il te remplace toujours en ton absence ?

RAOUL

A quel propos vous a-t-il dit cela ?

ANTOINETTE

Tu ne vois donc pas que je plaisante.

RAOUL

J'espère bien, ma chère Antoinette, que vous n'abusez pas de la situation pour courir avec mes amis ou avec les vôtres.

ANTOINETTE

Où serait le mal quand je m'amuserais un peu ? Et quand je te tromperais, puisque c'est toi que j'aime !

RAOUL

Vous le feriez comme vous le dites. Il ne me manquerait plus que d'avoir des désagréments d'un côté et des inquiétudes de l'autre.

ANTOINETTE

Ça ne s'arrange donc pas avec ta femme ?

RAOUL

Couci, couça. Je parle comme Adèle maintenant.

ANTOINETTE

Je croyais le contraire, en te voyant t'attarder. C'est toi qui me retiens maintenant. Tu sais ; je t'ai vu, je suis satisfaite, adieu.

RAOUL

Vous retournez à Paris ?

ANTOINETTE

A moins que tu ne m'offres l'hospitalité.

RAOUL

Nous aurions dû prévoir que mon séjour ici se prolongerait et prendre nos dispositions en conséquence.

ANTOINETTE

Quelles dispositions ?

RAOUL

J'ai vu de très jolies maisonnettes dans les environs, qui sont encore à louer dú reste.

ANTOINETTE

Il y aurait une chose bien plus simple. Présente-moi à ta femme, sous un prétexte que nous allons trouver, et vous me retiendrez quelques jours ici. Ça te va-t-il ?

RAOUL

Non, mille fois non, ça ne me va pas.

ANTOINETTE

N'en parlons plus. C'était un moyen comme un autre de passer une semaine ensemble. Ça m'aurait amusée de te voir dans ton ménage. Oh ! je n'aurais pas été jalouse !

RAOUL

Partons ! Partons ! Partons !

ANTOINETTE

Veux-tu me faire servir quelque chose ?... Qu'est-ce qui te prend ? Tu es chez toi et tu ne peux pas me faire servir quelque chose ?

RAOUL

Mais je n'ai rien ici ; c'est le salon.

ANTOINETTE

Sonne.... Je vais sonner moi-même, ce sera plus vite fait.... Quel air désespéré tu as ! Ne t'impatiente pas, c'est l'affaire d'une seconde.

(Auguste rentre.)

RAOUL

Auguste, voyez ce que madame désire.

AUGUSTE

Madame voudrait se restaurer un peu ? (A part.) Je m'en doutais.

ANTOINETTE

Oui. Est-ce que ce serait bien long de me faire une côtelette ? (Mouvement de Raoul.) Non, pas de côtelette. Apportez-moi deux biscuits et un verre de vin de Bordeaux. Non, de Malaga. Non, un simple verre d'eau, mais tout ce que vous avez de meilleur en eau.

AUGUSTE

Madame veut-elle que je l'envoie chercher à Paris ?

RAOUL

Auguste, faites ce que vous dit madame et faites vite. (Auguste sort.)

ANTOINETTE

Comme tu lui parles à ce pauvre vieux ! C'est un homme comme toi.

RAOUL

Vous n'allez pas mettre la maison sens dessus dessous.

ANTOINETTE

Préfères-tu que je parte sans rien prendre ?

RAOUL

Maintenant qu'on va vous servir ce que vous avez demandé.

Auguste rentre avec un plateau.

ANTOINETTE, prenant le verre

Merci, mon ami. Ah ! je viens d'ouvrir mon gant. On me presse trop, ce n'est pas raisonnable. Priez monsieur de tenir ce verre.

AUGUSTE, remettant le plateau à Raoul

Madame prie monsieur de porter ce plateau.

ANTOINETTE

Envoyez-moi la femme de chambre. Je ne peux plus sortir avec un gant dans cet état. (Auguste sort.) Tiens-toi tranquille ; tu vas renverser ce verre. C'est ta femme qui te donne tant d'émotion ? Comme les hommes tremblent pour peu de chose. (Auguste rentre avec Adèle.) Ayez l'obligeance, mademoiselle, de me faire un point à ce gant.

Emma entre.

SCÈNE VII

LES MÊMES, plus EMMA.

ANTOINETTE

Mme de Sainte-Croix, n'est-ce pas ? Vous me surprenez madame, en train de bouleverser votre maison.

EMMA

On aurait dû m'avertir que vous étiez là, madame.

ANTOINETTE

Votre mari voulait le faire, je l'en ai empêché. Je n'avais qu'un petit quart d'heure à moi, et ce n'était pas assez pour une première visite.

ADÈLE

Voilà le gant de madame.

ANTOINETTE

Merci, mon enfant.

AUGUSTE

Madame ne désire pas encore autre chose ?

ANTOINETTE

Je suis bien comme ça.

EMMA

A quel hasard, madame, devons-nous le plaisir de vous recevoir ?

RAOUL, sur un signe d'Antoinette

La comtesse Bordogni... une amie d'enfance.

ANTOINETTE

On m'avait assuré que je trouverais dans ce pays la propriété que je cherche. Je suis venue voir moi-même, sans réfléchir qu'en écrivant à M. de Sainte-Croix, il m'aurait évité ce petit voyage. Je ne le regrette pas maintenant.

EMMA

Mon mari, madame, était bien la dernière personne en état de vous renseigner. Il n'est ici que depuis peu de jours.

ANTOINETTE

Ah ! Et où étiez-vous donc, monsieur, s'il n'y a pas d'indiscrétion à vous le demander ?

RAOUL

Où j'étais, moi, madame ? J'étais retenu à Paris (bas) chez un monstre.

EMMA

Est-ce le pays qui vous déplaît, madame, ou bien n'avez-vous pas été heureuse dans vos recherches ? Nous pourrions nous mettre en quête de notre côté et, avec le secours de nos voisins, vous trouver ce que vous désirez.

ANTOINETTE

Si vous le voulez bien, je vous serai très reconnaissante. J'aurais tant de plaisir à reprendre avec la fa-

mille Sainte-Croix des relations qui datent de bien loin déjà, mais que je n'ai pas oubliées.

RAOUL

Ces souvenirs, madame, me sont aussi présents qu'à vous-même. Il ne manque qu'une personne pour en prendre sa part. Si ma mère arrivait en ce moment, jugez de sa satisfaction, de la vôtre et de la mienne.

ANTOINETTE

Est-elle toujours aussi faible pour vous, votre mère ? Je me souviens qu'autrefois vous n'aviez qu'un mot à lui dire à l'oreille et ce qui était noir devenait blanc aussitôt.

EMMA

Ma belle-mère est à Paris, madame, mais nous ne devons pas nous mettre à table sans elle. Si je pensais que vous ne fussiez pas attendue...

ANTOINETTE

Je suis attendue en effet. Je remettrai le plaisir de voir Mme de Sainte-Croix à une autre visite et cette fois je la ferai plus longue. Adieu, madame ; on m'avait dit que vous étiez charmante et je pourrai le répéter maintenant.

(Elle se dirige vers la porte ; Raoul et Emma font quelques pas avec elle.)

AUGUSTE, annonçant.

M. de la Rouvre.

ANTOINETTE, rentrant en scène, épouvantée.

Mon mari !

RAOUL

Qu'avez-vous donc ?

ANTOINETTE

Passe devant moi, je t'en prie.

RAOUL

Devenez-vous folle.

ANTOINETTE

Oh ! Si tu m'aimes, Raoul, protège-moi contre cet homme.

RAOUL

Mais tenez-vous, tenez-vous !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, plus DE LA ROUVRE.

DE LA ROUVRE

Je vois, madame, que votre santé est meilleure et que vous supportez mieux la compagnie.

EMMA, lui montrant Antoinette avec intention.

Oui, j'ai été surprise par une visite inattendue.

DE LA ROUVRE, qui a reconnu Antoinette.

Misérable ! Je vous retrouve ! (Se retournant vers Emma.) Retirez-vous, madame, la présence de cette femme est une insulte pour vous !

RAOUL

Eh ! monsieur, adressez-vous à moi qui suis responsable ici.

DE LA ROUVRE

Retirez-vous, madame ; cette créature souille tout ce qu'elle approche.

ANTOINETTE

Tais-toi, Raoul ; aide-moi à sortir d'ici.

RAOUL

Venez.

Il l'entraîne.

DE LA ROUVRE, poursuivant Antoinette.

Infâme ! Misérable !

RAOUL, de la porte.

Je compte, monsieur, que vous ne prolongerez pas cette visite plus que la précédente. Je suis chez vous dans un instant.

Il sort avec Antoinette.

SCÈNE IX

EMMA, DE LA ROUVRE.

EMMA

Dites-moi quelle est cette femme ?

DE LA ROUVRE, toujours égaré.

La mienne, madame, la mienne ! Comment se trouvait-elle ici ?

EMMA

Je ne veux pas le savoir. Qu'a donc fait cette malheureuse pour vous mettre ainsi hors de vous ?

DE LA ROUVRE

Impudique tableau que vos oreilles ne sauraient entendre.

EMMA

Quelle que soit cette histoire, je tiens à la connaître. Une rancune aussi violente que la vôtre a besoin d'être justifiée.

DE LA ROUVRE

N'exigez pas, madame, un récit pénible pour moi et malséant pour vous.

EMMA

D'où vient que votre femme ne porte pas votre nom ?

DE LA ROUVRE

Elle a le sien qui est authentique, un nom romain que je lui ai acheté.

EMMA

De quelle famille est-elle et mon mari y était-il reçu ?

DE LA ROUVRE

Je l'ignore. Son père, le seul parent que je lui ai connu, était un vieil écrivain, qui ne manquait pas de talent, mais sans conduite et sans moralité.

EMMA

Cependant il avait élevé sa fille avec soin.

DE LA ROUVRE

Follement, madame, follement. Le nez dans les livres et la main aux fournaux. Elle ne quittait pas la cuisine où elle dévorait des romans. Un hasard, un service à rendre, s'il faut tout vous dire, m'avait conduit chez cet homme où je retournai plusieurs fois. Sa conversation était curieuse et intéressante ; en l'écoutant je me laissai surprendre par la beauté de sa fille. Amour, soit, mais pitié aussi pour une pauvre créature que l'insouciance paternelle devait jeter tôt ou tard sur la voie publique. Incapable de la séduire, j'eus la faiblesse de l'épouser. Cette union si singulière une fois conclue, je m'y abandonnai sans réserve, et tout ce que contient le cœur de tendresse, d'inspirations et de bienfaits, je les prodiguai à cette femme, aveuglé par ses grâces enfantines qui recouvraient une corruption naïve épouvantable. Qu'a-t-elle fait, madame, pendant nos trois années de mariage ? Quel fut le nombre de ses perfidies ? Quelles basses intrigues noua-t-elle chaque jour derrière mon dos ? Je ne l'ai jamais su. Un jour, l'animal n'est pas plus lubrique dans ses instincts, je l'ai surprise avec mon valet. Ah ! bien que la vie soit d'essence divine et qu'on ne saurait y attenter sans crime, je les aurais tués l'un et l'autre, si l'homme généreux ne se sentait défaillir au moment de frapper.

Il se couvre le visage avec les mains.

EMMA

Je comprends toute la tristesse de cette confession et son côté misérable ; mais votre caractère n'en est

pas atteint à mes yeux et l'éclaboussure retombe au ruisseau d'où elle est partie.

DE LA ROUVRE

Adorable femme !

EMMA

Retournez chez vous maintenant, où mon mari doit vous attendre. Je vous demande d'être calme, plus modéré qu'il ne le sera lui-même, et de ne donner aucune suite à cette aventure.

DE LA ROUVRE

Sont-ce là vos adieux, madame ?

EMMA

Quels adieux ? Est-ce sérieux ce départ que vous me faites annoncer par ma femme de chambre ?

DE LA ROUVRE

J'étais venu vous en instruire moi-même. Pourquoi ne m'avez vous pas reçu ?

EMMA

Pourquoi ? Je ne devrais pas vous le dire. Je venais de me fâcher avec mon mari qui décidément me lasse et m'écœure. Je n'ai pas voulu que vous me rappeliez votre amour dans un pareil moment.

DE LA ROUVRE

Un mot, un mot de plus ! Partons ensemble, voulez-vous, madame ? Franchissons cette porte à notre tour, le pied ferme, la tête haute. Partons, pars, te dis-je,

fuis avec moi. Quittons comme des fous, comme des possédés, cette société régulière, qui condamne la passion et se satisfait avec ses vices. N'hésite plus ! Qui te retient ? Quelle lutte prolonges-tu, où s'usent tes grandes forces, dans des chocs puérils, sur des réalités de pierre? Ce martyre est-il digne de toi ? Merveilleuse jeune femme, organisée pour l'action d'une vie supérieure, un chiffon de papier dans la main d'un enfant, voilà le pacte qui enchaîne ta destinée et te tient à la terre. Est-ce moi que tu redoutes ? Les mensonges d'un homme sensuel ? Aurais-je tant souffert pour t'entraîner dans une aventure ? L'association de deux âmes et l'éternité de leurs sentiments, voilà ce que je te demande et ce que j'ai cherché en vain jusqu'ici.

EMMA

Ecoutez ma dernière parole. Je ne suis pas prête à vous suivre et je ne veux pas que vous me quittiez.

ACTE TROISIÈME

Une chambre à coucher.

SCÈNE PREMIÈRE

EMMA, ADÈLE.

ADÈLE, desservant.

Madame n'a rien pris ; son dîner était sans doute froid ?

EMMA

Enlevez cette table, mon enfant.

ADÈLE

Madame descendra-t-elle au salon dans la soirée ?... Si l'on me fait cette question, que faudra-t-il répondre ?

EMMA

Vous direz qu'on ne me verra pas... Ma belle-mère est revenue de Paris ?

ADÈLE

Oui, madame. Elle est à table avec son fils, mais ce-

n'est pas l'appétit qui les étouffe. Les domestiques mangent plus que les maîtres ici.

EMMA

Laissez-moi, Adèle.

SCÈNE II

EMMA, seule.

(Elle prend une lettre sur la cheminée et la lit.)

« Ma chère Emma.

« Vous refusez de me voir et de m'entendre ; apprenez au moins ce qui s'est dit entre M. de la Rouvre et moi.

« M. de la Rouvre est un brave homme ; il s'est excusé comme il a pu en me parlant de son respect et de son admiration pour vous. J'aurais cependant maintenu mon droit d'offensé, s'il ne m'avait déclaré pour finir qu'il n'accepterait jamais une affaire où sa femme se trouverait mêlée.

« Cette sotte aventure m'a exaspéré, comme vous sans doute, et vous seriez bien inspirée de ne pas me faire attendre trop longtemps mon pardon.

« RAOUL. »

SCÈNE III

EMMA, ADÈLE.

ADÈLE

La belle-mère de madame me fait demander si

madame veut bien la recevoir ?... Madame montait l'escalier derrière moi.

EMMA

C'est bien. Priez-la d'entrer.... Adèle, quel est ce bruit que je viens d'entendre dans la cour ?

ADÈLE

Monsieur a donné l'ordre d'atteler la voiture.

EMMA

Dans quel but ?

ADÈLE

Monsieur n'a pas dit autre chose.

EMMA

Ouvrez la porte à ma belle-mère.

SCÈNE IV

EMMA, MADAME DE SAINTE-CROIX.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Eh bien ! ma chère Emma, il s'est passé de jolies choses en mon absence.

EMMA

En effet, madame, et vous ne paraissez pas vous rendre compte de leur gravité. Mon mari a amené sa maîtresse dans le domicile conjugal, c'est un cas de séparation, cela.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Dites que cette créature est bien venue toute seule, et que Raoul, dans la crainte d'un esclandre, n'a pas osé la jeter dehors. Que vous soyez blessée de vous être commise avec une rien du tout, je le comprends sans peine ; mais c'est un petit mal pour un grand bien. Raoul a jugé maintenant la jeune personne ; il ne lui rendra pas sa visite, je vous prie de le croire. (Changeant de ton.) Mon fils est désespéré ; je serais désolée comme lui si vous donniez trop d'importance au scandale de cette journée. Apaisez-vous et venez nous retrouver tout à l'heure, plutôt que de rester dans votre chambre avec le souvenir d'une coquine ; c'est trop d'honneur que vous lui faites.

EMMA

Je viens de vous écrire, madame, une lettre que je garde encore, où j'ai consigné les différences de notre caractère et la nature de mon esprit, si étranger au vôtre. En me croyant sous l'impression de cette femme que j'ai déjà oubliée, vous montrez une fois de plus la distance de nos sentiments.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Donnez-moi cette lettre, ma chère Emma.

EMMA

Souhaitez plutôt, madame, de ne la recevoir jamais.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Est-elle si terrible ?

EMMA

Vous ne voyez donc pas que mon mari est jugé définitivement et que nous touchons à une séparation.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Voici la seconde fois que vous prononcez ce mot ; il a besoin qu'on s'y habitue, n'est-ce pas ? Je devine maintenant ce que votre lettre renferme, avec quelques réflexions désobligeantes pour moi, sans doute. Vous me jugez depuis longtemps un cerveau vide, un bien petit esprit, la mère de mon fils enfin. Je suis une personne raisonnable, ni plus ni moins, et je vais vous le montrer. La séparation, ma chère Emma, si elle était sans inconvénients, serait beaucoup trop commode, et toutes les femmes lèveraient la main pour la demander. Par malheur, le mari... qui n'est rien dans le mariage, est tout dans la séparation. Que ferez-vous sans le vôtre ? Naturellement, votre tenue restera digne, votre conduite irréprochable, et alors vous aurez échangé une maison vivante pour un intérieur inanimé, où vous périrez de tristesse, de misanthropie et de consomption. On viendra vous voir ? N'y comptez pas. Quelques hommes seulement. Vous serez reçue encore dans le monde, mais vous n'y paraîtrez plus qu'avec embarras, exposée aux déclarations les plus blessantes, poursuivie par les soupçons et les railleries. Est-ce cette vie-là qui vous tente, j'écarte celle où vous pourriez être entraînée.

EMMA

Dites.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Un jour viendrait peut-être, ma chère Emma, où vous remplaceriez votre mari par un compagnon, et, dans cette association peu respectable, vous retrouveriez vos désenchantements d'autrefois, les mêmes peines et les mêmes déboires. Mais vous auriez perdu le droit de vous plaindre, ce qui est quelque chose ; le respect du monde, ce qui est beaucoup ; et le contentement de soi-même, qui remplace bien d'autres satisfactions. Vous voyez que je n'exagère rien et que je m'arrête encore à temps.

EMMA

Finissez je vous prie, pour mon instruction.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Non. Une femme comme vous serait à l'abri des catastrophes extrêmes. Et cependant, ma chère Emma, où sont tombées tant d'autres entraînées par la première chute ! Un jour, elles ont manqué de forces ; la conscience leur a failli. Un bond les a précipitées dans cette vie du cœur, pleine de surprises passagères et d'expériences malheureuses, où le cœur se perd à son tour, et où l'ombre de la passion ne recouvre plus bientôt que du libertinage. Pauvres créatures qui avaient un toit, des alliés, une situation, et qui ont tout quitté pour une indépendance chimérique, plus ballottées que des esclaves, plus honnies que des femmes ivres. Je vous le répète, ma chère Emma, je ne craindrais jamais que rien de semblable vous arrivât ; mais une fois le pied hors du mariage, on est dans le foyer épidémique.

EMMA

Est-ce tout ?

MADAME DE SAINTE-CROIX

Oui, c'est tout, et c'est bien assez, il me semble.

EMMA

Il suffit de quelques pas dans le monde, madame, pour en rapporter des observations comme les vôtres. Expérience de boutique, permettez-moi le mot, sagesse de proverbes.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Mais les proverbes ont du bon et je vous recommande particulièrement celui-ci : « Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute ». Brouter, voilà la vie et la vérité. Toutes les femmes broutent plus ou moins. J'ai brouté, moi qui vous parle, et vous brouterez aussi, j'en suis bien sûre. Donnez-moi votre lettre.

EMMA

Non.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Je vais la déchirer devant vous sans la lire.

EMMA

Non.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Prenez mon bras et allons retrouver votre mari.

EMMA

Non.

MADAME DE SAINTE-CROIX, à part.

C'est égal ! Je lui ai jeté de l'eau à la figure ; elle en avait besoin. Maintenant, je vais aller coucher mon fils pour qu'il ne fasse pas quelque sottise. (Haut.) Bonsoir, Emma.

EMMA

Adieu, madame.

MADAME DE SAINTE-CROIX

Quelle heureuse vieillesse que la mienne !

Elle sort.

SCÈNE V

EMMA, seule.

Femme vulgaire, diseuse de futilités et de lieux communs, oui, tu es bien la mère de ton fils, et tu lui es supérieure encore ! Ton existence au moins ne manque pas d'harmonie ; elle a la grandeur des choses régulières. Tu as été loyale, dévouée, charitable ; tu as été frivole aussi et bornée, c'est le lot des femmes ; à ce qu'il paraît, tu l'as accepté. Mais ton misérable fils, cet homme nul et malfaisant, comblé jusqu'à l'injustice des faveurs de ce monde, et qui ne rend au monde que des exactions.

Il faut prendre un parti où je ne compte plus qu'avec moi-même, après m'être sacrifiée trop longtemps. Honneur, devoir, considération, j'ai respecté ces grands mots autant qu'une autre, et j'aurais voulu donner le spectacle d'une intelligence libre soumise à

des règles déterminées. Mon mari ne me l'a pas permis. Il n'est plus, à mes yeux, qu'un pavillon neutre dont il faut se couvrir ou se dégager.

Ce que je préfèrerais, je le sais. Me séparer, dignement, sans éclat ; mais mon mari, ou plutôt sa mère, n'y consentira jamais. Un procès m'épouvante ; que d'histoires, pour le perdre peut-être. Partir alors ! Ah ! partir ! que de choses dans ce mot ! Amour, épanouissement, fantaisie ! Mais c'est se déshonorer en s'affranchissant !

Ah ! que les hommes sont heureux ! Leur destinée est libre ; leurs forces indépendantes ! Ils ont tous les privilèges, ceux de la pensée et ceux de l'action ! Ils ne s'épuisent pas comme nous dans des combats intérieurs où notre vie entière est engagée et qui n'ont pour objet que l'amour. L'amour, une déchéance pour nous et pour eux un titre de plus. Art, science, philosophie, politique, toutes les voies leur sont ouvertes. Ils écrivent, ils parlent, ils enseignent. Ils conduisent de grandes affaires ou soutiennent de grandes luttes. Ils donnent leur sang pour leur pays, et ce sacrifice à certaines heures est si solennel que les plus humbles, en tombant héroïquement, sauvent l'honneur d'une nation !

On monte l'escalier, qu'y a-t-il encore ? Ma belle-mère doit être couchée depuis longtemps, je ne vois plus de lumière chez elle. La voiture est toujours là ; mon mari l'aura commandée bêtement et oubliée de même. Quelqu'un se promène devant ma porte.

La porte s'ouvre ; Raoul paraît.

SCÈNE VI

EMMA, RAOUL.

EMMA, durement.

Que voulez-vous ?

RAOUL

Laissez-moi fermer cette porte qu'on ne nous entende pas.

EMMA

Restez-là ; vous ne faites qu'entrer et sortir.

RAOUL

Je vous croyais plus calme et dans de meilleures dispositions. Ma mère au moins me l'avait dit.

EMMA

Votre mère vous a trompé, elle a eu tort.

RAOUL

Elle sait pourtant que je suis auprès de vous.

EMMA

Vous mentez. Votre mère ne vous aurait pas permis cette visite qui est offensante.

RAOUL

C'est moi en effet qui n'ai pas voulu attendre jusqu'à demain pour me justifier.

EMMA

Gardez vos explications, votre conduite et votre maîtresse.

RAOUL

Elle ne l'est plus, après l'inconvenance qu'elle a commise en venant dans une maison habitée par ma mère et par ma femme.

EMMA

Ça me suffit. Retirez-vous.

RAOUL

Je m'en vais (à part) et je reste. Je connais la scène maintenant, Antoinette me l'a apprise.

EMMA

Je retourne à Paris demain, je vous l'annonce,

RAOUL

Partons de suite, voulez-vous ? Nous le pouvons encore. J'ai vu bien des querelles se terminer par une fantaisie.

EMMA

Dans le monde où vous vivez !

RAOUL

Vous le critiquez trop, le monde où je vis. On y rencontre des gens très intelligents, qui ne le quittent que lorsqu'ils sont complètement ruinés. J'ai de plus qu'eux le mérite d'avoir conservé ma fortune.

EMMA

Oui, vous n'êtes pas prodigue en effet. Il ne vous manque qu'un vice, celui qui relève tous les autres.

RAOUL

Vous parleriez différemment si j'avais compromis votre dot ou engagé vos bijoux, comme un de mes amis l'a fait avec sa femme.

EMMA

Je ne la plains pas plus que moi !

RAOUL

Que me reprochez-vous au bout du compte ! Quelques misérables fredaines, qui ne se renouvelleraient pas si vous aviez plus d'esprit dans votre ménage et si j'avais plus d'autorité. J'ai fait la maladresse, en arrivant ici, d'attendre votre caprice au lieu de reprendre nos habitudes ; c'est de là que sont venues toutes nos difficultés et elles dureront jusqu'à ce que nous nous soyons embrassés franchement.

EMMA

Quelle pensée aviez-vous en ouvrant cette porte ?

RAOUL

En ouvrant cette porte, je me suis demandé si c'était bien la vôtre. Je ne connaissais pas la chambre de ma femme, c'est ridicule.

EMMA

Votre femme a cessé de l'être et sa chambre vous est interdite pour toujours. Nous ne sommes plus des ennemis, nous sommes des indifférents, à mille lieues l'un de l'autre par le contraste de leur esprit, de leur cœur, de tous leurs sentiments et de toutes leurs pen-

sées. Arrivée là, la communauté n'est plus qu'une flétrissure et la plus basse de toutes. Retournez à vos créatures !

RAOUL

Elles ne valent pas cher, je le sais mieux que vous Mais ce sont de jolies femmes, agréables et entraînantes. Quand vous voulez un chapeau, vous n'allez pas chez un notaire.

EMMA

Sortez de chez moi.

RAOUL

Non, je ne vous quitterai pas. Je viens de vous dire une grossièreté, soit; mais vous pouvez bien me passer un mot, je vous en passe tant d'autres. Vous êtes charmante, plus jolie que vous ne l'avez jamais été ; je vous plaisais autrefois, c'est un mariage à recommencer. (Emma se dirige vers la sonnette.) Qu'allez-vous faire? Appeler votre femme de chambre et l'égayer de nos comédies conjugales ?

EMMA

Croyez-vous que je sois seule ici ? Votre mère n'est-elle pas entre nous ?

RAOUL

Laissez dormir ma mère qui nous donnerait tort à tous deux.

EMMA

Vous partez, n'est-ce pas ?

RAOUL

Non.

EMMA

Partez, je vous y engage. Vous ne changerez pas ma volonté et j'ai mille moyens contre la vôtre. Évitez à cette maison un nouveau scandale.

RAOUL, s'installant dans un fauteuil.

Je suis chez moi et j'y reste. (Emma marche avec colère, en le menaçant du regard.) Je joue gros jeu, je le sais, et vous vous vengerez si vous le voulez... Vous prendrez un amant, n'est-ce pas ?

EMMA

Je vais l'envoyer chercher.

RAOUL

Faites. Je serai bien aise de le connaître.

EMMA, allant à lui.

Aveugle que vous êtes ! Vous croyez que je vous ai quitté sans raison et que je vous pleure depuis six mois. J'aime ! Je suis aimée ! Ce n'est plus le mari que l'on a reçu, c'est l'homme que l'on a choisi, qui charme votre cœur et votre imagination, dont on admire la supériorité et dont on partage les faiblesses. Roman délicieux, auquel il ne manquait que le plaisir de vous l'apprendre.

RAOUL

C'est si bien un roman que je n'en crois pas la première syllabe. Dites-moi aussi le nom du héros.

EMMA

Oui, je vous le dirai... Il s'appelle Antonin de la Rouvre.

RAOUL

Vous pouviez mieux choisir. Je ne suis pas content de mon successeur. Il n'est pas beau.

EMMA

Il l'est assez pour me plaire. Je n'ai pas le goût des filles.

RAOUL

Je l'ai trouvé prudent, pour ne pas dire poltron.

EMMA

Il s'est battu, à l'armée, comme un homme, et non pas comme un niais sur le terrain.

RAOUL

Convenez que ce sont ses malheurs en ménage qui vous le rendent sympathique.

EMMA

Il a épousé une coquine, voilà ce que vous voulez dire ? Je suis bien la femme d'un drôle.

RAOUL, se levant brutalement.

Quel est ce ton ? Me croyez-vous disposé à entendre des vilenies et des impertinences ? Vous allez me faire des excuses.

EMMA

Des excuses, à vous, le plus pauvre des hommes !

RAOUL

Triple pédante, pensez-vous m'éblouir avec votre grec et votre latin ?

EMMA

Toutes les langues de la terre ne me suffiraient pas pour vous exprimer mon mépris.

RAOUL

Faites-moi des excuses ou je vous les impose par la force.

EMMA

Je vous en défie ! Sot ! Fanfaron ! Bellâtre !
(Il lui donne un soufflet. Elle s'arrête, hésite et va sonner plusieurs fois.)

RAOUL, à mi-voix.

Je crois que nous sommes des irréconciliables.

ADÈLE, entrant.

Monsieur était ici ; le cocher attend toujours ses ordres.

RAOUL

Ai-je tout ce qu'il me faut dans la voiture ?

ADÈLE

Je le crois, monsieur.

RAOUL

Je retourne à Paris. Je voulais partir en sortant de table et malheureusement ma mère m'en a empêché. J'espère encore que vous lui demanderez des conseils ; elle me fera connaître vos intentions. (Il sort.)

EMMA

Adèle, prenez-moi une pelisse et un chapeau. (Elle ouvre la fenêtre ; on entend la voiture s'éloigner ; elle va

à un meuble-secrétaire et en retire une lettre.) Demain, lorsque ma belle-mère s'étonnera de ne pas me voir, vous lui remettrez cette lettre. (Elle s'est habillée et dirigée vers la porte.

ADÈLE

Madame s'en va ?

EMMA

Oui, Adèle, madame s'en va. Elle part pour les Grandes-Indes !

FIN

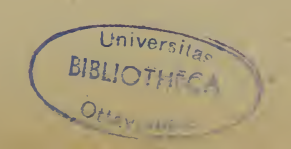

Universitas BIBLIOTHECA

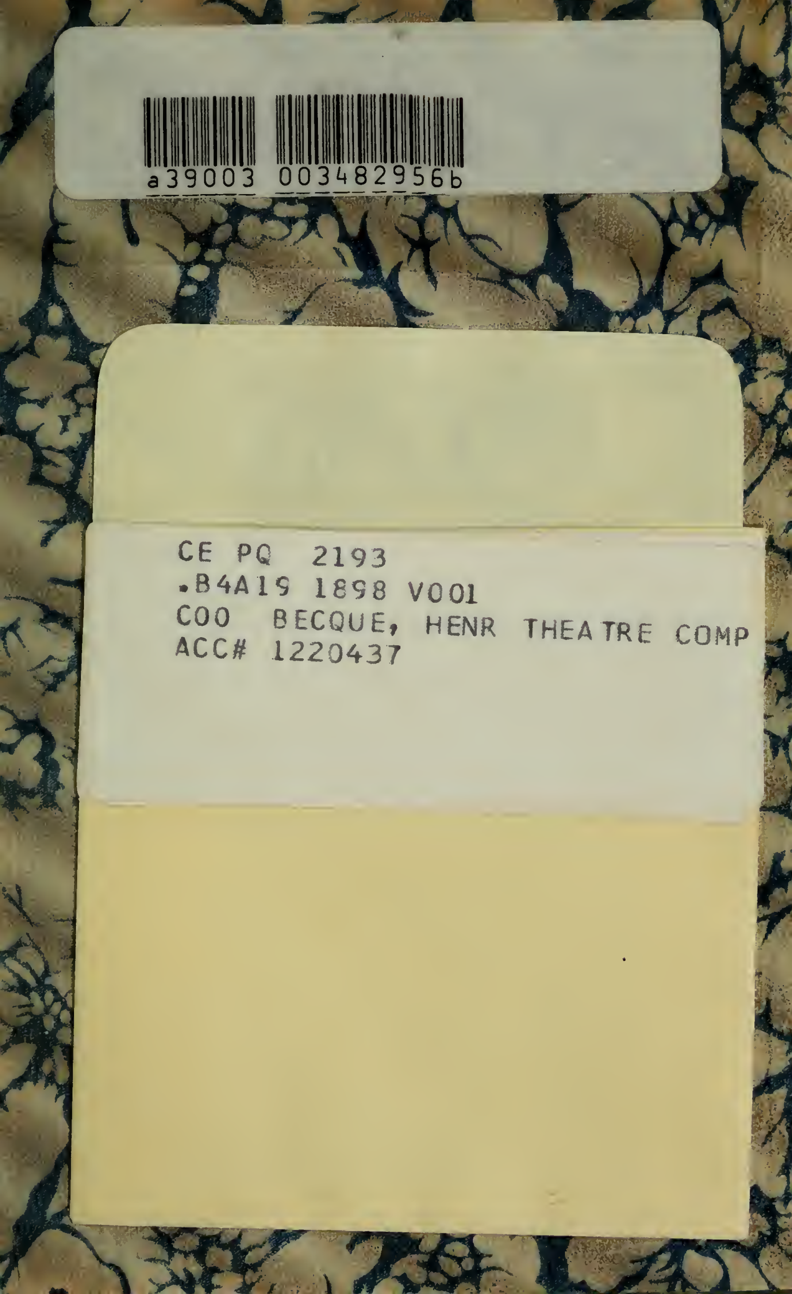
TABLE DES MATIÈRES

Annonay (Ardèche). — Imp. J. ROYER.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due


a39003 003482956b

CE PQ 2193
.B4A19 1898 V001
COO BECQUE, HENR THEATRE COMP
ACC# 1220437

